

JUNE EVENTS

DANSE · PARIS · CARTOUCHERIE

REVUE DE PRESSE

30 mai – 17 juin 2023

FESTIVAL 17E ÉDITION



CD
Atelier
de Paris
CIN

PARTENAIRES DU FESTIVAL

L'Atelier de Paris est subventionné par :



L'Atelier de Paris remercie les partenaires du festival JUNE EVENTS :



L'Atelier de Paris remercie les partenaires médias :

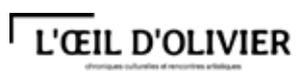


Table des matières

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens nationaux

Le Monde, 10 juin 2023 6

Magazines hebdomadaires

Télérama Sortir, 31 mai au 6 juin 2023 8

Politis, 8 au 14 juin 2023 9

Magazines mensuels

La terrasse, mai 2023 11

Transfuge, mai 2023 13

Trois Couleurs, mai 2023 15

La terrasse, juin - juillet 2023 16

Magazines bimestriels

La lettre du spectacle, 16 juin 2023 17

La République de Seine-et-Marne, 5 juin 2023 18

PRESSE WEB

Télérama, 14 février 2023 20

Danser Canal Historique, 23 mars 2023 21

Best American Poetry, 29 mars 2023 23

Théâtre du Blog, 30 mars 2023 24

Best American Poetry, 5 avril 2023 25

La terrasse, 23 avril 2023 26

Danser Canal Historique, mai 2023 27

Télérama, 2 mai 2023 30

Danser Canal Historique, 16 mai 2023 31

La terrasse, 21 mai 2023 34

Danses avec la plume, 23 mai 2023 35

Toute La Culture, 27 mai 2023 36

L'Oeil d'Olivier, 29 mai 2023 40

Télérama Sortir, 30 mai 2023 43

La terrasse, 30 mai 2023 44

Les Inrockuptibles, 31 mai 2023 45

Cult.news, 31 mai 2023 46

News.dayFR, 31 mai 2023 48

Ma Culture, 1er juin 2023 49

ResMusica, 2 juin 2023 50

Un Fauteuil pour l'Orchestre, 2 juin 2023 52

Danses avec la plume, juin 2023 54

L'Oeil d'Olivier, 2 juin 2023 55

L'Oeil d'Olivier, 3 juin 2023 56

Ma culture, 5 juin 2023 60

Mouvement, 6 juin 2023 64

Actu, 6 juin 2023 66

Table des matières

PRESSE WEB

Politis, 7 juin 2023	68
Cult.news, 7 juin 2023	71
Ma culture, 7 juin 2023	73
L'Oeil d'Olivier, 8 juin 2023	77
Le Monde.fr, 8 juin 2023	80
L'Oeil d'Olivier, 9 juin 2023	83
Danser Canal Historique, 10 juin 2023	84
ResMusica, 11 juin 2023	87
Danses avec la plume, 11 juin 2023	89
Danser Canal Historique, 12 juin 2023	92
Théâtre du blog, 12 juin 2023	94
Cult.news, 13 juin 2023	95
Cult.news, 15 juin 2023	97
ResMusica, 16 juin 2023	99
Danser Canal Historique, 17 juin 2023	100
Cult.news, 18 juin 2023	102
Danser Canal Historique, 26 juin 2023	104
Mouvement, 29 juin 2023	107
Ville de Saint Mandé, mai 2023	109
L'Officiel des Spectacles, mai 2023	110
Ville de Paris, 25 mai 2023	111

RADIOS

France Inter, 28 mars 2023	113
France Culture, 20 mars 2023	114
RFI, Radio France Internationale, 6 juin 2023	115
RFI, Radio France Internationale, 12 juin 2023	116

La danse ne retient plus son souffle au festival June Events

Plusieurs pièces à l'affiche témoignent d'un intérêt croissant pour la respiration et la voix

DANSE

Haler fort, expirer à fond, cracher ses poumons, mais aussi chuchoter, murmurer... Cette gamme sonore mouvante soulève par vagues le spectacle *This Is Not (An Act of Love & Resistance)*, d'Aina Alegre, qui a ouvert en fanfare, mardi 30 mai, le festival June Events, piloté par l'Atelier de Paris. Avec ses neuf « travailleuses de l'air » en action, dont trois trombonistes et une tubiste, la chorégraphe, qui enracine sa recherche depuis dix ans sur le souffle profond comme « extension et résonance du corps dans l'espace », a emporté le public dans une tornade joyeusement insurrectionnelle et subtilement féministe. « J'ai eu un mal fou à trouver des joueuses de trombone et de tuba », confie-t-elle.

Pour sa première pièce grand format, Aina Alegre, codirectrice, avec Yannick Hugron, du Centre chorégraphique national de Grenoble, comédienne par ailleurs, enfonce le piston pour élargir encore sa palette. Les danseuses parlent, et les musiciennes dansent, et ce petit monde des « poumo-

nautes » – un terme emprunté au journaliste scientifique James Nestor, auteur du livre *Breath* (« souffle », Penguin Group, 2021, non traduit) sur la respiration et son impact sur la santé humaine – fait ventilation commune. « A l'origine, il y a l'envie de comprendre d'où vient le geste et comment il circule, souligne-t-elle. Je travaille beaucoup sur le saut et sa répétition qui s'appuie sur la respiration et la voix. Elles rythment nos mouvements, dont elles deviennent la musique tout en donnant une consistance à l'air. »

Alliances insolites

Cette forme opératique inhabituelle qu'est *This Is Not (An Act of Love & Resistance)* donne la tonalité globale de la 17^e édition de June Events. Sur la vingtaine de spectacles à l'affiche, une douzaine tricote des alliances insolites entre le geste et la voix. « La jeune génération a envie de profiter de l'ensemble des possibles du corps, insiste Anne Sauvage, directrice du festival. Et c'est, selon moi, l'expression d'une affirmation et d'une revendication, en particulier chez les femmes qui sont très nombreuses sur ce terrain. » Elle accompagne ainsi

Le Monde

« **This Is Not (an Act of Love & Resistance)** », d'Aina Alegre, au Cultuurcentrum de Bruges (Belgique), en décembre 2022.

| PHILIPPE DEPREZ



des « accoucheurs de voix », comme Meredith Monk, Vincent Dupont, Dalila Khatir ou Jean-Baptiste Veyret-Logerias. « Ils aident les chorégraphes à trouver la leur et à l'explorer sous toutes ses formes, de la parole au chant, et jusqu'aux cris d'oiseau chez Joana Schweizer. »

Déjà entendu ça quelque part ? Rien de vraiment neuf sous le soleil de la danse contemporaine. Pina Bausch, Maguy Marin, Jean-Claude Gallotta, Georges Appaix, pour n'en citer que quelques-uns, ont sorti depuis longtemps le danseur de son bocal pour lui ouvrir le micro. Mais cet élan libérateur et ce besoin d'un corps plein con-

esthétiques et sociétales différentes. Entre l'étau de la pandémie de Covid, l'urgence écologique, la tendance « spectacle total » très présente sur les plateaux, l'outillage multiple et sophistiqué des interprètes et leur goût aiguisé pour la performance, de nouveaux récits et écritures jaillissent.

Investigations sonores

Nombreux sont les artistes qui se tournent notamment vers le yoga et les pratiques énergétiques et somatiques. Ces apprentissages, Nina Santes, à l'affiche le 8 juin avec son solo *Peeling Back*, sur le thème du corps féminin liquide, en a fait la base de son désir « d'entremêler, par un travail immersif, le son et le geste, en créant une sorte d'écosystème ». « Le souffle m'a permis d'avoir un ancrage, de me dépasser en m'affranchissant d'un rapport formel au mouvement, précise-t-elle. Il me permet d'aller au-delà de mes limites et d'entrer dans des états de conscience altérés. Lorsque je l'oublie, ma danse n'est qu'une image. Je l'oublie d'ailleurs régulièrement et je crois que c'est un phénomène collectif, un symptôme de notre époque de ne pas respirer, d'oublier de le faire. Alors que le souffle, c'est le moteur, ce qui nous

génération a envie de profiter de l'ensemble des possibles du corps »

ANNE SAUVAGE
directrice du festival

relie à nous-même, au monde extérieur et à l'invisible. »

Ces investigations sonores déplacent la pièce de danse vers d'autres horizons. Le phénomène de ritualisation des spectacles que l'on note chez des chorégraphes tels que Damien Jalet, Mathilde Rance, Daniel Linehan ou Vania Vaneau, en lien avec un imaginaire chamanique revisité, fait apparaître des performeurs qui se disent volontiers passeurs ou médiums. Avec sa déambulation *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, Flora Détraz, passée par une formation classique où elle se sentait « désincarnée », puis interprète chez Maguy Marin où elle prend un grand bol d'air, se risque dans cette création sur les traces de la Pythie de Delphes et des femmes oracles. « La voix est l'accès invisible à notre monde intérieur, raconte-t-

terre, nous reconnecte à notre puissance érotique. » Et lorsqu'elle explose dans un cri, un hurlement qui hulule fort, comme le titre de la pièce l'indique, elle entrelace des émotions paradoxales.

A force de fouiller et de retourner les couches les plus souterraines de leur être, certaines chorégraphes, dont Flora Détraz et Yasmine Hugonnet, se sont découvert un talent de ventriloque. Depuis son solo *Le Récital des postures* (2014), Yasmine Hugonnet a développé cette pratique insolite qui contamine follement le quatuor intitulé *Les Porte-Voix. Cabaret ventriloque* (2022). Ici, la « voix du ventre » circule entre les interprètes dans ce qui ressemble parfois à une curieuse et loufoque cérémonie de possession. « La parole ventriloque est une forme de danse à l'intérieur de moi qui se fraye un chemin jusqu'au dehors », résume Hugonnet. Ouvrez la bouche, actionnez le robinet vocal et lâchez tout ! ■

ROSITA BOISSEAU

Festival June Events, jusqu'au 17 juin. Atelier de Paris, 2, route du Champ-de-Manœuvre, Paris 12^e; Des oiseaux, de Joana Schweizer, le 15 juin; Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt, de Flora Détraz, le 15 juin.

Têtes d'affiche

Décryptage

JAMAIS VRAIMENT SEUL

À June Events, festival de solos de danse, nombre d'artistes dialoguent avec des fantômes.

SCÉNOGRAPHIE. Assise sur un tabouret, en peignoir, Nina Santes bouge peu, mais avec une précision chirurgicale. Dans *Peeling Back*, qu'elle qualifie de « faux solo », elle partage la scène avec le Beauty Glow Tanning Studio, à la fois salon de beauté et monstre. « Mes collaboratrices et moi voulions traiter l'espace comme une créature avec laquelle on entre en dialogue », explique la chorégraphe. Sur les parois roses de ce lieu inquiétant, son reflet se diffracte, créant ainsi une myriade de présences.

VOIX. Ces fantômes se matérialisent aussi dans un paysage sonore dense, où la réverbération gutturale de la voix de la performeuse emplit le plateau. Chez Céline Cartillier, les voix sont plus douces, mais habitent tout autant l'espace. Dans *Haut-fond*, elle entonne des chants semblant venus de temps anciens, les yeux fermés et les mains posées sur la glaise, déchiffrant les marques que les potiers auraient laissées sur les céramiques. Une manière, peut-être, de convoquer le passé.

PERSONNAGES. Dans le flamboyant *Tatiana*, de Julien Andujar, les spectres refont surface à travers une galerie de personnages souvent cocasses, parfois touchants. Incarnant tour à tour une assistante tout droit sortie d'un film d'Almodóvar ou un chorégraphe imbu de lui-même dans un cabaret déluré, le danseur rend hommage à sa sœur disparue en 1995, peu avant ses 18 ans. Habib Ben Tanfous dévoile lui aussi des histoires de famille dans *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*, où il évoque son arrière-grand-père. Celles-ci imprègnent sa danse et son corps, sur lequel des images sont parfois projetées.

MOYENS. Cette multitude de solos questionne toutefois. À l'heure où le spectacle vivant devient de plus en plus précaire, doit-on y voir un choix artistique ou économique ?
— **B.Ma.**

| June Events
| Jusqu'au 17 juin | Atelier de Paris, Cartoucherie, 2, route du Champ-de-Manceuvre, 12^e
| 01 41 74 17 07
| atelierdeparis.org | 8-20 €
| *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*, de Habib Ben Tanfous, le 30 mai à 19h30
| *Tatiana*, de Julien Andujar, le 1^{er} juin à 20h
| *Haut-fond*, de Céline Cartillier, le 8 juin à 19h30
| *Peeling Back*, de Nina Santes, le 8 juin à 21h.

Dans *Haut-fond*, Céline Cartillier entonne des chants semblant venus de temps anciens.



Culture

Les mouvements du vivant

/ Nettement tournée vers l'extérieur, la 17^e édition du festival June Events présente à Paris plusieurs propositions chorégraphiques originales en prise sensible avec la nature.

culture

Politis
00
juin
2023



Avec *Fila Fila* Manani, Tidiani N'Diaye évoque le fléau de la pollution plastique sans pesanteur didactique.

Nettement tournée vers l'extérieur, la 17^e édition du festival June Events présente plusieurs propositions chorégraphiques originales en prise sensible avec la nature. **JÉRÔME PROVENCAL**

A

u cœur du bois de Vincennes, à Paris, se dresse la Cartoucherie, vaste fabrique scénique où, depuis les années 1970, l'on

LES MOUVEMENTS du vivant

danse

s'attache à faire chanter les âmes plutôt que parler les armes. Dans l'ombre de l'icône Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, plusieurs autres établissements fertilisent le terrain en art dramatique, notamment le Théâtre de l'Aquarium et le Théâtre de la Tempête.

Fondé par la chorégraphe américaine Carolyn Carlson et actuellement dirigé par Anne Sauvage, l'Atelier de Paris – qui opère sous le statut de centre de développement chorégraphique national – y cultive les herbes vivaces de la danse contemporaine. Se déroulant pendant environ deux semaines en juin, le festival June Events constitue le principal rendez-vous public de sa saison.

Est-ce l'appel de la forêt environnante ou un effet de l'inquiétude croissante liée au dérèglement climatique ? Ou les deux ? Toujours est-il que l'édition 2023 révèle une importante prise en considération de la nature, dont la présence s'affirme – comme sujet, motif et/ou lieu d'action – à plusieurs endroits du programme, riche au total d'une vingtaine de propositions artistiques.

FESTIVAL JUNE EVENTS / Jusqu'au 17 juin /
divers lieux. atelierdeparis.org

« Chaque édition du festival propose des spectacles en extérieur, dans la nature, resitue Anne Sauvage. Du fait de son emplacement, dans le bois de Vincennes, l'Atelier de Paris s'avère un endroit très inspirant pour mener ce type d'initiatives. Par ailleurs, cela permet de toucher un public qui ne fréquente pas forcément les salles de spectacle. Je trouve très intéressant d'inscrire des pièces dans un environnement vivant, soumis à des variations imprévisibles et non maîtrisables. Cette année, j'avais vraiment envie de mettre en avant des artistes qui remettent en question leur façon de travailler, placent leur rapport au vivant au cœur de leurs créations et cherchent à explorer d'autres modes de relation avec le public. »

Dirigée par la chorégraphe, danseuse et musicienne franco-portugaise Joana Schweizer, la jeune compagnie Aniki Vóvó – qui explore un univers scénique conjuguant danse, théâtre, musique et cirque – offre à June Events la primeur de sa nouvelle création, *Des oiseaux*. Celle-ci se place sous l'aile inspiratrice de la philosophe Vinciane Despret, à l'affût du vivant en général et des animaux en particulier, autrice notamment de l'essai *Habiter en oiseau* (1).

Se profilant comme une « fable écologique et sociale », la pièce oppose à la morne platitude du désenchantement la sinuosité secouante d'une euphorie carnavalesque et tend à faire jaillir sur scène une nuée aussi bariolée que déterminée. « Nous transformons l'immobilité en mouvement dansé, l'accablement en énergie, la soumission en révolte, le renoncement en joie expansive. L'énergie fait battre les cœurs plus vite et plus fort », annonce la compagnie dans sa note d'intention.

Extrêmement singulier, entre l'humain et l'animal, le langage corporel procède d'une observation attentive des oiseaux, de leurs vols et de leurs parades nuptiales. Dans un va-et-vient constant de l'individuel au collectif, les cinq interprètes font advenir ensemble une effervescente danse de résistance. Mêlant grondements percussifs, éclats de voix, chants, sifflements et autres gazouillis, la foisonnante composition sonore amplifie encore la dynamique de la pièce.

Expérience buissonnière

De son côté, Flora Détraz propose *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, une expérience inclassable spécialement conçue pour June Events, en prélude à sa nouvelle pièce, *Hurlula*, dont les premières représentations auront lieu en septembre à la Biennale de la danse de Lyon. Approfondissant sa recherche créatrice, axée en particulier sur la voix humaine, la danseuse et chorégraphe s'intéresse ici au cri et à ses multiples modulations.

« Le cri peut exprimer une large palette d'émotions, observe Flora Détraz. Nous pouvons crier de désarroi, de désespoir, de rage, d'horreur, de peur, d'effroi, de surprise ou de plaisir. Je voudrais étudier différents types de cri dans plusieurs cultures et contextes, établissant ainsi un catalogue de cris définis par leurs sonorités, leurs nuances et ce qu'ils évoquent. Je voudrais explorer le trajet de ces cris dans le corps, la façon dont ils nous traversent et comment ils affectent l'espace autour de nous. »

Mobilisant notamment l'aventureux percussionniste Lê Quan Ninh, activiste majeur des musiques improvisées, et la créatrice sonore Claire Mahieux, le projet *Hurlula* va générer deux œuvres autonomes, un concert-performance et un film, qui pourront être présentés séparément ou en diptyque. Avec *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, Flora Détraz livre un premier aperçu de ce travail en cours via une excursion nocturne dans le Parc floral parsemée de différents gestes artistiques (installation vidéo, concert, DJ-set...).

Une autre marche prospective à travers bois peut être accomplie durant le festival avec *Point Z*, « performance documentaire » mise sur pied par la documentariste Ikram Benchrif et le danseur Paul Girard. Au carrefour de plusieurs disciplines artistiques ou scientifiques, leur fureteur cheminement commun s'est amorcé à la faveur du master d'expérimentation en arts politiques de Sciences Po (Speap), créé en 2010 par Bruno Latour. *Point Z*

« Il est intéressant d'inscrire des pièces dans un environnement imprévisible et non maîtrisable. »

constitue la troisième restitution publique de *Cherche forêt*, une « enquête sensible » menée pendant trois ans sur le territoire du bois de Vincennes par le binôme. Ce projet au long cours résulte d'une carte blanche donnée aux deux artistes par la compagnie Parc du chorégraphe Pierre Pontvianne, dans le cadre de son association avec l'Atelier de Paris sur la période 2021-2024.

Gratuite, la marche – environ une heure et demie – s'effectue en fin de journée, avant la tombée de la nuit, et relie l'Atelier de Paris au Point Z, vaste terrain de 5 000 mètres carrés semé à la main – pour la première fois – en octobre dernier pour les besoins du projet. Les personnes qui y prennent part sont équipées d'un casque audio et peuvent ainsi écouter une bande sonore se composant de différents sons, humains ou non humains, récoltés dans le bois de Vincennes. Une voix off conductrice nous accompagne tout au long du parcours.

Joliment buissonnière, cette insolite expérience vise à faire affleurer la dimension fictionnelle du bois de Vincennes autant qu'à aiguïser la perception sensorielle que l'on peut avoir de ce territoire. Une exposition photographique documentaire est présentée en complément dans le foyer de l'Atelier de Paris.

Enfin, le danseur et chorégraphe Tidiani N'Diaye, originaire du Mali et installé à Paris, aborde, quant à lui, le rapport à la nature par le biais de la pollution plastique avec *Fila Fila Manani*. « Il n'y a pas de déchetteries ni de moyens de recyclage au Mali, nous explique Tidiani N'Diaye. De grands tas d'ordures s'amoncellent dans les rues. Ce problème existe ailleurs en Afrique et concerne le monde entier. Nous produisons et accumulons de plus en plus de déchets qui se dispersent ensuite dans la nature. Les océans sont envahis par le plastique. »

Prenant pour cadre une scène jonchée de sacs plastiques colorés, au sein de laquelle deux corps se débattent et tentent de surnager, *Fila Fila Manani* – dont la création a eu lieu en début d'année – parvient à évoquer ce désastre écologique avec une certaine légèreté ludique, sans pesanteur didactique. Conçue et interprétée en duo par Tidiani N'Diaye avec la danseuse (sourde) Thumette Léon, la pièce – qui fait partie d'un projet de fond mené depuis trois ans par l'Atelier de Paris avec des personnes sourdes ou malentendantes – intègre des éléments de la langue des signes dans son vocabulaire chorégraphique et soulève aussi la question de l'attention à l'autre. Visant un public familial, elle fait directement écho à *Mer plastique*, pièce de groupe (pour cinq interprètes) que Tidiani N'Diaye vient également de créer mais qui ne figure pas au programme de June Events. ●

[1] Actes Sud, 2019.

la terrasse

focus

June Events 2023 : les voix de la danse à l'écoute du présent

Du 30 mai au 17 juin 2023, au cœur du Bois de Vincennes, le festival June Events rend visible la création chorégraphique dans son audace ancrée dans l'intime et l'attention au monde. Fruit d'un accompagnement au long cours des compagnies, temps fort de multiples rencontres, le festival enchante la fin de saison de l'Atelier de Paris / CDCN.

Entretien / Anne Sauvage

Partager pleinement l'expérience de la danse

Directrice de l'Atelier de Paris / CDCN, Anne Sauvage présente l'édition 2023 de June Events.

Quelle est l'identité artistique du festival ?

Anne Sauvage : June Events témoigne de la richesse et de la diversité de la création chorégraphique et s'attache à la faire partager le plus largement possible. C'est pourquoi, au-delà de mes choix de spectacles, je suis très attentive aux espaces et aux contextes de présentation des œuvres, à l'hospitalité, aux différentes rencontres offertes aux publics, et particulièrement à la jeunesse, pour qu'elle puisse partager pleinement l'expérience de la danse. Une expérience qui résonne avec l'actualité et les enjeux de notre monde contemporain. L'identité du festival s'est construite, année après année, autour de la place des femmes chorégraphes dans sa programmation, des liens entre la danse et les autres arts, du dialogue entre propositions scéniques et propositions situées... Aujourd'hui, nous nous engageons sur des projets avec toujours plus de diversité et d'inclusion. L'identité de June Events est également liée à l'Atelier de Paris, qui me paraît plus que jamais être un lieu idéal pour la création et la transmission, un lieu inspirant pour mieux nous inscrire dans une dynamique écologique, responsable et solidaire.

June Events permet-il de tisser un lien particulier au public, à l'image du reste de la saison du CDCN ?

A.S. : June Events est un moment propice à la découverte. Pour les personnes qui n'ont pas l'habitude de se rendre au théâtre, la circulation entre les propositions, la convivialité, l'échange avec les artistes font qu'elles acceptent peut-être plus facilement l'inconnu. Elles peuvent circuler d'une rencontre avec un artiste en studio, à un spectacle d'une jeune compagnie, puis à une pièce écrite pour un grand plateau. Elles peuvent aussi se restaurer, profiter de l'écran de la Cartoucherie et rester danser ! À l'instar des artistes qui sont programmés au cours de la saison et invités dans



Anne Sauvage, directrice de l'Atelier de Paris / CDCN.

« June Events est un moment propice à la découverte. »

le festival avec un autre spectacle ou dans un contexte différent, une porosité existe aussi pour les publics entre les différentes activités et temporalités offertes par le CDCN.

Les démarches artistiques expriment-elles une forme de réponse face à l'inquiétude que suscite le futur ?

A.S. : En cette période postpandémique, beaucoup d'artistes convoquent à nouveau nos sens – et mêmes nos sensations olfactives – dans des formes de représentation réinventées, en proximité avec les publics. J'y vois un geste significatif de notre époque. Beaucoup de spectacles sont présentés cette année avec une musique *live* et le travail autour du souffle et de la voix est particulièrement mis à l'honneur. Comme pour retrouver un élan vital. De la même façon, il y a un sentiment d'urgence qui s'exprime. Face à un monde en crise, il y a un fort besoin de communauté, et les artistes n'hésitent pas à poser la question de ce que peut ou doit être la création aujourd'hui.

Propos recueillis par Agnès Santi

Entretien / Aina Alegre

THIS IS NOT (an act of love and resistance)

CHOR. AINA ALEGRE

Profondément inscrite dans l'air du temps, la nouvelle création d'Aina Alegre brasse des idées et des sensations éminemment palpables.

Cette pièce donne la sensation d'un élément très palpable qui existe dans l'inter-espace et dans les états de corps des danseurs. Qu'avez-vous mobilisé chez eux pour rendre cela visible ?

Aina Alegre : Nous avons passé du temps à travailler sur la respiration. Tout est en effet né de notre relation avec notre propre respiration, mais aussi de la façon dont on met notre

conscience à cet endroit, quand l'intérieur et l'extérieur du corps sont traversés par le même air. Très vite, un imaginaire du corps s'est mis en place. Dans cette idée que l'air est palpable, l'espace n'est rien d'autre que ce va-et-vient d'un élément qui circule et interpelle tous les corps. Nous avons travaillé sur cette visualisation, et sur l'intégration de cette notion dans nos improvisations et nos pratiques.

CHOR. HABIB BEN TANFOUS

Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas

Habib Ben Tanfous livre un solo intime qui questionne l'impact de l'héritage dans la construction de soi.



Habib Ben Tanfous dans son solo *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*.

© Michèle Berger

Habib Ben Tanfous porte le nom et le prénom de son arrière-grand-père, qu'il n'a pas connu. Dans un solo qui oscille entre délicatesse et intensité, le chorégraphe livre une quête de soi qui questionne son héritage. Il nous plonge dans les reliques de son passé, à travers archives et souvenirs qu'il croise avec les événements du présent. Sa corporéité viscérale et vulnérable au plateau devient territoire de recherche pour disséquer la complexité d'une construction identitaire. Entre poids patrimonial et regard occidental, comment construire une vie à soi ?

Belinda Mathieu

Atelier de Paris, le 30 mai 2023 à 19h30.

CHOR. LIZ SANTORO ET PIERRE GODARD / MUSIQUE PIERRE-YVES MACÉ

The Game of life

Le compositeur Pierre-Yves Macé, l'ensemble L'Instant donné et les chorégraphes Liz Santoro et Pierre Godard orchestrent *The Game of Life*, un jeu de danse, de musique et de hasard.

Dans le sillage du duo postmoderne John Cage et Merce Cunningham, les chorégraphes Liz Santoro, Pierre Godard, le compositeur Pierre-Yves Macé et les musiciens de l'ensemble L'Instant donné s'associent pour créer des dialogues inédits entre musique et danse. Avec *The Game of Life*, ces acolytes



This is not (an act of love and resistance).



Liz Santoro dans *The Game of Life*.

© Liz Santoro et Pierre Godard

adeptes d'expérimentations déploient un système complexe d'écriture, pensé comme un écosystème cellulaire. Six interprètes réinventent chaque soir une partition, à partir de 64 unités musicales et chorégraphiques. La promesse d'un troublant jeu de danse et de hasard, calqué sur le vivant.

Belinda Mathieu

Carreau du Temple, 6 rue Eugène Spuller, 75003 Paris, les 13 et 14 juin 2023 à 19h30.

CHOR. IOANNA PARASKEVOPOULOU

MOS

Ioanna Paraskevopoulou, qui a travaillé avec Christos Papadopoulos à l'Atelier de Paris, y présente sa première création.



MOS.

© Philipp Geramitros

Danseuse, Ioanna Paraskevopoulou a également étudié l'audiovisuel à l'université. *MOS*, sa première création « live », reflète ce parcours. Découvert sous la forme d'un extrait sous le titre de *Coconut Effect* lors du concours Danse Elargie au Théâtre de la Ville, sélectionné par le réseau européen Aerowaves, ce travail est une conjonction entre le son, l'image et le geste. En duo, la chorégraphe croise les langages dans une fabrication en direct, puisant dans des sources cinématographiques comme des scènes de poursuite ou de zombies.

Nathalie Yokel

Atelier de Paris, le 17 juin 2023 à 19h30.

moi la voie de l'amour. J'ai compris ensuite comment la pièce pouvait porter cette contradiction du titre et son côté énigmatique : dans des fugues, des décrochages, des ruptures, des bascules. Pas forcément des contradictions, mais des arrêts à l'endroit où on prend de l'élan, des silences là où il y a une force qui commence à prendre du volume. Cette célébration de l'air a quelque chose de rituel, de festif, en même temps qu'une forme de mélancolie. On sent le temps, parfois l'énergie mais aussi le danger. Même si l'air est invisible, il annonce la couleur du futur. Pourtant, ce n'est pas une pièce fataliste, il y a beaucoup d'espoir. Je pense en particulier à la persévérance, au labeur, à un monde qui met en route une énergie, peut-être réparatrice, qui viendrait soigner cet espace collectif. À la fin, je ne donne la parole qu'à la musique, à la façon d'un *Marching Band*, dans la sensation de quelque chose qui continue à avancer.

Propos recueillis par Nathalie Yokel

Théâtre de l'Aquarium. Le 30 mai 2023 à 21h.

la terrasse

Propos recueillis / Rhodnie Désir

BOW'T TRAIL Rétrospek

CHOR. RHODNIE DÉSIR

Élément saillant d'un projet sur l'afro-descendance se décomposant en neuf œuvres chorégraphiques et quatre documentaires, BOW'T TRAIL Rétrospek est présenté pour la première fois en Europe à l'occasion de June Events. Rencontre avec sa créatrice, la canadienne Rhodnie Désir.

«Le BOW'T TRAIL est un parcours de mémoire directement lié à l'afro-descendance dans les Amériques, que j'ai débuté en 2013. Il m'a permis de développer ma démarche chorégraphique documentaire. Je rencontre dans

différents pays des spécialistes du sujet – des citoyens, des anthropologues, des historiens, etc. – et effectue à chaque fois vingt à trente interviews durant un mois d'escalade. Je récolte lors de ces entretiens des données que je



© Kevin Calixte

transmets ensuite aux musiciens avec lesquels je travaille en studio. Cela crée un échange, une conversation qui amène au développement de l'œuvre, qui porte à chaque fois le nom du territoire où elle a été créée : BOW'T Martinique, BOW'T Brazil, BOW'T Haïti, etc. La huitième est BOW'T TRAIL Rétrospek et c'est la seule qui continue de circuler.

Un corps mémoire
BOW'T a toujours la même composante scénographique. On retrouve mon corps comme soliste, trois bancs de bois, un à plu-

sieurs musiciens et musiciennes. Dans BOW'T TRAIL Rétrospek, le territoire principal est mon corps. Le spectacle permet de ramener sur scène l'ensemble des 140 témoignages récoltés, non pas un à un mais on en sent la charge, le poids. Je suis accompagnée par le compositeur et beatmaker d'origine gabonaise Engone Endong, qui nous plonge dans la rythmique d'Afrique Centrale, et par le batteur Jahsun, qui nous emmène dans les sonorités, la polyrythmie des langages africains et afro-descendants. Un grand écran permet au public de s'immerger dans des images issues des tournages documentaires réalisés sur tous les territoires que nous avons visités, retravaillées de façon poétique par Manuel Chantre.»

Propos recueillis par Delphine Baffour

Théâtre de l'Aquarium, le 6 juin 2023 à 21h.
Lien vers le documentaire BOW'T TRAIL :
<https://ici.artv.ca/bowtrail/fr>

Critique

Tatiana

CHOR. JULIEN ANDUJAR

Julien Andujar met son talent au service de Tatiana, un hommage bouleversant, irrésistiblement drôle et emplie de vie à sa sœur disparue.

Tatiana n'aura jamais 18 ans. Sa disparition près de la Gare de Perpignan le 24 septembre 1995 n'a toujours pas été élucidée. Ce terrible drame, Julien Andujar l'a vécu dans sa chair, Tatiana est sa sœur. S'appuyant sur ses talents de comédien, de danseur, de chanteur, interprétant lui-même tous les personnages, de ses parents au gendarme, de son amie d'enfance à l'homme grenouille qui perquisitionna leur puit, il lui dédie vingt-sept ans plus tard un spectacle solaire, véritable ode à l'humour et à la vie.

Un cabaret documentaire

De la rencontre des parents en Espagne à l'exil vers Paris puis Perpignan, de la naissance des quatre enfants à la disparition de Tatiana, Julien Andujar raconte. Il nous plonge dans le quotidien de l'adolescent de 11 ans qu'il était. Dès que le drame affleure de façon trop prégnante, Valentina, qui s'avère être l'amie



© Vincent Cuntinet

imaginaire de Julien, réapparaît à la rescousse, provoquant des éclats de rire. À la chronique de la famille Andujar se mêle celle, hilarante, du spectacle en train de se faire. Seul en scène dans cette autofiction en forme de cabaret documentaire, Julien Andujar nous touche au cœur, avec beaucoup de finesse. Il ne peut exister plus beau moment de partage ni plus belle cérémonie en l'honneur des disparues.

Delphine Baffour

Théâtre de l'Aquarium, le 1^{er} juin 2023 à 20h.

Les jeunes pousses de La Manufacture

Le Bachelor en danse contemporaine de La Manufacture est dirigé par le chorégraphe Thomas Hauert. June Events ouvre grand ses portes à ses jeunes artistes.

À Lausanne, la Manufacture s'est imposée comme un lieu de recherche et de création. Les étudiants y abordent la théorie et la pratique, et sont fortement amenés à cultiver leur créativité et leur autonomie en tant qu'artistes. Ce coup de projecteur de l'Atelier de Paris montre à la fois le travail collectif réalisé avec des chorégraphes invités, et les premiers pas de jeunes pousses sur lesquelles il faudra compter dans le paysage chorégraphique. Les Noces et Pièce d'ensemble constituent le spectacle de « fin d'études » de La Manufacture, deux projets danse-musique chorégraphiés par l'Espagnol Salva Sanchis et la Suédoise Alma Söderberg.

Énergie et présence

Deux autres projets sont à découvrir : sorti de La Manufacture en 2017, Pierre Piton présente ici *Open / closed*, un solo immergé au cœur des spectateurs, où lumière, ambiance sonore et jeu de vêtements travaillent une présence inqui-



© Gregory Bataillon

tante. Mélissa Guex, une autre ancienne de l'école, traverse une tout autre énergie : *Down* se déploie dans le même type de rapport au public, mais avec la résonance d'une batterie jouée en live, qui donne à voir une extraordinaire danseuse possédée par son mouvement.

Nathalie Yokel

Open / closed de Pierre Piton, le 10 juin 2023 à 19h30.

Les Noces de Salva Sanchis et Pièce d'ensemble d'Alma Söderberg, le 10 juin 2023 à 21h.

Down de Mélissa Guex, le 17 juin 2023 à 22h.

Empire of a faun imaginary

CHOR. SIMONE MOUSSET

Les paysages cosmiques acidulés de Simone Mousset et leurs personnages mythologiques étranges débarquent à l'Atelier de Paris. Un ensemble musical et chorégraphique qui prend à bras le corps l'angoisse de la fin.

Dans une galaxie lointaine, sur une planète aux paysages pastel, quatre faunes en justaucorps lycra colorés font sonner leur voix, frottent leurs pattes poilues sur des rochers couleurs saumon. Ce monde délirant est tout droit sorti de l'imagination de la chorégraphe luxembourgeoise Simone Mousset. On découvrirait son goût pour le surréalisme, l'absurde et la couleur dans le cocasse *The Passion of Andrea 2* (2019). Trois danseurs à la dégaine d'espion British y répétaient la même routine avant de se flinguer entre eux. Avec *Empire of a faun imaginary* (2022), elle met en scène une nouvelle qu'elle a elle-même écrite : l'histoire de trois faunes qui s'embrassent dans le chaos et la mort car ils ne parviennent plus à s'aligner les uns derrière les autres pour chanter.

Fantaisie et angoisse

À l'image de ce conte déconcertant, l'univers de Simone Mousset joue sur des contrastes, en enrobant l'angoisse existentielle dans un



© Marco Pavone

bonbon acidulé. La danse se délie avec délicatesse, à travers des poses allongées qui rappellent la statuaire grecque, des ports de bras gracieux qui font écho à *La Danse de Matisse*, et des postures animalières, attitudes d'oiseaux et de dinosaures qui sèment le trouble sur le statut de ces êtres. L'ambiance sonore se laisse transpercer par des chants en harmonie, qui se transforment en cris chaotiques, pour figurer la peur vertigineuse de la fin.

Belinda Mathieu

Atelier de Paris, le 6 juin 2023 à 19h30.

Des oiseaux

CHOR. JOANA SCHWEIZER

À la tête de la compagnie Aniki Vóvó qui croise les pratiques de la danse, du théâtre, du cirque et de la musique, Joana Schweizer dévoile sa dernière création, Des oiseaux.

Chorégraphe, danseuse et musicienne, Joana Schweizer conçoit des pièces hybrides avec l'aide de la scénographe Gala Ognibene. Pour leur troisième opus, elles ont imaginé une partition en deux temps. Dévoilé à l'été 2022, le solo *Un oiseau* est une petite forme in situ mettant en scène une performeuse – la chorégraphe elle-même – qui tel un oiseau de nuit nous invite à un soulèvement joyeux. Présenté pour la première fois lors du festival June Events 2023, *Des oiseaux* est une pièce qui réunit cinq interprètes.

Un carnaval écologique

Si l'une comme l'autre visent à transformer « l'immobilité en mouvement dansé, l'accablement en énergie, la soumission en révolte, le renoncement en joie expansive », dans la forme du quintette les cinq artistes donnent de la voix autant que du geste et forment une nuée d'étonneaux, qui se soulève au rythme de la samba jouée live. Ceints de carcasses métalliques sur lesquelles sont accrochées les



© Emilie Zizka

plumes des danseuses du Lido mais aussi des costumes traditionnels du carnaval brésilien, ils rejouent l'envol et les parades amoureuses des oiseaux de paradis, alors que nos cieux sont hélés de plus en plus vides de leurs présences.

Delphine Baffour

Atelier de Paris, le 15 juin 2023 à 19h30.

Atelier de Paris / CDCN

Cartoucherie, 2 Route du Champ

de Mancœuvre, 75012 Paris.

JUNE EVENTS du 30 mai au 17 juin 2023.

Tél : 01 47 47 07. atelierdeparis.org

TRANSFUCE

SCÈNE PORTRAIT



Amour et désobéissance

Aina Alegre ouvre *June Events* : communion shamanique, danses rituelles. Et un souffle qui arrive de loin. Portrait d'une Barcelonaise qui, de Grenoble à Paris, nous offre son monde dansé.

PAR THOMAS HAHN

De Barcelone à Grenoble, Aina Alegre aime les tambours, les shamans, les fêtes populaires et l'esprit d'avant-garde. Autour de Barcelone, la région de son enfance, se dessina, il y a cinq ans, *Le jour de la bête* qui a fait connaître cette Catalane francisée. Elle nous le raconte : « En Catalogne, dans les villages autour de Barcelone, il y a une grande tradition de marionnettes géantes qu'on porte au-dessus de sa tête et qu'on anime : des dragons ou des aigles qui sont porteurs de feu. On est aux limites d'une vénération, avec des rituels aux racines très anciennes qui rencontrent le monde actuel. Le rythme annuel et cyclique permet la catharsis et c'est ce qui est passionnant à Barcelone. » Ce qui ne veut pas dire qu'elle crée des pièces folkloriques, loin de là. Ce qui la passionne c'est que ces carnavaux « sont aussi des endroits de résistance et de prise de pouvoir d'un collectif. Des endroits d'une légère anarchie... » En aucun cas elle ne cherchera à reconstruire sur scène un modèle ancestral.

Si elle a été nommée à la direction du Centre chorégraphique national de Grenoble, où elle a pris ses fonctions en janvier 2023, c'est entre autres en raison de ses goûts très contemporains, en lien avec les pulsations originelles de l'être humain. Par exemple dans *La nuit, nos autres*, trio aux corps dénudés et peints à la manière d'un shamanisme contemporain : « Un rituel intime d'émancipation » pour trois faunes entre Nijinski et Francis Bacon avec une dose de Matisse et de Gauguin. Son territoire chorégraphique n'est pas la communauté ancestrale, mais ce qu'elle appelle « la communauté en devenir ». A la direction du CCN, elle arrive avec un

concept nouveau : partager cette mission avec le danseur Yannick Hugron, pour mieux tenir compte des besoins spécifiques des interprètes et de toutes les catégories de personnel. Une sorte de collectif à deux donc, à partir d'une candidature commune, en transgression de certaines règles non-écrites, pour approcher autrement un tel château surplombant le paysage chorégraphique.

Tambour battant

En juin 2023, les chorégraphies d'Alegre n'ouvrent pas seulement à Paris le festival *June Events*, mais aussi le Festival de Marseille, dans le Fort Saint Nicolas, en l'occurrence avec *Parades & Désobéissances*, un projet qui implique une centaine d'amatrices et amateurs. « Nous voudrions aussi le recréer à Grenoble sur un site propice où la danse donne son souffle à la mémoire du lieu et son architecture. » Très vite, elle y a donc exploré « la géographie passionnante autour de la ville avec ses zones rurales et sa haute montagne » qu'elle aborde comme un territoire corporel : « D'un environnement à l'autre, les corps des gens ne sont pas les mêmes. » Mieux, elle y a trouvé un autre bonheur : des shamans ! Car elle a mené une étude et présenté une performance « autour des pratiques chamaniques de la région et leur usage du tambour ». Tambour battant : C'est ainsi qu'elle danse dans *R-A-U-X-A*, son solo magistral qu'elle interprète elle-même, sous un titre qui renvoie au concept catalan d'une énergie impulsive et instinctive, intrinsèquement liée à sa contrepartie rationnelle (*seny*). Avec ses frappes des pieds et quelques pas issus de danses traditionnelles,

TRANSFUCE



longiligne et portée par un souffle superbe, elle arbore une amplitude surhumaine entre le robot et la shamane, dans une ambiance nocturne qui renvoie à la fête et aux rites.

Un acte d'amour et de résistance ?

Il faut espérer que *R-A-U-X-A* puisse continuer à tourner, avec Alegre ou par transmission à un alter ego. Car une interprète se distingue aujourd'hui dans la nouvelle création, entamée pendant le confinement.

Une pièce de groupe pour ne pas tomber dans une suite de solos, pour ne pas renoncer à l'amour et la résistance. D'où *THIS IS NOT (an act of love & resistance)*. Où chaque danseuse a son solo et Cosima Grand, longiligne et toute en force, semble prête à une reprise de *R-A-U-X-A*. Les parties finales de ce concert corporel pour quatre musiciennes et cinq danseuses créent une fusion avec le temps des origines, dans l'idée d'un souffle partagé, une communion entre les danseuses et les musiciennes avec leurs trombone, tuba et autres instruments à vent. Car l'air, le souffle et la respiration sont au cœur de *THIS IS NOT (an act of love & resistance)*, même si le titre laisse la question ouverte. Ou bien pas ? « On me dit parfois : Mais si cette pièce n'est pas un acte d'amour et de résistance, alors c'est quoi ? Et moi-même, j'avais dans le passé mijoté un titre pour une pièce hypothétique, une sorte de manifeste artistique autour de l'acte de dire « non » pour poser un acte d'amour et de résistance. »

Poumonautes

Alors, de quoi cet acte est-il le nom ? D'une célébration, bien sûr et ce plus que jamais. Alegre parle d'une « célébration de l'air et de la respiration collective » qui « peut aussi prendre des tons ou textures différents, par exemple mélancoliques comme dans les funérailles, des veillées de morts ou autres situations de perte ». Situations rituelles donc, réinventées par cette communauté en devenir qui se lie grâce à l'air. « L'air me paraît

être à la fois tout et rien.

Il implique pour moi un imaginaire du corps qui est associé à la coresponsabilité des corps dans l'espace. » Et la fanfare arrive du fond de la salle comme du fond du plateau pour provoquer la danse et s'y mêler, pour rendre l'air audible ou palpable

par un concert corporel et chorégraphique à 9 corps et 18 poumons. L'air se consume dans les flammes ou devient visible dans le brouillard, audible dans la musique et palpable par la danse, entre les mailles des tenues estivales, légères et plus ou moins transparentes, aptes à la fête entre « poumonautes », terme emprunté au journaliste scientifique James Nestor qui intéresse Alegre car il désigne ainsi dans son livre *Breath* « les personnes d'époques et de cultures différentes qui étaient fascinées par tout ce qui touche à la respiration ». D'où la question posée par la chorégraphe : « Et si nous avions notre ventre dans nos pieds, nos poumons dans l'air et nos yeux dans la peau ? » Sans doute serions-nous alors capables des plus beaux actes d'amour et de résistance.

« Si cette pièce n'est pas un acte d'amour et de résistance, c'est quoi ? »

**THIS IS NOT
(AN ACT
OF LOVE &
RESISTANCE)**
d'Aina Alegre,
Atelier de Paris,
Festival June Events,
le 30 mai

TROISCOULEURS

JUNE EVENTS [DANSE]



Nina Santes nous invite dans un salon de beauté aux airs horribles avec *Peeling Back*, Julien Andujar enquête sur la disparition de sa sœur dans le cabaret délirant *Tatiana*, tandis qu'Aina Alegre déploie des paysages cosmiques dans l'hypnotique *THIS IS NOT (an act of love & resistance)*. Un condensé excitant d'artistes émergents se dévoilent au festival June Events. • B.M.

> du 30 mai au 17 juin à l'Atelier de Paris

la terrasse

JUNE EVENTS 2023

ATELIER DE PARIS-CDCN / FESTIVAL

La 17^e édition de June Events nous invite au partage et à la découverte d'une création chorégraphique qui témoigne autant des enjeux de notre actualité que de parcours intimes.

Témoin de la richesse et de la diversité d'une création chorégraphique qui ausculte avec finesse les multiples enjeux de notre époque, June Events revient, pour notre plus grand plaisir, clore de manière festive la saison de l'Atelier de Paris. Riche d'une douzaine de propositions, cette 17^e édition sera l'occasion de multiples rencontres et découvertes à partager au cœur du bois de Vincennes et sera attentive, cette année encore, à la création féminine. Ainsi Aina Alegre proposera *THIS IS NOT (an act of love and resistance)*, une plongée chorégraphique et instrumentale dans l'air, devenu palpable, qui nous entoure et nous relie. La canadienne Rhodnie Désir expo-

sera en solo dans son puissant *BOWT TRAIL Rétrospek* sa démarche documentaire et son parcours de mémoire lié à l'afro-descendance dans les Amériques. Les personnages étranges de Simone Mousset viendront avec *Empire of a faun imaginary* enrober d'un univers délicieusement acide et fantaisiste notre angoisse de la fin. Joana Schweizer fera avec *Des Oiseaux « monter la joie et l'énergie »* dans les corps, proposant de passer par les airs pour mieux nous retrouver et vivre une fête.

Entre fidélités et découvertes

Dans une démarche plus intime, Julien Andujar nous chavirera le cœur avec son imman-



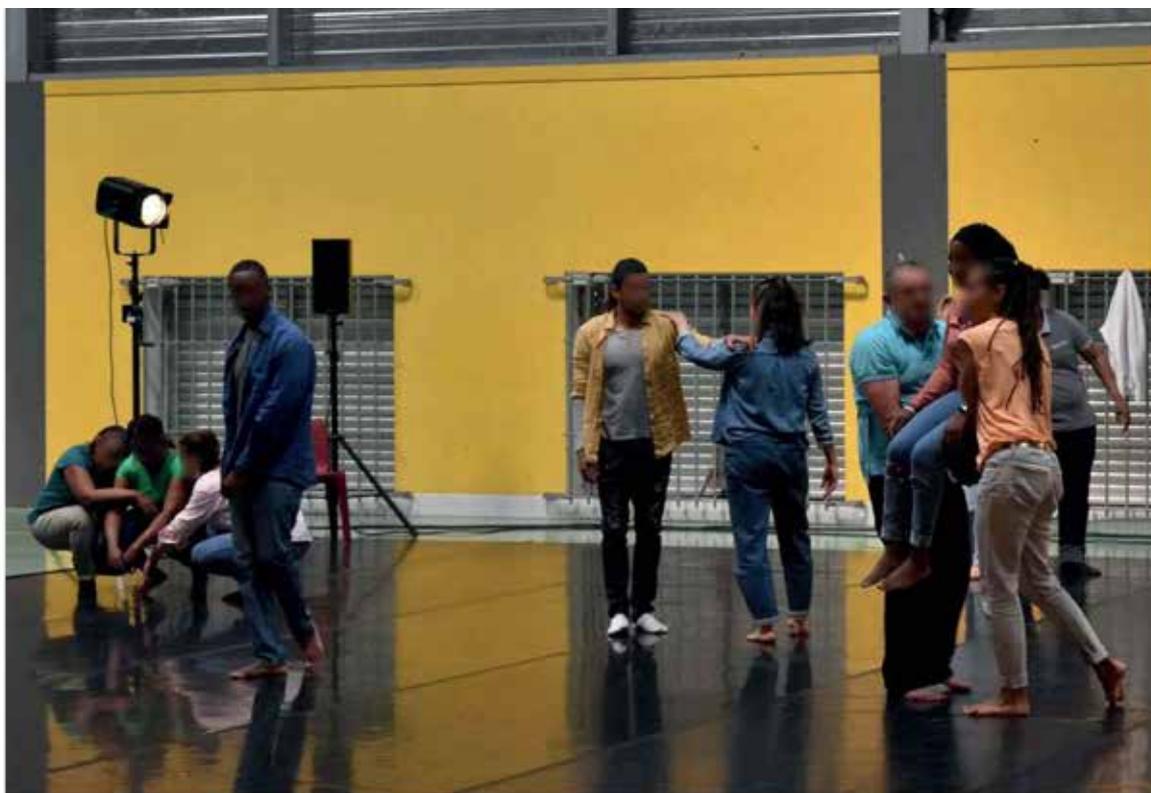
© Kevin Cabere

quable *Tatiana*, le cabaret documentaire qu'il interprète en hommage à sa sœur disparue, aussi poignant qu'humoristique, et Habib Ben Tanfous, lui aussi en solo, questionnera avec *ici je légue ce qui ne m'appartient pas* l'impact de son héritage dans la construction de sa propre identité. Fidèles de l'Atelier de Paris, Liz Santoro et Pierre Godiard modéliseront dans leur jeu chorégraphique et musical *The Game Of Life*, un écosystème cellulaire dans lequel « les mouvements des corps, à la fois déterminés et aléatoires, s'harmonisent avec des notes de flûte, percussion et violon ». Enfin, les jeunes artistes du Bachelor en danse contemporaine de La Manufacture de Lausanne nous feront découvrir *Les Noces* et *Pièce d'ensemble*, deux spectacles de fin d'études chorégraphiés par Salva Sanchis et Alma Söderberg, mais également *Open / closed* et *Down*, deux pièces créées par d'anciens élèves, Pierre Piton et Mélissa Guex.

Delphine Baffour

Atelier de Paris-CDCN, Route du Champ de Manoeuvre, 75012 Paris. Du 30 mai au 17 juin. Tél. 01 47 47 07. atelierdeparis.org.

BILINGUE. Pour sa 17^e édition (30 mai - 17 juin 2023) le festival de danse June Events a programmé Fila Fila Manani, un duo bilingue français-langue des signes destiné au jeune public de Tidiani N'Diaye et Thumette Léon le 15 juin. Profitant de cet événement, l'Atelier de Paris qui programme le festival a organisé, le même jour, une rencontre sur le thème de l'accueil et l'accompagnement du public et des artistes déficients auditifs en partenariat avec Audiens.



Détenus et danseurs se sont produits à Réau PARISM77

CENTRE PÉNITENTIAIRE. La danse comme échappatoire à la détention

REAU

Le vendredi 26 mai, une douzaine de détenus du centre pénitentiaire de Réau ont donné une représentation d'ici et là, leur propre spectacle de danse contemporaine. Une activité qui leur permet de mieux vivre la détention.

S'ils étaient angoissés au début, leur joie était finalement palpable. Le vendredi 26 mai, une douzaine de détenus du Centre pénitentiaire sud Île-de-France de Réau ont présenté, devant leurs codétenus, un spectacle de danse contemporaine intitulé *ici et là*.

Six mois de préparation

Sur un fond musical alternant chants d'oiseaux et douces musiques, les pas de ces apprentis danseurs se sont enchaînés avec une parfaite maîtrise, et la symbiose entre tous fonctionnait. Pour en arriver là, un entraîne-

ment s'est déroulé sur plusieurs mois. « Le projet a débuté en janvier, avec un travail sur quatre après-midis par mois d'abord, avant de passer à huit séances mensuelles. C'était très intensif », explique Claire Jenny, la chorégraphe de la compagnie Point-virgule, qui a travaillé sur le projet.

Les danseurs, tous volontaires, étaient à l'origine dix-sept, même si quelques-uns n'ont pas terminé l'aventure, ont quitté l'établissement ou étaient trop anxieux pour participer à la représentation. « Je suis partie du thème 'horizon intérieur'. À l'aide du son et d'images de paysages, il y avait l'idée de se reconnecter à la nature. C'était d'ailleurs visible dans les films diffusés à la fin, sur des paysages de forêt ou de déserts », ajoutait-elle.

Ensuite, chacun a travaillé ses mouvements, à l'aide de mots choisis, qui devaient ensuite être explicités lors de la danse. « J'ai choisi le mot libre »,

annonce de son côté Cynthia*, qui a fièrement participé à la représentation. Entre ouvertures de bras, sauts ou encore courses, elle a pu donner sa propre définition corporelle de cet adjectif.

Un impact positif

Si, de prime abord, un tel spectacle peut paraître anodin, il a en réalité de nombreux apports positifs sur les détenus. « Cela me renvoie à la détente, ça enlève un stress. Ça m'a aussi permis de découvrir des choses que je ne connaissais pas, et j'ai aimé », confie Cynthia. Pour elle, cette activité était aussi un moyen de s'affirmer. « Il n'y a pas de jugement dans la danse contemporaine, et ça donne confiance en soi : on peut choisir ses propres pas et s'exprimer librement sans faire d'erreur », reconnaît-elle.

Globalement, les participants se sont peu à peu ouverts au fil des séances. « Les personnes

s'emparent réellement du projet, et on ressent un vrai lâcher-prise de leur part, malgré la grosse tout le travail : les soucis sont laissés de côté. Il y a comme quelque chose de l'urgence dans leurs mouvements », juge Claire Jenny.

Du moral au physique, tout est impacté par le spectacle. « J'ai perçu une nouvelle projection du regard, une réouverture du corps mais aussi un nouveau déploiement et la voie vers une relation charnelle se recrée, d'autant plus qu'il y a de la mixité dans cette activité », se souvient-elle.

Claire Jenny a d'ailleurs remarqué, au fil de ses vingt-huit années d'activité en milieu carcéral, une vraie utilité à ces activités. « Je ne suis pas thérapeute, mais je pense que la bienveillance peut aider à aller mieux », réfléchit-elle. Elle perçoit l'impact de cette pratique sportive et culturelle dans ses autres actions, dans les écoles notamment. « Il y

a aussi un vrai partage avec le public, une confiance qui se crée : ils ont passé un vrai cap, c'est une belle prise de risque », poursuit-elle.

Du côté de l'administration, qui participe activement à la mise en place de telles activités, le constat est aussi très bon. « Nous avons des retours positifs, les personnes détenues en parlent beaucoup et valorisent ces activités. Il y a parfois une découverte de la culture qui ne fait paradoxalement pas à l'extérieur », affirme la directrice pénitentiaire d'insertion et de probation, qui assure que maximum est fait pour proposer des activités culturelles durant la détention, malgré les contraintes budgétaires.

Une deuxième représentation du spectacle a été donnée à Paris le vendredi 2 juin, lors du festival *June events*. Preuve que la prison peut aussi être le tremplin vers d'autres horizons...

*Le prénom a été modifié

Aina Alegre – This is not « an act of love & resistance »

TT Bien



Par Rosita Boisseau

Réservé aux abonnés 

Publié le 14 février 2023 à 11h07 | Mis à jour le 24 février 2023 à 19h21



De l'air, de l'air ! La nouvelle pièce d'Aina Alegre, codirectrice avec Yannick Hugron du Centre chorégraphique national de Grenoble, s'appuie sur l'air qui nous entoure et nous constitue pour lever une tempête de corps. Avec 11 interprètes en scène, *This is not « an act of love & resistance »* – tout un programme – parie précisément sur ce qui relie et rassemble une communauté dans un souffle commun et puissant. En désirant incarner l'air qui nous est nécessaire pour vivre, la chorégraphe veut aussi faire apparaître cet invisible qui nous meut sur une création sonore allant de la fanfare à la musique électro conçue par Vanessa Court.

« THIS IS NOT (an act of love and resistance) » d'Aina Alegre

L'air de rien, la nouvelle directrice du CCN de Grenoble crée un acte de poésie pulmonaire pour corps en fanfare. A ne pas rater le 30 mai à 21h, en ouverture du festival June Events !

De *R-A-U-X-A* elle est partie, à *R-A-U-X-A* elle revient. Par neuf fois, par neuf femmes. *This is not...* flirte avec une lumière portant l'air à travers le brouillard, et la danse comme sortant de terre. « *Il y a une couleur semblable qui s'en dégage* », confirma Aina Alegre lors de notre entretien [[lire notre entretien](#)] en évoquant son solo.

« *This is not... Aina Alegre* », est-on même obligé de se convaincre quand Cosima Grand, longiligne et toute en force cinétique, tourne telle une toupie avec une prestance aussi exceptionnelle que celle d'Alegre dans *R-A-U-X-A* [[lire notre critique](#)]. Et Hanna Hedman danse un solo sublime, esprit de terre et de l'air à la fois, alors qu'un grand soleil rouge rayonne à travers de fines lignes de nuages blancs. Solo d'air et de terre donc, qui rencontre celui de Kotomi Nishiwaki, toute en tressaillements, se consumant dans les flammes imaginaires dont on entend les craquements consommant l'air ardent.

Galerie photo © Laurent Philippe



DANSE

canal historique

L'enjeu de ce concert corporel et chorégraphique à neuf corps et dix-huit poumons est justement de rendre l'air audible ou palpable, tel un souffle corporel et musical, un acte de respiration dans le sens du texte de la pièce qui suggère que nous nous transformions en « poumonautes », selon un « terme avec lequel James Nestor, dans son livre 'Breath', désigne les personnes d'époques et de cultures différentes qui, comme lui, étaient fascinées par tout ce qui touche à la respiration », comme l'explique le programme de salle. Et de poursuivre : « Et si nous avions notre ventre dans nos pieds, nos poumons dans l'air et nos yeux dans la peau » ? Autant dire que nous serions danseurs...

Les ambiances dans *This is not...* sont nombreuses et diverses et aucune n'est réelle, mais chacune a son charme. Tout commence avec la fanfare qui traverse la salle ou arrive au lointain, comme sur la place publique ou disparaissant telles des silhouettes face au soleil couchant. Le corps d'une danseuse se plie comme pour former une note musicale avant que les neuf femmes (dont un homme) n'entament une danse neuf fois solitaire, sur une noise music mécanique. Ni humains, ni animaux ni tout à fait machines, ils sont pourtant un peu de tout.

Galerie photo © Laurent Philippe



L'idée de s'unir à l'air est présente, quoique différemment que chez Saburo Teshigawara, le grand virtuose de l'émulsion corps-espace et de la fluidité apparemment sans effort, où le corps semble se dissoudre. Chez Alegre, l'idée de faire un l'air ambiant passe par une volonté manifeste des neuf interprètes et leur gestuelle, où l'air est invité à venir se réchauffer sous leurs tenues légères et perméables.

L'ambiance est donc estivale pour ne pas dire catalane, où l'air frôle la peau avec douceur et génie. S'agit-il alors d'un « acte d'amour et de résistance » ? Le titre répond par oui et par non, comme chaque tableau semble commenter par un « *This is not...* » les choses qu'on voit pourtant de ses yeux ou qu'on imagine de force vive. Puisque l'air est un élément, le seul, à rester invisible et qu'il faut l'interroger, le débusquer et le reniffler dans ses contradictions et son flou artistique entre le je-suis et le je-ne-suis-pas. Et comme il vaut mieux, en effet, jouer avec l'air qu'avec le feu, disons qu'Aina Alegre a le flou artistique particulièrement céleste.

Thomas Hahn

Vu le 22 mars 2023, Théâtre Cinéma de Choisy-le-Roi dans le cadre de la [Biennale de Danse du Val-de-Marne](#)

A voir le 30 mai 2023 à 21h au Théâtre de l'Aquarium en ouverture du [festival June Events](#)

Le 30 mai également :

à 17h : *RV de 6 à 7* avec Néo Camus, Léa Vinette et Gaël Santisteva

à 19h30 : *ICI JE LÈGUE CE QUI NE M'APPARTIENT PAS* – Habib Ben Tanfous – Création [June Events](#)



The choreographer that best exemplifies the energy-in-creativity-happening approach at *La Biennale - La Briqueterie* – and at other contemporary dance performance venues, too – is [Aina Alègre](#). With its procession and parade, *This is not "An act of love & resistance"*, a 2022 creation and Alègre's contribution, best brings into focus this approach that situates itself between unique expression *à la* Bagouet and pure form *à la* Childs.

Alègre's piece finally "happens", it seems to me, because of a "fitting process" that, in contrast to the practice of linking visual or narrative or symbolic logic or content, links each performer and each movement fragment, phrase and sequence according to the energy it generates.

The strength of Alègre's "energy fitting process" and the effect the energy produces for the audience ("happening") have a part, I think, in Alègre's current success as a creator at *La Biennale*, surely, and more generally.

In view of the success of Alègre as both a thinking professional/activist – she, in tandem with [Yannick Hugron](#), has been recently appointed director for the [Centre Chorégraphique National de Grenoble \(CCN2\)](#), and charged with expanding dance presence in the communities of the region – and her choreographic creation, it is no accident that the original [This is not "An act of love & resistance"](#) will open the Atelier de Paris' 2023 [June Events](#) program. She will also open the Festival de Marseille at la Citadelle de Marseille (Fort d'Entrecasteaux) with her *Parades & désobéissances*, a creation for 100 amateur dancers.

La Biennale comes only every second year, but *La Briqueterie* is a performance that happens all the time. Fans of the Movement Arts should keep a weather on it until *La Biennale* comes round again in 2024.

Théâtre du blog

Fila Fila Manana de Tidiani Ndiaye et Thumette Léon (en langue des signes)

Posté dans 30 mars, 2023 dans [actualites](#), [Danse](#), [jeune public](#).

Fila Fila Manana de Tidiani Ndiaye et Thumette Léon (en langue des signes)



Tidiani Ndiaye © Berpa

L'Atelier de Paris-Centre de national de danse contemporaine organise pour la deuxième année, des représentations dans les établissements scolaires, centres médicaux sociaux et bibliothèques d'Ile-de-France pour enfants sourds ou malentendants. Il a passé commande de ce duo bilingue Langue des Signes Française/français qui va se jouer seize fois et plus, s'il y a des programmeurs.

Tel un oiseau des îles, vêtu de lambeaux de plastique froufrouants, Tidiani Ndiaye se fraie un chemin dans un monceau de sacs multicolores, ramassés au hasard des poubelles de Paris, Genève, Bamako... Sa partenaire et lui manipulent ce tas qui a envahi la salle. Ils y plongent avec volupté comme dans une mer bruisante, s'y roulent dangereusement, en bourrent leurs vêtements jusqu'à les faire exploser, se les jettent à la figure. Puis lancent ces légers projectiles à la volée. « Nager, plonger, marcher... », dit une voix off traduite par Thumette Léon en langue des signes. « Les couleurs se balancent, s'entassent et font semblant d'être légères... Elles pèsent le poids de la pollution. On croit emballer le monde, c'est le monde qui s'est emballé. »

Tidiani Ndiaye a imaginé ce spectacle en voyant l'envahissement du plastique dans le centre-ville de Bamako où il travaille avec des danseurs sourds: selon lui, Paris et les pays européens font encore plus de déchets... qu'ils envoient dans les pays pauvres pour être recyclés. « Au Mali, dit-il, le plastique vole dans le vent. Le plastique nous tue. »

Cette immersion gracieuse des corps dans les couleurs pour le plus grand plaisir des yeux, amène les enfants, au terme de ce spectacle ludique, à prendre conscience du problème écologique. La bibliothèque Saint-Eloi est un partenaire idéal pour ce spectacle: elle développe des activités pour sourds et malentendants, comme des ateliers de tango bilingues. Et, le 13 mai, elle propose une journée sur l'avenir de notre planète et la transition écologique, avec une performance littéraire bilingue L.S.F. et français, des spectacles, un film...

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 29 mars, à la Bibliothèque Saint-Eloi, 23 rue du colonel Rozanoff, Paris (XII^eème).

15 juin Atelier de Paris, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ de Manœuvre. Métro : Château de Vincennes + navette gratuite. T. 01 41 74 17 07.



On 30 May 2023, [Aina Alègre's "This is not 'An act of love & resistance'"](#) will open the Atelier de Paris' annual June Events program. On 17 June, Alègre will open the Festival de Marseille at Citadelle de Marseille (Fort d'Entrecasteaux) with "Parades & désobéissances", a creation for 100 amateur dancers. The Citadelle will be open to the public for the occasion. Alègre directs the [Centre Chorégraphique National de Grenoble \(CCN2\)](#) in tandem with Yannick Hugron.

I saw Alègre's "This is not 'An act of love & resistance'" (2022) on 22 March 2023 at Théâtre-Cinéma Paul Eluard, Choisy le Roi, as part of the Biennale de danse du Val de Marne 2023. It was directed by Aina Alègre and performed by Maria Astallé, Maria Cofan, Cosima Grand, Hanna Hedman, Kotomi Nishiwaki, Maria Puertas, Gwendal Raymond, Julia Soler and Asha Thomas.

I saw [R-A-U-X-A](#) (2020) on 8 May 2021 at the Atelier de Paris. R-A-U-X-A is a must see.

la terrasse

THIS IS NOT (an act of love and resistance), une création d'Aina Alegre où musique et danse vibrent dans tous les interstices



© Crédit : Phile Deprez Un des moments de célébration de THIS IS NOT (an act of love and resistance)

La Condition Publique Nomade / Festival June Events Chorégraphie Aina Alegre

Dans sa nouvelle pièce, Aina Alegre choisit de déployer une dialectique de « l'entre-deux » à tous les endroits du plateau et du corps, laissant planer le mystère sur ses neuf interprètes.

C'est par le souffle d'un trombone que cette création chorégraphique et musicale débute, affirmant, par le corps et le son, l'idée initiale de la chorégraphe. Celle-ci prend vite forme dans la danse, lorsque le geste frappe l'air, les bras fouettent l'espace, les rondes le dessinent, quand les courses et les sauts exercent une pression palpable sur l'atmosphère. Aina Alegre a voulu en effet donner une consistance à l'air qui nous entoure comme à celui qui circule en nous, a souhaité matérialiser son existence à travers le mouvement des corps, la musique et les vibrations de l'espace. C'est donc un air chargé et puissamment conducteur qui habite la pièce, qui donne à ressentir tout ce qui se passe « entre » les corps, et toutes les résonances invisibles qui peuplent les interstices. Dès lors, la chorégraphe nous fait voyager dans de multiples entre-deux, qu'elle explore dans toutes les directions. Via la danse bien sûr, qui oscille entre moments de célébration collective mêlés de réminiscences folkloriques, et incursions marionnettiques aux rythmes fragmentés.

This is not, ou Ceci n'est pas

La musique fait de même, affirmant tantôt la solennité des cuivres, tantôt la légèreté d'une fanfare. Quant à la lumière, elle ouvre des possibilités entre un soleil crépusculaire tamisé et des vibrations stroboscopiques épuisantes. Tous ces entre-deux font du spectacle un acte de résonance des choses entre elles, une ode au temps passé et au temps futur. Souvent, Aina Alegre pousse les danseurs dans la répétition, les remet à l'épreuve de leurs sensations, relance le cycle du mouvement dans un commentaire de leur propre danse. De fait, *THIS IS NOT (an act of love and resistance)* se clôt en gardant sa part de mystère, laissant le spectateur dans l'attente du monde nouveau promis par cet appel d'air. Si la chorégraphe ne tranche pas, c'est la musique qui le fait, vers un groove volontairement chaloupé et souriant.

June Events : Entretien avec Julien Andujar

Enrichi par ses multiples pratiques artistiques, chorégraphe, danseur, chanteur, auteur et comédien, Julien Andujar livre une œuvre intime et bouleversante mais pour autant pleine d'humour et délirante sur la vraie disparition de sa sœur aînée Tatiana le 24 septembre 1995, vue pour la dernière fois à la gare de Perpignan. Il raconte sincèrement ce qui l'a poussé à engendrer une pièce sur cette tragique histoire.

Danser Canal Historique : Pourquoi avoir voulu mettre sur scène ces souvenirs si dramatiques ?

Julien Andujar : Suite à une enquête qui a abouti à un non lieu, j'ai dit à ma mère, il y a quelques années, que je voulais l'aider. Mais depuis cette tragédie elle fait tout pour me protéger, et m'a répondu qu'en tant que petit frère, ce n'était pas mon rôle.

DCH : Quel âge aviez-vous au moment de la disparition de votre grande sœur ?

Julien Andujar : J'avais 11 ans et Tatiana, qui était un modèle pour moi, en avait 17. Aujourd'hui, j'ai 38 ans et ma sœur a donc disparu depuis 28 ans. C'est pourquoi, en tant qu'adulte, je crée ce spectacle par le prisme d'un enfant de 11 ans qui se permet toutes les libertés. Chanter, se déguiser, danser, parler avec plusieurs accents, faire le clown.



DCH : Quelles ont été vos raisons pour aboutir à la création de Tatiana ?

(lire notre critique)

Julien Andujar : J'estime légitime d'avoir ce pouvoir en tant que frère et artiste. Mon objectif, qui germe depuis longtemps, est d'apporter ma parole comme un contrepoint face à cette enquête si médiatisée. Comment réparer quelque chose qui s'est brisé et apporter mes versions sur les rumeurs, les attitudes des gendarmes, amis, avocats, voisins, instituteurs, journalistes...

DCH : Combien de temps vous a-t-il fallu pour écrire la pièce ?

Julien Andujar : Ce fut une longue gestation de plus de deux ans. Je me suis tout d'abord inspiré des films d'Almodovar qui sont basés sur des scénarios très complexes. Puis pour démontrer que l'humour est très puissant dans le drame, j'ai pensé à Élie Kakou et à Louis de Funès pour croiser le beau et le laid, rendre humain ce qui est complexe, attachant et haïssable.



"Tatiana" - Julien Andujar © Vincent Curutchet

DCH : Dans la construction de votre spectacle, vous prenez un malin plaisir à brouiller les cartes. C'est très déroutant.

Julien Andujar : C'est effectivement mon objectif. J'accueille chaque spectateur en lui offrant de la tortilla et parfois l'accompagne à sa place avec un mot drôle. Donc avant que je sois sur scène, le public sait qu'il va rire. Ensuite, je rejoins le plateau et raconte la raison de cette pièce. Puis, je disparais pour revenir comme un enfant rentre dans une photo qui se démantèle, comme si je la brisais en mille morceaux. Entre ma robe qui ressemble au morceau de rideau du décor de Rachel Garcia inspiré de Dali et les musiques de mon frère Alex surgissent une succession de petites énigmes délirantes.

DCH : Vous arrivez à faire tellement rire le public, qu'il croit assister à un stand up. Est-ce votre vœu ?

Julien Andujar : L'humour est fédérateur, c'est mon filet. Cette distance me permet justement d'aller très loin dans mes numéros et mes propos.



"Tatiana" – Julien Andujar © Vincent Curutchet

Danser Canal Historique : Mais le final est poignant grâce à votre progression dramaturgique exceptionnellement bien pensée.

Julien Andujar : Merci. En fait, après avoir éclaté de rire pendant plus d'une heure et demie, le public ne s'attend vraiment pas à ma chute. En quelques mots, je lui rappelle que la pièce à laquelle il vient d'assister est un hommage à ma sœur Tatiana disparue il y a 28 ans et jamais retrouvée. Le silence qui s'ensuit est d'une puissance incroyable. Et, lorsque je croise les gens qui sortent de la salle certains me remercient, d'autres sont en larmes.

Sans pour autant la résoudre, j'ai réparé l'histoire !

Propos recueillis par Sophie Lesort

Vingt-sept ans après, l'enquête sur la disparition de Tatiana a été confiée au pôle judiciaire de Nanterre dédié aux

« cold cases ».

Tatiana de Julien Andujar : 1er juin à 20h au Théâtre de l'Aquarium dans le cadre de June Events (30 mai au 17 juin 2023) –

Atelier de Paris/CDCN

En tournée : 14 et 15 décembre, au théâtre du Bois de l'Aune (Aix-en-Provence)

19 janvier 2024, Festival ICI&LA – La Place de la Danse CDCN @ Théâtre Sorano, Toulouse

Liz Santoro et Pierre Godard – The Game of Life

TT Bien



Par Rosita Boisseau

Réservé aux abonnés TT

Publié le 02 mai 2023 à 13h05 | Mis à jour le 09 juin 2023 à 15h13



Ils ont un talent que peu d'autres possèdent : ils savent incroyablement mélanger la rigueur mathématique et la divagation ludique. Ce qui donne à chacune de leurs pièces un côté à la fois complexe, savant et simple. Avec ce nouvel opus, inspiré d'un jeu de simulation conçu par le mathématicien anglais John Horton Conway autour de la division cellulaire, Liz Santoro et Pierre Godard projettent les corps et les gestes de trois danseurs et trois musiciens dans une partition écrite sur le même principe que celui de la reproduction des cellules. Autant dire que la prolifération risque de faire déborder du cadre et du plateau ce *Game of Life* joyeusement aléatoire, sur des sons de flûte, de percussion et de violon, revisités sur le mode de l'électro.

17e édition de June Events !

Dernier festival de la saison parisienne, ou premier de l'été, le festival June Events organisé par le CDCN-Atelier de Paris, se déroule sur le site de la Cartoucherie de Vincennes où il peut profiter, outre des locaux du CDCN, d'un environnement favorable, c'est-à-dire, les théâtres installés sur le site, et surtout le site lui-même, à savoir le Bois de Vincennes.

Cet emplacement très singulier présente l'inconvénient de ses avantages : il est isolé et y accéder peut retenir le public. Dans cette période marquée par cette forte versatilité de fréquentation qui marque toutes les manifestations, le festival pour sa 17e édition (30 Mai -17 juin 2023) insiste sur les thèmes qui font son identité : la relation à la musique live, la conscience d'une histoire et la nature. Ces trois directions correspondent à trois manières d'itinéraires dans la programmation.

vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/17e-edition-de-june-events>

« Le festival est un temps concentré pour lequel la difficulté mais aussi l'objectif est de faire venir et revenir le public » reconnaît Anne Sauvage, la directrice du CDCN qui est aussi directrice artistique de la manifestation. « Ce sont des choix que je relie à cette situation de post-épidémie, reprend-elle, la période nous a permis de confirmer notre identité et en particulier ces spectacles liés à l'environnement du bois de Vincennes. L'année dernière nous avons multiplié des propositions qui se déclinaient dans des formes en plateau et en extérieur. Cette année nous continuons ».

La chorégraphe franco-portugaise (et passionnée par le Brésil) Joana Schweizer illustre bien cette exigence. Elle propose, dans des lieux ouverts comme la Mairie du XIIe (le bois de Vincennes dépend de cet arrondissement qui, de ce fait est le plus étendu de Paris) ou la place de l'église de Vincennes, sa performance *Carnavole* (2 et 3 juin ; mais le 15 juin, sa pièce pour cinq interprètes *Des Oiseaux* est sur le plateau de l'Atelier de Paris). Or, la matière des performances, inspirées des danses nuptiales d'oiseaux de paradis, a été élaborée à l'occasion de la création de la pièce de cette artiste passionnée par le monde aviaire.

vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/17e-edition-de-june-events>

Cet axe fort de la programmation de June Events rapproche la manifestation de celles qu'organisent d'autres CDCN très portés, mais souvent pour des raisons un peu contraintes, vers des propositions in situ, comme Dijon, Falaise ou Uzès. « *Mais ce sont des contacts directs et amicaux, prévient Anne Sauvage, je défends depuis longtemps les spectacles en salles et cela ne va pas changer* ». Cette sensibilité permet de se retrouver autour de chorégraphes singulières comme Flora Detraz.



"Hulula" - Flora Détraz © Flora Détraz et Vincent Bosc

Cette dernière, pour sa prochaine création, travaille sur la matière de la forêt. Elle propose donc, *Autour d'Hurlula* (15 juin) une « *soirée de célébration, [...] un parcours incantatoire dans le bois de Vincennes, in situ et unique, sous la forme d'une procession nocturne ponctuée de différents objets : installation vidéo, concert, dits et, pensés comme des déclinaisons autour du thème du cri.* »

Cette singularité du lien au lieu n'empêche pas les propositions avec du monde sur scène et de l'élaboration au plateau. On retrouvera donc (30 mai) *THIS IS NOT (an act of love & résistance)* d'Aina Alegre, pièce pour neuf femmes (4 musiciennes, 5 danseuses) autour de la notion d'air qui a fait forte impression lors de sa présentation durant la récente Biennale du Val-de-Marne ([lire notre critique](#))

vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/17e-edition-de-june-events>

Mais cette attention à la grande forme se retrouve aussi dans la soirée de Focus (10 juin) consacrée à La Manufacture de Lausanne. Les onze jeunes danseurs de cette institution pédagogique elle s'apparente de loin à un genre de CNDC théâtre et danse intégré dans une structure proposent deux pièces, *Les Noces* de Salva Sanchis et *Pièce d'ensemble* d'Alma Söderberg, chorégraphe très portée sur le rapport danse et voix.



La Manufacture de Lausanne © Grégory Batardon

Manière de rappeler d'une part la fidélité du festival qui a toujours fait confiance à de très jeunes artistes à découvrir (cette année, Habib Ben Tanfous par exemple, le 30 mai) et l'accompagnement dont ils sont l'objet Aina Alegre a déjà été coproduite quatre fois, soit bien avant de devenir directrice de CCN en 2022 et la collaboration avec des institutions, ici le Centre Wallonie Bruxelles (pour Habib Ben Tanfous ou le tout aussi jeune Nemo Camus) ou la Manufacture de Lausanne et le Centre Culturel Suisse. « *C'est vrai qu'il faut redoubler d'efforts pour convaincre, mais June Events vient clore la saison et ce travail de conviction nous le menons toute l'année. Le festival conclut cette relation de confiance que nous établissons avec le public qui sait que ces artistes très jeunes que nous leur présentons, obtiendront une forte visibilité par la suite* » explique encore Anne Sauvage.

vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/17e-edition-de-june-events>

Le public de June Events sait aussi qu'il retrouvera, parce que c'est l'un des axes privilégiés de la manifestation, de la musique au plateau. Sur la grosse vingtaine de soirées, sept invitent des musiciens sur scène. Et parmi ces rencontres, l'une des plus notables est celle que propose Rhodnie Désir (*Bow't Trail Rétrospek*, le 6 juin). La chorégraphe québécoise, distinguée par un Grand prix 2020 de la danse de Montréal et jamais présentée auparavant en Europe, explore ses origines caribéennes accompagnée des deux musiciens virtuoses Engone Endong et Jahsun.

vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/17e-edition-de-june-events>

Enfin, et parce qu'il porte une part de l'histoire de ces quarante dernières années chorégraphiques mais surtout parce qu'il possède un art confondant pour faire naître l'émotion avec deux bouts de trois fois rien, ne pas manquer le *Play 612* de Daniel Larrieu le 17 juin.

Et après, on pourra danser sous les arbres...

Du 30 mai au 17 juin 2023

Image de preview : *Bow't Trail Rétrospek* - Rhodnie Désir © Kevin Calixte

la terrasse

JUNE EVENTS 2023, un festival de créations de tous horizons



© © Kevin Calixte Rhodnie Désir dans BOW'T TRAIL Rétrospek

ATELIER DE PARIS-CAROLYN CARLSON / FESTIVAL GROS PLAN

La 17^{ème} édition de JUNE EVENTS nous invite au partage et à la découverte d'une création chorégraphique qui témoigne autant des enjeux de notre actualité que de parcours intimes.

Témoin de la richesse et de la diversité d'une création chorégraphique qui ausculte avec finesse les multiples enjeux de notre époque, JUNE EVENTS revient, pour notre plus grand plaisir, clore de manière festive la saison de l'Atelier de Paris. Riche d'une douzaine de propositions, cette 17^{ème} édition sera l'occasion de multiples rencontres et découvertes à partager au coeur du bois de Vincennes et sera attentive, cette année encore, à la création féminine. Ainsi Aina Alegre proposera *THIS IS NOT (an act of love and resistance)*, une plongée chorégraphique et instrumentale dans l'air, devenu palpable, qui nous entoure et nous relie. La canadienne Rhodnie Désir exposera en solo dans son puissant *BOW'T TRAIL Rétrospek* sa démarche documentaire et son parcours de mémoire lié à l'afro-descendance dans les Amériques. Les personnages étranges de Simone Mousset viendront avec *Empire of a faun imaginary* enrober d'un univers délicieusement acidulé et fantaisiste notre angoisse de la fin. Joana Schweizer fera avec *Des Oiseaux « monter la joie et l'énergie »* dans les corps, proposant de passer par les airs pour mieux nous retrouver et vivre une fête.

Entre fidélités et découvertes

Dans une démarche plus intime, Julien Andujar nous chavirera le coeur avec son immanquable *Tatiana*, le cabaret documentaire qu'il interprète en hommage à sa soeur disparue, aussi poignant qu'humoristique, et Habib Ben Tanfous, lui aussi en solo, questionnera avec *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas* l'impact de son héritage dans la construction de sa propre identité. Fidèles de l'Atelier de Paris, Liz Santoro et Pierre Godard modéliseront dans leur jeu chorégraphique et musical *The Game Of Life* un écosystème cellulaire dans lequel « les mouvements des corps, à la fois déterminés et aléatoires, s'harmonisent avec des notes de flûte, percussion et violon ». Enfin, les jeunes artistes du Bachelor en danse contemporaine de La Manufacture de Lausanne nous feront découvrir *Les Noces* et *Pièce d'ensemble*, deux spectacles de fin d'études chorégraphiés par Salva Sanchis et Alma Söderberg, mais également *Open / closed* et *Down*, deux pièces créées par d'anciens élèves, Pierre Piton et Mélissa Guex.

Danses avec la plume

June Events

[Du 30 mai au 17 juin à l'Atelier de Paris](#) Paris (75) Festival Danse contemporaine Performance

C'est l'un des rendez-vous incontournables de la fin du printemps, avec déjà en goût les festivals d'été. Dans le cadre bucolique de la Cartoucherie, June Events déploie sa programmation étonnante et foisonnante, souvent engagée, riche de noms moins connus ou de travaux plus atypiques que l'on se plaît à découvrir. Pour cette édition 2023, on guette la belle soirée d'ouverture avec Habib Ben Tanfous ou Aina Alegre, les têtes d'affiche Daniel Larrieu ou Flora Détraz, les performances de Joana Schweize ou la création de Tidiani N'Diaye en français et langue des signes.

Rhodnie Désir : " Le contemporain est propre à toutes les formes et styles"



L'artiste québécoise présente BOW'T TRAIL Rétrospek, son travail de chorégraphie-documentaire sur des communautés noires d'Amérique pour la première fois en Europe, [le 6 juin au Festival June Events](#).

Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis chorégraphe-documentaliste, fascinée par l'humain, la proximité et les rencontres. Je crée à partir du vocable humain, de la tradition orale et ce sont ces conversations qui sont ma plus grande et riche matière de recherche. Je souhaite délier les noeuds de la société par mon travail et offrir un peu plus de lumière. Je suis aussi maman, une mention importante dans mon processus. Puis derrière tout ça, j'ai un parcours professionnel en communication-marketing dans lequel j'ai aussi travaillé auparavant. Je suis donc une femme entrepreneure et ma démarche novatrice est la démarche chorégraphique-documentaire.

Vous menez depuis 2013 un projet d'envergure, BOW'T TRAIL. Pourquoi ce projet est-il né ?

Le projet BOW'T TRAIL est né à partir de l'oeuvre BOW'T. Une oeuvre chorégraphique, à la base un solo, qui abordait la question de la migration, de la déportation. J'étais vraiment intéressée par cette question de mouvance psychique qui rallie un individu forcé de quitter sa terre. La base de ma recherche se faisait par des conversations avec des gens de mon entourage, sans nécessairement faire d'appel public.

En 2013, et même en 2012 à l'époque où j'ai commencé mon oeuvre BOW'T, je n'avais pas encore identifié la démarche chorégraphique-documentaire, mais je l'avais en fait déjà commencée dans mes oeuvres précédentes. J'ai donc réalisé ce solo,

seule sur scène avec un musicien tambourinaire, en m'appuyant sur des rythmiques haïtiennes.

Après avoir fait cette première mouture, l'oeuvre a circulé principalement sur le territoire montréalais, un territoire d'accueil et fertile en termes de migration. Ensuite, j'ai aussi eu l'occasion de me rendre sur le continent africain et de présenter BOW'T au Burkina Faso, ainsi qu'en dehors de Montréal, à Toronto. La beauté de cette oeuvre, c'est qu'elle a pu rejoindre les gens dans ce langage universel que sont la danse et la rythmique.

La complexité est arrivée en 2014 lorsque mon agente a voulu démarcher en dehors de Montréal et rendre accessible l'oeuvre à un plus grand nombre. Malheureusement, nous avons été confrontés à ce mur que j'appelle le racisme systémique. Un refus de l'oeuvre, non pas pour des raisons artistiques, mais davantage pour des difficultés de lecture du vocable dansé. On nous mentionnait que cette oeuvre-là était traditionnelle, alors que c'était une oeuvre totalement contemporaine. Ce n'était donc réellement qu'une question de perspective par rapport à la connaissance de ce qui est traditionnel ou contemporain, mais également sur la définition de ce que les gens perçoivent du contemporain. C'est comme si toutes les danses contemporaines étaient issues du ballet classique, cette forme eurocentrique, alors que le contemporain est propre à toutes les formes et styles. Le contemporain s'appuie sur cette tradition, cette ancestralité, mais s'appuie surtout sur le présent. Les danses que je pratique sont contemporaines, car elles s'identifient au temps présent et les recherches sont aussi des plus actualisées.

Cela vous a obligé, si l'on peut dire, à entreprendre le BOW'T TRAIL.

Le BOW'T TRAIL est né du désir de répondre à cette ignorance, à ce grand manque d'éducation, volontaire ou involontaire. J'ai fini par me dire, soit je quitte le milieu parce que mes oeuvres étaient bloquées devant des serrures à double verrou, ou bien je recrée l'oeuvre BOW'T indéfiniment, jusqu'à ce que la réponse vienne en termes de documentation pour ces milieux de diffusion et ces individus qui sont dans ces sphères de pouvoir et qu'on finisse par en venir à une évidence. Finalement, j'ai entrepris le BOW'T TRAIL.

Je me suis rendue en Europe en 2014 à l'UNESCO à Paris, invitée également par la Commission Canadienne de l'UNESCO en mission, et je me suis retrouvée à une table avec huit artistes internationaux, j'étais la seule artiste d'Amérique du Nord et je venais parler de mon nouveau projet, le BOW'T TRAIL. Ce projet là n'existait alors que dans ma tête. Je livrais alors que le BOW'T TRAIL allait être recréé 40 fois sur 40 territoires des Amériques, de l'Europe et du continent africain. Le panel que j'avais fait à Paris était donc dans ce cadre, en 2014, aux balbutiements du projet. Ça avait été accueilli grandement, mais j'ai été bien sûr confrontée à la réalité financière et à la réalité de temps. Cependant, aujourd'hui la beauté, et j'en suis très fier, c'est que le BOW'T TRAIL a parcouru sept territoires des Amériques. On parle de la Martinique, du Brésil où j'ai été invité durant les J.O. 2016, suivi d'Haïti, du Mexique, d'Halifax (Canada), de la Nouvelle-Orléans, de Tio'tia:ke (Montréal, Canada). Et derrière chacun de ces territoires-là, il y a une oeuvre.

Comment liez-vous l'anthropologie et la danse ?

Je lie l'anthropologie et la danse, mais aussi la mémoire, l'économie, l'histoire, les sciences, l'horticulture et autres. Le BOW'T TRAIL s'appuie sur les mémoires ancestrales du parcours malheureux, mais qui a laissé un héritage de la traite négrière. Derrière une des pires tragédies en termes de déshumanisation, il y a le legs historique omniprésent sur la plupart des territoires du monde. On retrouve aujourd'hui ces fleurs mises dans des champs de guerre, qui derrière ça ont en fait laissé ces legs rythmiques. Ces rythmiques qui retracent, décodent, qui retracent une mémoire, des façons de faire, des mouvements. Ces rythmiques qui sont chantées, dansées, tambourinées (en dehors même du tambour lui-même parce qu'ils avaient aussi bannis).

Parlez-nous de ce parcours et de ces porteurs et porteuses de mémoire...

Je pars sur un territoire, comme la Martinique, j'y reste à peu près 30 jours. Durant ce séjour, je m'adjoins un nouveau ou une nouvelle musicien ou musicienne, je suis l'unique danseuse sur scène à la base et mon départ se fait avec mes trois boîtes de bois.

Ces trois boîtes de bois, qu'on retrouve aussi dans la dernière oeuvre BOW'T TRAIL Rétrospek me suivent. Ce sont mes muses, ce sont mes espaces de transformation, de canalisation, de multiplication des temps, de territoires. L'objet devient au-delà de l'objet, il devient espace et tout ce que je viens de nommer. Je pars donc avec mes trois boîtes de bois, mon corps, ma rencontre avec les musiciens et musiciennes et l'élément qui est très important, ce sont mes porteurs et porteuses de mémoire.

Je rencontre des spécialistes qui sont sur les territoires : anthropologue, ethnomusicologue, historienne, scientifique, économiste, journaliste, artiste en arts visuels, chercheur, chercheuse, sociologue de toutes les sciences sociales possibles, et même les sciences pures. Ces individus me relatent, par des entrevues, ce qui se passe dans le présent. Par exemple, je suis arrivée au coeur d'une manifestation au Brésil de femmes autochtones et d'afrodescendants qui dénonçaient les injustices et le racisme systémique menant bien souvent à la mort de trop de femmes et de jeunes garçons. Cette marche avait lieu au même moment où on me racontait l'histoire du Brésil et plus particulièrement la culture carioca de Rio de Janeiro.

Pour moi, la force a été de rencontrer ces spécialistes qui me permettent de faire un cours en accéléré et d'avoir une empreinte assez rapide, mais en même temps, je garde aussi la lucidité que c'est une empreinte momentanée parce que je n'ai pas grandi dans ce lieu. Je ne me proclame pas spécialiste. La force de ce projet, c'est qu'il met en valeur des savoirs et une capacité de relater ce qui a été brutalisé, mais aussi cette résilience et cette existence qui fait aussi qu'aujourd'hui, je peux danser et exister. C'est parce qu'il y a des gens qui se sont soulevés. De par ces entrevues, qui durent normalement entre 1h et 1h30, se tissent des grandes amitiés. Au total, j'ai réalisé près de 140 entrevues.

Et ensuite, vient l'oeuvre.

Lorsque ces entrevues sont faites, je retourne en studio et opère cette transformation que j'appelle de l'huile essentielle. Ce qu'il me reste de ces conversations, au-delà des gestes de la personne que j'ai interviewée. Ce qu'il me reste est transposé dans l'oeuvre, et cette transposition émerge par l'oeuvre. Donc BOW'T-Martinique, BOW'T-Brazil, BOW'T-Ayiti, BOW'T-Mexico, BOW'T-Halifax, BOW'T-New Orleans, BOW'T-Tio'tia:ke, ce sont chacune des oeuvres qui ont le sens même du territoire où ça a été créé.

Dans ce parcours de mémoire, il y a une seule oeuvre qui peut circuler en dehors du territoire où ça a été créé, c'est l'oeuvre BOW'T TRAIL Rétrospek. Donc, de mon vivant et même hors de mon vivant, je ne donne pas l'autorisation à qui que ce soit de pouvoir refaire les oeuvres nommées plus tôt. L'objectif en arrière aussi, c'est de s'assurer qu'il n'y a pas de dénaturalisation et que je ne recrée pas moi-même un déplacement de l'information involontaire, ou même volontairement.

Qu'allons-nous voir à June Events ? Est-ce que jouer en Europe demande une approche différente par rapport au continent américain ?

L'oeuvre BOW'T TRAIL Rétrospek que je vais vous présenter est une oeuvre où on retrouve trois artistes sur scène. Je suis accompagné de deux musiciens : un batteur et un beatmaker. Les deux sont des gardiens et des masters, des maîtres de la

Toute La Culture.

rythmique. Jahsun et Engone Endong s'appuient sur des rythmiques ancestrales gabonaises. Derrière ça, on est venu rebrasser la somme de ce que ces entrevues ont fait sur mon corps. C'est d'ailleurs l'oeuvre la plus intime que j'ai créée. Il est question de mon corps en transformation et de mon corps qui a reçu ces informations. Vous avez alors accès à un solo sur scène, mais un solo soutenu aussi une image, une grande image qui recouvre mon corps derrière moi sur un grand écran où on replonge dans mes mémoires. C'est comme si vous rentriez dans ma tête et vous voyiez quelques-unes des personnes que j'ai pu rencontrer. Et ces personnes vous guident dans une esthétique, dans une poésie dans laquelle vous pouvez ensuite naviguer.

La beauté de ce spectacle, c'est qu'on vous transpose durant 75 minutes dans un parcours qui n'a pas d'entracte, au même titre que l'histoire n'a pas d'entracte. C'est une oeuvre intense, chargée de poids, qui raconte de A à Z cette immersion dans cette déshumanisation, mais également dans cette lumière. Oui, je m'appuie sur la traite négrière, mais en même temps sur ce que je vais laisser, ce que je veux léguer, une lucidité et de la lumière.

L'approche que je veux présenter est à partir de ce que je sais de Paris. Et de ce que je sais, il y en a encore le trois quarts que je ne connais pas encore, sinon plus, par rapport à cette histoire, si ce n'est que l'histoire est encore en mouvance et en écrit

Ce que je vais vous présenter, c'est mon oeuvre BOW'T TRAIL Rétrospek, avec toute la candeur et l'humilité que je peux porter, mais également tous les messages qui pourront être portés par mon simple corps. Je pense que la beauté, c'est la conversation après le spectacle, car après toutes les représentations, je me fais un devoir de m'asseoir devant mon public. D'ailleurs, je ne fais pas de salut dans cette oeuvre-là. Souvent, les gens sont un peu surpris, mais pour moi, ce n'est pas un spectacle, c'est un parcours, c'est un legs, c'est une transmission, c'est un partage. La boucle revient et se ferme ou continue de s'ouvrir, lorsque je reviens et qu'il y a cette conversation avec le public. Ce qui permet de mettre le public dans une posture active et participative parce que ce spectacle ou cette présentation est possible uniquement grâce à leur présence. Si le public n'est pas là pour entendre ce qu'il y a à déposer et bien l'oeuvre ne peut pas exister, c'est ainsi que je la vois comme entité.

Vous avez gagné le convoité Grand Prix de la danse. Est-ce que cette récompense vous a donné une plus grande visibilité ?

Le momentum dans lequel le Prix de la danse est sorti est tombé en même temps que le webdocumentaire (bowtrail.com), cette bibliothèque qui est la seule au monde qui retrace autant d'histoires que de ponts avec la mémoire, la danse, les lexiques, les faits, le processus de création et ce pour se recréer. Le Grand Prix m'a donné une visibilité, mais je dirais que les autres nominations et prix qui ont suivi ont aussi eu un effet boule de neige. Il y a d'ailleurs eu une double réception de prix la même journée, le Prix Envol et le Grand Prix. Ensuite, il y a également eu la nomination au APAP Award, aux côtés de Yo-Yo Ma et d'autres artistes, ainsi que d'autres prix. Mais le parcours du BOW'T TRAIL n'a pas été fait dans un espoir, je n'avais aucun espoir, ce n'était même pas dans mon spectre de recevoir des prix un jour. Je le fais par nécessité et chacune des mes oeuvres est faite dans cette dynamique de devoir, de devoir de mémoire.

[Le Festival June Events se déroule dès le 30 mai. \[Tout le programme est ici.\]\(#\)](#)

Visuel :© Kevin Calixte

Aina Alegre, l'air à l'épreuve du mouvement



De la Cartoucherie parisienne au Vieux-Port phocéén, où elle ouvre le bal de deux festivals emblématiques, June Events et le Festival de Marseille, la chorégraphe catalane, nommée en duo avec le danseur Yannick Hugron à la tête du CCN à Grenoble en septembre 2022, questionne la place du corps et de ses déplacements dans l'environnement qui l'entoure.

© Pascale Cholette

*Quelle est la genèse de This is not « an act of love and resistance », pièce présentée au Manège de Maubeuge en mars dernier, que vous présentez en ouverture du **festival June Events** ?*

Aina Alegre : L'idée de ce spectacle s'est concrétisée en novembre 2020. Nous étions en pleine pandémie. La plupart des pays européens étaient confinés, à nouveau. J'avais l'envie d'aller à contre-courant de ce que je vivais, sentir à nouveau la possibilité de partager avec d'autres une expérience, ne pas rester seule dans mon coin. J'avais le besoin viscéral de m'exprimer, de mettre à nouveau le corps en mouvement. C'était, je crois ma manière à moi de résister, de refuser l'isolement imposé par nos gouvernements, continuer à imaginer des projets pour le futur où nous serions plusieurs au plateau, où le contact avec l'autre serait à nouveau possible. Cette sensation d'être enfermée chez soi a réveillé en moi un regain de vitalité, de communion, un désir de rassembler autour d'un projet tout un groupe d'artistes, en l'occurrence, ici de danseuses et de

musiciennes.

L'air qui nous environne semble au coeur de cette oeuvre...



© Phile Deprez

Aina Alegre : L'air est un des éléments naturels qui nous entoure et qui nous permet de respirer. Il est multiple, nous pénètre, circule autour de nous. Il est partout. C'est la première chose que l'on partage. Quand je travaillais sur ma pièce précédente [R-A-U-X-A](#), il s'est déjà imposé dans la réflexion, car il fait partie de l'espace, il permet de faire circuler le son, la lumière. Il a sa propre énergie avec qui nous devons faire corps pour bouger, se mouvoir. J'avais donc envie d'aller encore plus loin dans mon processus créatif, en faire un endroit de résonance, plonger dedans et voir ce qu'il en résultait.

Le souffle est aussi très présent...

Aina Alegre : Je n'avais pas forcément envie de faire une pièce sur la respiration, mais c'est vrai qu'un des processus de cette pièce s'intéresse à comment le souffle, la capacité de chacun des interprètes à inspirer et expirer permet de moduler, un geste, un mouvement, un son. Avec les artistes qui sont au plateau, tout particulièrement les trombonistes et la tubiste, en raison bien évidemment de la mécanique de leurs instruments basée sur le souffle, nous avons énormément travaillé la respiration et le diaphragme. Le souffle est très présent, mais plus comme une musique, comme un rythme. Il cadence le spectacle et lui donne sa dimension itérative, singulière et enveloppante.

Est-ce toujours le même processus de création ?

Aina Alegre : Ça dépend. C'est très variable d'une pièce à l'autre. Pour [This is not...](#) j'avais vraiment envie d'un partage, de me confronter à d'autres pratiques que celles qui sont les miennes. Avec les neuf interprètes nous avons donc beaucoup travaillé autour du mouvement, de la manière dont les corps ensemble interagissent. L'autre chose qui était importante pour moi, c'est que la musique soit jouée en direct, qu'il y ait l'impression pour le public d'être au coeur du spectacle, qu'il soit partie prenante de la fête à venir. Je voulais que la pièce soit kaléidoscopique, qu'on est l'impression de parcourir tout en restant immobile des univers et des ambiances différents, que l'on passe des fanfares, aux célébrations de vie et de mort, aux brassbands de la Nouvelle-Orléans, que l'on fasse autant un bond dans le passé que le futur, que l'on puisse entendre comme le vrombissement d'un moteur.

D'où vous viennent ces inspirations ?



© Phile Deprez

Aina Alegre : de ce que je lis, de ce que je vois. Je me nourris de tout ce qui m'entoure que ce soit plastique, sonore ou des instants de vie du quotidien. J'aime bien l'idée de m'imaginer poreuse, que tout ce qui m'arrive, tout ce que je découvre pièces, oeuvres d'art, sculptures, etc. infuse en moi. J'ai donc construit le spectacle comme une dramaturgie où se conjuguent différents plans séquences, où il est possible de plonger dans différentes ambiances, différentes dimensions de l'air. Une des idées qui a été importante pour moi, c'est l'idée de projeter le corps des interprètes dans un futur ponctuel et imaginaire.

D'autre part, mon père étant musicien, j'ai baigné toute mon enfance dans un univers où les notes, les sonorités sont essentielles, où il est important de célébrer la vie, à travers la musique, de se laisser porter par les rythmes...

Marie Didier, directrice du Festival de Marseille, vous a proposé d'imaginer un spectacle d'ouverture, un spectacle qui s'approprierait le Fort Saint-Nicolas, qui jusqu'à présent était militaire, et donc inaccessible au public....

Aina Alegre : C'est une chance incroyable de pouvoir, avec une centaine d'amateurs, donner vie à un lieu jusqu'alors interdit au public, d'appréhender une architecture, un lieu en travaux et lui donner vie. Tout comme pour *This is not...*, j'ai eu envie de poursuivre l'idée de célébration et d'imaginer un acte collectif. J'ai tout de suite pensé aux fêtes de village où j'allais petite, à cette façon particulière de s'approprier de l'espace public, d'en comprendre la dimension culturelle et de lui insuffler une dimension humaine et conviviale. Très vite, ce qui m'a intéressé avec ce Fort, c'est son architecture que je trouve assez impressionnante. Il était important de la faire mienne et de l'offrir aux amateurs marseillais pour qu'ils se la réapproprient. Nous sommes au tout début des répétitions, mais je voudrais qu'ils fassent corps avec ce lieu, qui le fassent vibrer et lui inventent une nouvelle mémoire d'autant que l'objectif à long terme est d'en faire un lieu dédié à la culture.

Comment se passent les répétitions avec des amateurs ?

Aina Alegre : On vient de commencer. Je travaille avec un petit groupe de danseurs/passeurs, qui ensuite transmettent au reste de la troupe. On répète de courtes séquences, mais nous n'avons pas encore pu *s'installer in situ*. C'est donc pour l'instant un travail au studio. J'ai hâte de retrouver le groupe et de plonger avec eux dans le lieu et voir ce que l'on va pouvoir faire et inventer.

Avez-vous d'autres projets et vous reverra-t-on au plateau ?

Aina Alegre : Dans ma prochaine création. Le plateau me manque. Avec *This is not...* ce n'était pas envisageable, mais j'ai hâte de m'y remettre. Ce sera pour l'année prochaine, j'espère.

Flora Détraz – Autour d’Hurlula, incantations dans la forêt

TT Bien



Par **Rosita Boisseau**

Réservé aux abonnés **TT**

Publié le 30 mai 2023 à 13h25 | Mis à jour le 09 juin 2023 à 15h11

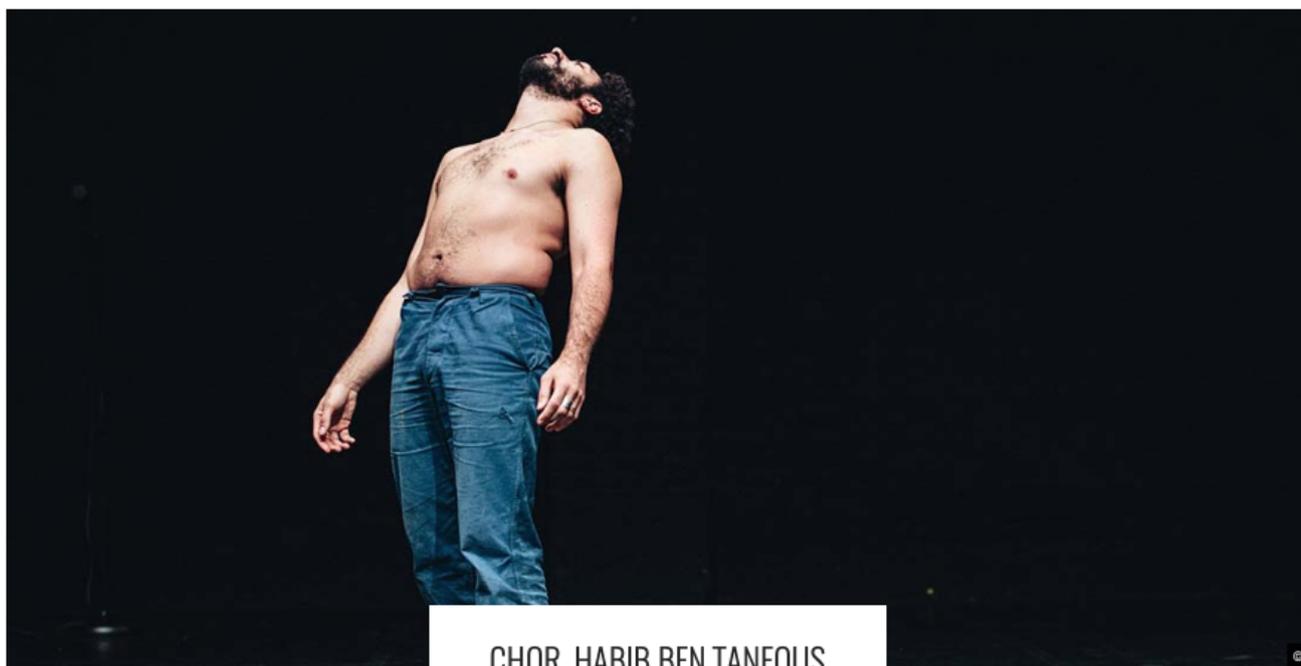


Fêter la nature, célébrer les arbres et les plantes, s’immerger dans les sons et atmosphères des bois, s’oublier en faisant corps avec l’environnement végétal. Avec cette performance nocturne, la danseuse et chorégraphe Flora Détraz nous entraîne dans une étrange procession au cœur du bois de Vincennes. Sur le thème du cri, elle mixe geste, voix, vidéo, accessoires, DJ set et plonge aux racines de son être et de son identité. Pour exploser la carapace qui nous enferme et libérer les ondes positives des corps. Une virée décrite comme « *extatique et lunaire* ».

la terrasse

FOCUS -310-JUNE EVENTS 2023 : LES VOIX DE LA DANSE À L'ÉCOUTE DU PRÉSENT

Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas, un solo intimiste créé par Habib Ben Tanfous



CHOR. HABIB BEN TANFOUS

Publié le 15 avril 2023 - N° 310

PARTAGER SUR

-  FACEBOOK
-  TWITTER
-  LINKEDIN
-  MAIL

Habib Ben Tanfous livre un solo intime qui questionne l'impact de l'héritage dans la construction de soi.

Habib Ben Tanfous porte le nom et le prénom de son arrière-grand-père, qu'il n'a pas connu. Dans un solo qui oscille entre délicatesse et intensité, le chorégraphe livre une quête de soi qui questionne son héritage. Il nous plonge dans les reliques de son passé, à travers archives et souvenirs qu'il croise avec les événements du présent. Sa corporéité viscérale et vulnérable au plateau devient territoire de recherche pour disséquer la complexité d'une construction identitaire. Entre poids patrimonial et regard occidental, comment construire une vie à soi ?

Belinda Mathieu

les Inrockuptibles

" Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas", " Extinction"... les spectacles à voir cette semaine



©FabienDEBRABANDERE

Habib Ben Tanfous, Alice Barraud et Raphaël de Pressigny, Ivo Van Hove, Julien Gosselin. Voici notre panel d'artistes à l'initiative des spectacles à voir cette semaine.

Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas , par Habib Ben Tanfous

C'est avec le jeune chorégraphe belge d'origine tunisienne, Habib Ben Tanfous, que démarre la 17^{ème} édition du festival de danse June Events. Avec cet art de l'ellipse propre à la poésie, le titre de ce solo synthétise joliment son projet : *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas* . Son arrière-grand-père, né à Djerba, portait le même nom que lui. Un trouble dans l'identité qui fournit la trame de sa chorégraphie où la voix s'accorde aux mouvements du corps pour envisager l'héritage de la mémoire familiale et la responsabilité qu'elle induit. Une fois encore, June Events met en avant " *la vertu incantatoire de la musique live et la puissance de la voix* .

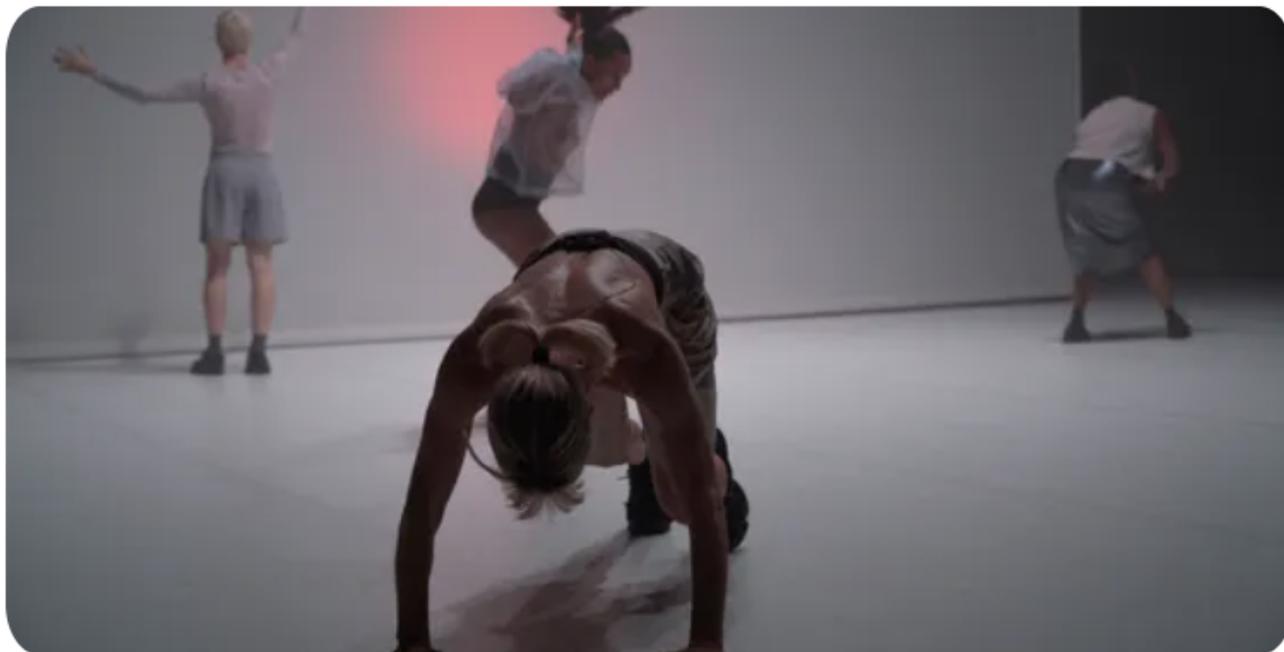
[Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas](#) , chorégraphie Habib Ben Tanfous. Le 30 mai à l'Atelier de Paris, dans le cadre du [festival June Events](#) , du 30 mai au 17 juin.

Danse

Mémoires et souffles en ouverture de June Events

par Marcel Simon

le 31.05.2023



C'est officiel, la saison des festivals bat son plein. Alors que les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis se déroulent jusqu'au 17 juin, June Events, le rendez-vous des danses contemporaines du Atelier de Paris / CDCN, est entré dans le bal avec un double programme qui fait la part belle au risque et à la création : *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas* d'Habib Ben Tanfous et *THIS IS NOT (an act of love & resistance)* de la nouvelle directrice du CCN de Grenoble, Aina Alegre.

« Un corps écran »

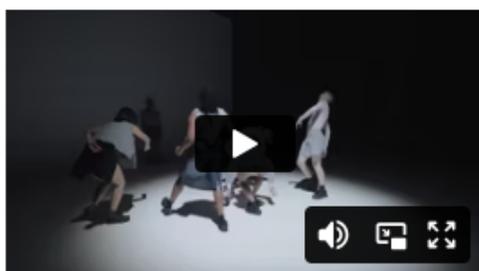
Si vous êtes amateur, amatrice de théâtre, vous connaissez sûrement le nom d'Habib Ben Tanfous qui officie chez Armel Roussel (qui d'ailleurs présente sa version de *Baal* à la Tempête en ce moment) en tant que comédien. Nous le retrouvons dans une pièce 100 % autobiographique qui invite la danse dans les mots. La première image est d'ailleurs totalement théâtrale. Il est assis, il attend, il clope.

Puis le mouvement vient de façon mal pensée. Au sol, côté jardin, son geste n'est visible que par les premiers rangs de la salle de l'Atelier de Paris. Il ne nous reste que son ombre, qui se fait bossue, immense. Rapidement, il se donne à voir et à entendre. Son témoignage est intime et sensible. Il raconte son « corps écran » sur lequel tout est projeté : son origine, ses pensées politiques et tout un paquet de stéréotypes. Sa danse est fragile, il ne cherche pas la précision, uniquement l'émotion.

Son récit est très universel. Il raconte comment nous sommes ancrés par des assignations qui nous dépassent. C'est quand il nous parle face au micro, que son regard se fait poignard, que sa colère l'envahit face aux injustices de ces choix qui ne sont pas les siens, que la pièce gagne en valeur.

Ce joli moment laisse place après une courte et bucolique pause au rythme chevronné de la pièce d'Aina Alegre.

On se souvient qu'en 2021, Aina Alegre avait invité Yannick Hugron, aujourd'hui codirecteur avec elle du CCN, à lui parler de son expérience de danseur traditionnel basque. Quand *THIS IS NOT* commence, on sent que ce travail sur ces danses aux bras levés et au dos droit continuent de la fasciner.



Le début de la pièce laisse penser à un chef-d'œuvre. Il y a cette entrée en matière brillante, d'une musicienne-danseuse descendant les escaliers qui mènent à la scène armée d'un trombone à coulisse, il y a ensuite un surgissement de danseuses (Maria Astallé, Maria Cofan, Cosima Grand, Hanna Hedman, Kotomi Nishiwaki, Maria Puertas, Julia Soler, Asha Thomas) et d'un danseur (Gwendal Raymond). Le rythme et l'esthétique font terriblement penser aux esthétiques des pièces d'Alessandro Sciarroni et le procédé d'écriture est le même que chez le chorégraphe italien : du rythme et de la répétition. Les phrases chorégraphiques sont faites de sauts droits, de hanches qui roulent en arrière et de courses effrénées. L'ensemble est extrêmement séduisant et bien tenu.

Malheureusement, la pièce s'épuise dans sa durée et dans ses motifs. Là où la danse répétitive était puissante, ses ruptures, notamment dans l'utilisation d'une lumière de plus en plus illustrative (ciel bleu, coucher de soleil), retirent sa force au propos.

Restent de magnifiques interprètes et des images superbes, comme ce quatuor de cuivres qui deviennent douceur ou le tremblement de Kotomi Nishiwaki. C'est justement cet alignement de tableau qui porte préjudice à cette pièce qui s'annonçait hypnotique.

Le festival June Events se déroule jusqu'au 17 juin. [Informations et réservations ici.](#)

Visuel : © Phile Desprez

✓ “Ici je lègue ce qui ne m’appartient pas”,
“Extinction”... les émissions à voir cette
semaine – .



“Ici je lègue ce qui ne m’appartient pas”, “Extinction”... les émissions à voir cette semaine – .

--
Habib Ben Tanfous, Alice Barraud et Raphaël de Pressigny, Ivo Van Hove, Julien Gosselin. Voici
notre panel d’artistes à l’initiative des spectacles à voir cette semaine.

Ici je lègue ce qui ne m’appartient pas par **Habib Ben Tanfous**

C’est avec le jeune chorégraphe belge d’origine tunisienne, Habib Ben Tanfous, que la 17^e édition du festival de danse June Events. Avec cet art de l’ellipse propre à la poésie, le titre de ce solo résume bien son projet : *Ici je lègue ce qui ne m’appartient pas*. Son arrière-grand-père, né à Djerba, portait le même nom que lui. Un trouble dans l’identité qui fournit la trame de sa chorégraphie où la voix s’accorde avec les mouvements du corps pour considérer l’héritage de la mémoire familiale et la responsabilité qu’il induit. Une fois de plus, June Events met en lumière «*la vertu incantatoire de la musique live et le pouvoir de la voix*”.

Ici je lègue ce qui ne m’appartient pas, chorégraphie Habib Ben Tanfous. Le 30 mai à l’Atelier de Paris, dans le cadre du festival June Events, du 30 mai au 17 juin.



JUIN 2023 : LES RENDEZ-VOUS

***Open/Closed* au Festival June Events**

Envisageant la boîte noire comme un lieu de création où le sensible, l'invisible et l'indicible ont toute leur place, Pierre Piton développe une pratique intuitive et sensorielle, à la recherche d'un corps étendu, au-delà de son enveloppe, en symbiose avec son environnement. Inspiré des propriétés du lichen (organisme composite qui résulte d'une symbiose permanente), le chorégraphe imagine avec sa première création *Open/Closed* une expérience multi-sensorielle dans un espace vibratoire traversé par des images, des lumières, des sons et des odeurs. Dans cet environnement partagé, iel explore la porosité des corps, où chaque pas vers l'autre est propice à l'expansion, où chaque main tendue devient une proposition de connexion. *Open/Closed* est présenté le 10 juin au festival June Events.

Photo A Very Eye © Stanislav Dobak

Le festival June Events se lance aux Ateliers de Paris

Ateliers de Paris/Théâtre de l'Aquarium, Paris. 30-V-23. Festival June Events, soirée d'ouverture.

Habib Ben Tanfous : Ici je lève ce qui ne m'appartient pas. Conception, chorégraphie, interprétation : Habib Ben Tanfous.

Création sonore : Théo Rota. Création costumes : Amandine Laval. Scénographie, création lumière : Aurore Leduc.

Collaboratrice artistique : Eliza Firouzfard. Dramaturgie : Adeline Rosenstein. Collaborateurs à la dramaturgie : Arnaud Timmermans, Thomas Schaupp. Regard chorégraphique : Mercedes Dassy

Aina Alegre : THIS IS NOT (an act of love & resistance). Conception, direction artistique : Aina Alegre. Création lumière : Jan Fedinger. Composition musicale électroacoustique : Josep Tutusaus. Création espace sonore : Vanessa Court. Conception costumes : Andrea Otin. Accompagnement artistique, dramaturgique : Quim Bigas. Assistants artistiques : Yannick Hugron, Aniol Busquets . Avec Maria Astallé, Maria Cofan, Cosima Grand, Hanna Hedman, Kotomi Nishiwaki, Maria Puertas, Gwendal Raymond, Julia Soler, Asha Thomas

Soirée d'ouverture du festival June Events aux Ateliers de Paris dans le bois de Vincennes avec deux propositions, le solo intime et personnel du Belge [Habib Ben Tanfous](#) et la pièce musicale et chorégraphique décapante et détonnante d' [Aina Alegre](#) .



Comment construit-t-on son identité ? Dans *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*, entre le pays de son père, celui de sa mère et celui de ses grands-parents, [Habib Ben Tanfous](#) cherche à trouver sa place au milieu des gens et des souvenirs. Pour celui qui porte le même prénom que son arrière, grand-père, qu'il n'a pas connu, Habib est aussi le prénom du père de la nation tunisienne, Bourguiba. Alors, Habib se souvient de son oral d'histoire à 15 ans, des mariages auxquels il assistait enfant, du métier de son père qui construisait la ville des enfants des autres. Le portrait sensible et très personnel s'incarne dans une danse sensuelle et éruptive au torse nu, par un interprète bossu par intermittence avec son dos ultra souple.

THIS IS NOT (an act of love & resistance) est la première pièce grand format d' [Aina Alegre](#), une danseuse, performeuse et chorégraphe que l'Atelier de Paris accompagne et qui [vient d'être nommée](#) co-directrice du Centre chorégraphique national de Grenoble. Elle s'intéresse à la création chorégraphique comme un terrain pour « réimaginer » le corps et explore différentes cultures et pratiques corporelles. Ici autour d'un quatuor féminin de cuivre, composé de trois trombones à coulisse et d'un tuba et de cinq danseurs et danseuses, Aina Alegre fait une pièce « statement », une proposition affirmative autour de corps divers et engagés dans un espace temps étiré, éclairé par un soleil de minuit, subissant les foudres d'un orage magnétique dans des lumières rouges et stroboscopiques. Boucle indéterminée de parcours individuels, la composition chorégraphique enchaîne par l'absurde des expressions corporelles crânes inspirées de la danse irlandaise ou des danses urbaines. Malgré la musique intense et intéressante interprétée en direct par les musiciennes de cuivre ou en électroacoustique, le format peine à convaincre et semble un peu vain.

Crédits photographiques : © Michiel Devijver. Phile Deprez

Ateliers de Paris/Théâtre de l'Aquarium, Paris. 30-V-23. Festival June Events, soirée d'ouverture.

Habib Ben Tanfous : *Ici je lève ce qui ne m'appartient pas*. Conception, chorégraphie, interprétation : Habib Ben Tanfous.

Création sonore : Théo Rota. Création costumes : Amandine Laval. Scénographie, création lumière : Aurore Leduc.

Collaboratrice artistique : Eliza Firouzfard. Dramaturgie : Adeline Rosenstein. Collaborateurs à la dramaturgie : Arnaud Timmermans, Thomas Schaupp. Regard chorégraphique : Mercedes Dassy

Aina Alegre : *THIS IS NOT (an act of love & resistance)*. Conception, direction artistique : Aina Alegre. Création lumière : Jan Fedinger. Composition musicale électroacoustique : Josep Tutusaus. Création espace sonore : Vanessa Court. Conception costumes : Andrea Otin. Accompagnement artistique, dramaturgique : Quim Bigas. Assistants artistiques : Yannick Hugron, Aniol Busquets. Avec Maria Astallé, Maria Cofan, Cosima Grand, Hanna Hedman, Kotomi Nishiwaki, Maria Puertas, Gwendal Raymond, Julia Soler, Asha Thomas

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Tatiana, de et avec Julien Andujar, Théâtre de l'Aquarium/ Cartoucherie de Vincennes, Festival June Events

Juin 02, 2023 | Commentaires fermés sur Tatiana, de et avec Julien Andujar, Théâtre de l'Aquarium/ Cartoucherie de Vincennes, Festival [June Events](#)



© Vincent Curutchet

fff article de Denis Sanglard

Accueilli par une créature almadovarienne, période « Pepi, luci, bom et autre filles du quartier », accent espagnol à couper au couteau, perruque rouge et juste-au corps couleur chair que recouvre à peine une étole comme découpée dans la toile peinte qui tient lieu de décor, nous proposant de la tortilla venu du supermarché d'à côté, avec un petit mot pour chacun, le public est quelque peu déstabilisé, quoique d'emblée hilare, au vu du sujet annoncé. On s'attendait peut être à de la tragédie, un récit dramatique, voire une tragi-comédie, mais certes pas à cela, encore moins à cette drôle d'entrée en matière.

Le 24 septembre 1996, Tatiana, à la veille de ses 18 ans, la soeur de Julien Andujar disparaissait, rejoignant « les disparues de la gare de Perpignan ». Si trois d'entre elles furent retrouvées, leurs meurtriers arrêtés, jugés, seule la disparition de Tatiana ne fut pas élucidée, le corps jamais retrouvé. Le mystère reste entier devenudepuis un cold-case. Le deuil impossible. Voilà, en préambule ce que Julien Andujar nous raconte. Mais se refusant au pathos, avec une volonté et un talent d'écorché pour mettre la douleur à bonne distance, Julien Andujar signe une performance ébouriffante. Ce qu'il exprime là, c'est vu des yeux d'un gosse de 11 ans qui va faire de tout ça un jeu pour supporter le vide de l'absence, l'incompréhension de cette disparition, et convoquer la puissance du si magique pour se dire que Tatiana n'est jamais partie, ou qu'elle reviendra un jour, et puis aussi parce ce que, comme dit sa mère « avec l'amour, on soigne tout ».

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Oui, c'est un formidable et émouvant cri d'amour que cette performance, cette fiction autobiographique, ce conte documentaire, ce drôle de cabaret mâtiné de music-hall qui convoque tous les acteurs de ce drame, avocat, policier, homme-grenouille, les amies consolatrices du collègue, Céline Dion, et même, gare de Perpignan « centre cosmique de l'univers » oblige, le peintre Salvador Dali. Sa mère et son père, bien sûr, pour quelques scènes toute en retenues qui vous fauchent net tant l'émotion est soudain palpable et que tombent les masques. Et l'omniprésente Valentina, l'hôtesse à la perruque rouge, l'amie imaginaire, en maîtresse de cérémonie exubérante, double extravertie et fantasque de Julien Andujar, à qui dans un jeu de miroir vertigineux il confie les rênes de cette mise en scène virtuose et ainsi se tenir judicieusement et volontairement à distance des faits, faire de tout ça encore une fois une fiction, un acte de réparation. Ils sont dessinés, croqués, imités, voix et corps avec juste ce qu'il faut de caricatural, sans jamais charger la barque, mais accusant parfois la bêtise et leur médisance, car il y en eu, de la médisance... Improvisant aussi avec maestria, embarquant fissa avec lui le public, sans jamais lâcher d'un pouce un fil narratif travaillé au cordeau, Julien Andujar joue, chante, danse, vibronne de cour à jardin à vous en donner le tournis.

C'est totalement et formidablement décalé, les scènes s'emboitant les unes dans les autres comme poupées gigognes, bousculant toute logique apparente, mais d'une progression maligne, implacable et parfaitement maîtrisée de bout en bout. Et comme au cabaret le trivial côtoie la poésie, la réalité le songe, traversé d'une sacré dose de folie. C'est d'une fragilité bouleversante qui en fait toute sa force et sa beauté. Au fond ce qui est exprimé là, tendu par une souffrance encore à vif, une sensibilité perceptible, c'est comment mettre en scène à la fois cette disparition et son exorcisme. Se refusant à tout sentimentalisme ou sensationnalisme outrancier, c'est au contraire sous l'exubérance d'une grande pudeur. Le théâtre est un lieu mémoriel, de réparation et de la scène, de cet étrange cabaret où sourd derrière le rire en rafale une écorchure vive, qui lentement vous atteint et vous touche au plus profond, Julien Andujar fait un cénotaphe pour une disparue, Tatiana, qui hante encore les nuits d'un petit frère de 11 ans devenu ici un clown pour ravalier ses larmes, convoquer la magie du théâtre et ainsi réparer les vivants et que vive dans son absence même Tatiana, que résonne encore la beauté de son nom.



Danses avec la plume

[Du 30 mai au 17 juin à l'Atelier de Paris](#) - Paris (75) - Festival - Danse contemporaine - Performance

C'est l'un des rendez-vous incontournables de la fin du printemps, avec déjà en goût les festivals d'été. Dans le cadre bucolique de la Cartoucherie, June Events déploie sa programmation étonnante et foisonnante, souvent engagée, riche de noms moins connus ou de travaux plus atypiques que l'on se plaît à découvrir. Pour cette édition 2023, on guette la belle soirée d'ouverture avec Habib Ben Tanfous ou Aina Alegre, les têtes d'affiche Daniel Larrieu ou Flora Détraz, les performances de Joana Schweize ou la création de Tidiani N'Diaye en français et langue des signes.

Tatiana de Julien Andujar : cabaret contingent

2 juin 2023

Entre 1995 et 2001, l'affaire des « disparues de Perpignan » agita la France et les rubriques faits divers des journaux. Des quatre jeunes filles volatilisées autour de la gare de la cité roussillonnaise, trois corps sont retrouvés et leurs meurtriers condamnés. Reste **Tatiana Andujar**. Un dossier non élucidé. Dans le spectacle qui porte son prénom, Julien, le petit frère, onze ans le jour de la disparition, doit prendre à son tour la parole, substituant la scène de théâtre aux plateaux téléés écumés par la mère dans sa quête de vérité.



Tatiana de Julien Andujar ©Vincent Curstchet

Mais lorsqu'on arrive dans la salle de l'Aquarium en ce deuxième soir de June Events, une *doña* déjantée et almodovarienne en diable nous invite d'abord à piocher dans une assiette de tortilla. Plus tard, le souvenir d'Elsa, la meilleure amie du lycée, une grande gueule du Sud, remontera à la surface. Puis un homme-grenouille et un pseudo-**Patrick Chirac** occuperont à leur tour la piste, composant parmi d'autres figures un cabaret de désastre. S'il se rappelle brièvement la nonchalance moqueuse du policier le jour du signalement ou les anniversaires qui se sont suivis alors que l'aînée, elle, est restée bloquée dans une adolescence éternelle, **Julien Andujar** passe vite du coq à l'âne, laissant place à ce bal des masques carnavalesque et sublime.

Rejoignant, dans sa dramaturgie à contre-attente, les passionnantes œuvres récentes de **Marlène Saldana** ou **Christine Armanger** tout en puisant dans une culture comique généreuse et populaire (**Élie Kakou**, **Louis de Funès**), l'auteur, chorégraphe et danseur déploie un éventail foisonnant de personnages drôles et fragiles. Et donne ainsi forme, à la faveur d'indubitables talents d'interprète, à une idée aussi belle que désarmante : la danse, les blagues, les imitations, les artifices scéniques, bref, ce désir éperdu de spectacle a tout à voir avec la disparue, puisqu'il ne s'est jamais érigé que dans l'espace vide laissé par son absence.

Samuel Gleyze-Esteban

Tatiana de Julien Andujar

Atelier de Paris

La Cartoucherie

2 route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris

Festival June Events

Du 30 mai au 17 juin 2023

Tournée

Le 19 janvier 2024 à La Place de la Danse, CDCN Toulouse – Occitanie

Pierre Piton, artiste dual à l'écoute du temps présent



Formé à la Manufacture Haute école des arts de la scène à Lausanne, sous la direction de Thomas Hauert, Pierre Piton investit le 10 juin 2023, avec son dernier solo Open/Closed, l'Atelier de Paris dans le cadre du festival June Events. Mettant au défi l'horizontalité et la verticalité des plans, il explore à travers son art les contradictions et les idéaux de sa génération qu'il qualifie « d'entre-deux », étant celle d'une utopie dystopique.

© Grégory Batardon

Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

Ce n'est certainement pas le premier, mais l'un des plus puissants : Kara.MI de Sakai Juku au Théâtre de la Ville en 2014 alors que j'avais 14 ans.

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Avec ce choix de carrière, je souhaite rester dans un état de recherche constant et remettre ma perception des choses et du monde en question. Ce métier me permet d'interpeller les institutions culturelles sur leur rapport aux artistes. Il me donne

l'occasion de contempler la politique que dégage un corps scénique et interroge/m'interroge. Je ne sais pas vraiment quel a été l'élément déclencheur de ce choix, je sais seulement qu'il est urgent pour moi de raconter des histoires en lien avec la vulnérabilité et le sensible.

Ma professeure de danse de l'époque dans la campagne charentaise a été un déclencheur dans mon choix de carrière. C'est elle qui m'a poussé à auditionner pour le CNSMDP.



© Gregory Batardon

Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être danseur et chorégraphe ?

Pour être honnête, rien dans ma vie ne m'a préparé à devenir chorégraphe. Je viens d'une famille où personne n'a de pratique artistique. J'ai grandi dans la campagne au milieu des vignes. Je ne sais pas vraiment ce qui m'a amené à choisir cette carrière. J'ai seulement suivi ma passion pour le mouvement.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en retenez-vous ?

Les premiers spectacles auxquels j'ai participé étaient ceux de mon école de danse. Je me souviens que ceux-ci étaient des moments d'échange et de célébration. Je me sentais galvanisée par la présence des personnes autour de moi.

Votre plus grand coup de coeur scénique ?

Plusieurs spectacles ont été des coups de coeur et inspirations pour mon travail aujourd'hui, je peux nommer : *Jaguar* de [Marlene Monteiro Freitas](#), *Cutlass Spring* de Dana Michel, le classique *Sacre du Printemps* de Pina Bausch et plus récemment *Boudoir* de [Steven Cohen](#). Parmi ces choix multiples, je souhaite souligner *Death Bed* de Trajal Harrell que j'ai eu la chance de voir la saison dernière à la Schauspielhaus de Zürich. Ce spectacle sublime m'a fait contempler la mort d'une nouvelle manière, j'ai pu pleurer à chaudes larmes alors que les interprètes présentaient un 'death bed' tragique et puissant. Ce spectacle sera présenté lors du Festival d'automne cette année et je pense faire le voyage à Paris juste pour assister à une représentation.



© Gregory Batardon

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

En 2021, j'ai pu travailler avec Isabel Lewis qui a complètement changé ma perception de ce qu'un spectacle peut offrir au public. Durant les représentations de *Scalable Skeletal Escalator* présenté à la Kunsthalle de Zürich, j'ai pu, pendant 2 mois, 4 heures par jour, performer afin d'adopter l'espace temporel qui s'apparente au musée. Cette expérience m'a fait comprendre la puissance d'un processus collaboratif ainsi que la pertinence des spectacles immersifs durant lesquels le public peut percevoir, sentir, entendre et être touché.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

Mon métier réside dans le fait de poser des questions par le mouvement. Mon but n'est pas vraiment de trouver des réponses efficaces ou universelles, mais de proposer une vision des choses. Il est essentiel car il constitue une plaque instable sur laquelle le trio public, interprètes et espace sont en discussion sensorielle. Je ne cherche pas à trouver un équilibre avec ce métier, je cherche à engager une conversation par le corps et à provoquer grâce à l'empathie.

Qu'est-ce qui vous inspire ?

Les autres, le non-humain et l'invisible.

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

C'est pas mal. J'espère, comme le dit Sarah Vanhee dans son texte *The Fantastic Institution*, pouvoir avec ma pratique artistique créer des trous dans lesquels on puisse se sentir bien. Des trous dans lesquels puissent exister des projets au théâtre et en dehors. Des trous de toutes formes et tailles dans lesquels des propositions artistiques de toutes formes et tailles peuvent exister. Que la scène devienne un trou bien mou où il n'est pas nécessaire d'être puissant.e.s ou brillant.e.s pour exister.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?

Autour peut-être, en utilisant le super-pouvoir des hormones qui transcendent mon enveloppe corporelle.

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?

J'aimerais beaucoup retravailler avec Meg Stuart. J'ai aussi très envie de faire un master en chorégraphie.



© Gregory Batardon

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

En tant qu'interprète, je rêve de pouvoir danser au Palais des Papes. En tant que chorégraphe, j'aimerais beaucoup développer une pratique collaborative hybride qui allie spectacles, performances, workshops et lectures autour d'une même pratique et d'un même thème. Et ceci afin de créer plus de continuité au sein des projets et de donner de la durabilité aux propositions.

Si votre vie était une oeuvre, quelle serait-elle ?

Venez voir *Open/Closed* le 10 juin à l'Atelier de Paris, ça représente bien l'oeuvre qui parle de ma vie en ce moment.

Pierre Piton, *Open/Closed*



Envisageant la boîte noire comme un lieu de création où le sensible, l'invisible et l'indicible ont toute leur place, Pierre Piton développe une pratique intuitive et sensorielle, à la recherche d'un corps étendu, au-delà de son enveloppe, en symbiose avec son environnement. Inspiré des propriétés du lichen (organisme composite qui résulte d'une symbiose permanente), le chorégraphe imagine avec sa première création *Open/Closed* une expérience multi-sensorielle dans un espace vibratoire traversé par des images, des lumières, des sons et des odeurs. Dans cet environnement partagé, iel explore la porosité des corps, où chaque pas vers l'autre est propice à l'expansion, où chaque main tendue devient une proposition de connexion. Dans cet entretien, Pierre Piton partage les rouages de sa recherche et revient sur le processus de création de son solo *Open/Closed*.

Pierre, tu as co-fondé la compagnie La PP en 2018 avec Romane Peytavin avec qui tu as déjà coréalisé plusieurs projets. Comment décrirais-tu votre recherche chorégraphique ?

J'ai rencontré Romane Peytavin lors de mes études à La Manufacture Lausanne en 2014. Nous faisons partie de la toute première volée du Bachelor en *contemporary dance* dirigée par Thomas Hauert. Romane et moi sommes de vrais geeks de la recherche corporelle. Nous aimons imaginer des projets majoritairement improvisés régis par des partitions chorégraphiques strictes dans lesquels nous pouvons injecter notre humour. Nous travaillons à partir d'improvisations partitionnées, c'est-à-dire que tous les mouvements sont possibles au sein du spectacle, par exemple replacer son t-shirt, refaire ses lacets, réagir à une erreur, etc., tout en gardant un cadre d'action restreint. Ainsi, si le public vient voir le spectacle deux soirs de suite, celui-ci restera fortement similaire alors que chaque geste est improvisé. Cette manière de danser reflète notre envie de rester dans un état de recherche mais également de pouvoir nous connecter à la salle et au public concrètement. Un autre point important de notre collaboration, est de pouvoir mettre en place des projets à la fois pointus au niveau du mouvement et accessibles grâce à leur énergie. La compagnie est née de notre amitié et je pense que cela se reflète beaucoup dans nos

créations. De plus, nous sommes tous-tes les deux des interprètes pour d'autres chorégraphes et dès les prémices de La PP, il était important de maintenir cette activité en parallèle. Cette méthode de travail nous permet de proposer un spectacle uniquement quand nous en sentons l'envie, de créer durablement et d'éviter la sur-production. Enfin La PP (dont le nom provient de nos noms de famille Peytavin/Piton) est pour nous une opportunité de créer et d'avancer ensemble. En tant que compagnie émergente, ce cadre nous donne un peu plus confiance dans nos choix. Nous pouvons nous répartir la montagne administrative qui arrive avec chaque date et se challenger l'un-e l'autre. Depuis le début de ma carrière, je privilégie cette manière de travailler car elle me permet de sortir de ma zone de confort et d'aller plus loin dans la recherche.

Peux-tu revenir sur les différentes réflexions qui circulent aujourd'hui dans ta propre recherche pratique artistique ?

J'habite à Zürich depuis 2019 et ma rencontre avec la scène germanophone a bouleversé ma manière de concevoir un spectacle. Je suis membre du collectif The Field et chaque année nous invitons une chorégraphe à travailler avec nous et nous créons également nos propres projets. Le collectif se pose la question de comment interagir de manière créative à l'intérieur d'une hiérarchie horizontale et cherche à challenger le rapport entre institutions et compagnies. Dans ce cadre, nous avons créé des projets avec Meg Stuart, Isabel Lewis et Simone Aughtterlony. Ces rencontres ont été décisives dans mon approche actuelle de la danse. Je suis toujours passionnée par la recherche corporelle et l'improvisation qui sont les moteurs de mon travail mais je cherche désormais à créer des performances résolument sensorielles pour les spectateur-rices. Ma pratique inclut diverses formes d'expression afin de construire des lieux utopiques dans lesquels le public peut voir, toucher, goûter et sentir le spectacle. La composition de ces espaces est guidée par l'envie de considérer la salle comme un endroit où le sensible, l'invisible et l'indicible ont toute leur place. Je souhaite imaginer la boîte noire comme un lieu de création de vulnérabilité où les corps contemporains racontent des histoires poreuses et intuitives. Ces thématiques sont évidemment reliées à une volonté de créer des lieux queer qui peuvent désorienter nos manières habituelles de percevoir notre environnement.

***Open/Closed* est ton premier solo. Peux-tu retracer la genèse et l'histoire de cette création ?**

Les prémices de cette création viennent d'une sensation corporelle d'entre-deux, d'inconfort et de trouble face à mon identité de genre et le climat politique actuel. Je me sens trouble et troublée. Il était urgent pour moi d'extérioriser ses émotions afin de les relier à des courants de pensée qui s'étendent au-delà de ma personne. J'ai passé beaucoup de temps en 2020 en studio afin de comprendre ce que cette émotion pouvait raconter. La majorité des projets que j'ai développés commencent par une phase de recherche intuitive d'extériorisation des sensations qui vont nourrir le spectacle. Avant même d'écrire le dossier, je me concentre sur l'affinement de ces sensations. Dans le cas d'*Open/Closed*, après plusieurs semaines de travail, les thématiques de la symbiose, la porosité et la métamorphose se sont distinguées. À partir de là, j'ai constitué une équipe avec laquelle partager ces thématiques et capable d'emmener le projet dans des territoires inconnus.

Comment as-tu partagé et ouvert cette recherche intuitive et empirique à tes collaborateur-trices ?

Les échanges avec les collaborateur-trices ont instinctivement façonné ce projet au fur et à mesure des résidences. J'ai alors commencé à me poser la question de la déconstruction de l'individualité. Comment rendre nos corps plus diffus et se laisser être activement transformés par son environnement ? À la lecture de *Métamorphoses* de Emanuele Coccia, j'ai pu me rêver en créature chimérique dans un flux métamorphique. Je souhaitais étendre mon corps au-delà de son enveloppe et décentraliser mon individualité pour laisser apparaître le multiple. Bien évidemment, l'idée d'une pratique collaborative radicale se réfère aux personnes qui ont participé au projet. Tout au long du processus, j'ai cherché à *empower* (donner plus de pouvoir à, ndlr) les personnes avec qui j'ai travaillé afin de leur donner une place créative importante. Il est nécessaire pour moi que les collaborateur-trice puissent challenger le projet mais également se sentir à l'aise de faire des propositions artistiques en lien avec leurs envies. Je me pose beaucoup de questions vis-à-vis des rapports de pouvoir entre artistes et institutions. Avec *Open/Closed*, j'ai voulu faire un premier pas vers une déconstruction des schémas de pouvoir et de responsabilité. Qui au sein du processus souhaite prendre quel type de responsabilité ? Quels sont les rôles artistiquement définis ? Quel est le

MACULTURE

rapport entre notre groupe et l'institution ? Toutes ces questions ont traversé le processus et j'ai hâte de continuer à développer cette pratique collaborative, dite radicale, car elle est radicalement tendre, puissante et engagée.

Peux-tu essayer de partager les grandes réflexions qui traversent cette création ?

Open/Closed se nourrit d'une envie de visualiser le corps dans un état poreux en constante transformation. Je cherche à rendre visible les liens qui relient les «choses» inanimées, les êtres et l'espace. Lors de chaque performance, j'expose une recherche bio-mimétique qui s'inspire du lichen. Le lichen est, pour moi, une représentation de la fluidité et de la porosité que je souhaitais explorer dans cette recherche. Il est ce que l'on appelle un holobionte, un organisme résultant de l'assemblage d'espèces. Les principes de fluidité et de porosité étant souvent associés à la vulnérabilité, la tendresse voire la fragilité, nous avons voulu les rendre puissants et agressifs. *Open/Closed*, d'où le titre, est une pièce que j'image en constante négociation entre porosité et agression, qui navigue dans un jeu sensoriel entre des sensations cellulaires et macroscopiques. Cette idée vient du livre *La force de la non-violence* de Judith Butler où elle développe le concept de «pacifisme-agressif» que je trouve passionnant. J'aime m'imaginer vulnérable et puissante à la fois. J'aime faire de cet idéal une réalité.

Comment as-tu transposé les propriétés du lichen à ta recherche ?

Les lichens sont des organismes composites résultant de la symbiose entre minimum deux partenaires biologiques différents : une algue et un champignon. Le lichen existe dans une relation d'interdépendance. L'expression physique du lichen repose donc avant tout sur sa capacité à adopter une vie plurielle. D'une certaine manière, les lichens ressemblent autant à des micro-communautés ou écosystèmes qu'à des individus. Le lichen est une allégorie vibrante du spectacle. Dans *Open/Closed*, j'essaie de trouver l'imaginaire de ses propriétés, de construire un corps en changement constant dont la peau s'affine à mesure que le spectacle avance. Les lichens sont également plus ou moins sensibles à la présence d'azote dans l'air et sont utilisés comme indicateurs des impacts de la pollution atmosphérique sur l'environnement. D'une espèce à l'autre, leur aspect varie radicalement. Les lichens sont alors souvent confondus avec un type de mousse ou de plante et deviennent une chimère visuelle. Ces organismes représentent une entité fluide convergeant vers l'inattendu. Le but n'était pas de représenter le lichen sur scène mais d'appliquer cet imaginaire à ma recherche corporelle. J'ai imaginé une improvisation que j'appelle *growing plant* qui consiste à m'étendre au-delà de mon enveloppe physique. La perception du corps change, celui-ci se tord, touche les murs et le public en même temps, presse au sol et explore l'espace de manière inattendue. J'essaie de plier l'espace, de faire converger le sol vers les murs et de tracer des vecteurs. De plus, pendant cette improvisation, j'ai les yeux fermés afin de décentrer mon attention de ce que je vois à ce que je sens et me placer dans un endroit vulnérable. Cela me permet également de responsabiliser le public qui est sur scène pendant la performance. Les spectateur·rices décident donc de si iels veulent se faire toucher ou non. Je ne fais que grandir dans l'espace, ce qui crée un petit ballet entre les personnes qui bougent et les autres qui restent immobiles...

Peux-tu partager le processus chorégraphique de *Open/Closed* ?

Lors de la création d'un spectacle, je me fixe souvent comme objectif de pouvoir créer une recherche corporelle à l'intérieur de laquelle tous les mouvements sont possibles. Afin d'être le plus spécifique possible dans l'élaboration de cette recherche corporelle, j'applique différentes partitions que j'accumule en strates. Dans le cadre de cette recherche en particulier, j'avais envie d'aborder une improvisation pleine de contraste, à la fois douce et intense qui dépeint une émotion de trouble. Le spectacle commence alors que j'ai les yeux fermés, le corps en train de fusionner avec les murs, je déambule dans le public sur scène et je tente de créer un corps chimérique qui se diffuse dans l'espace : chaque pas est propice à l'expansion, chaque main tendue devient une proposition de connexion. Sur le même principe qu'un végétal, le corps s'étend dans la salle en suivant la lumière, les sons, la chaleur des corps. La performance évolue selon les réactions des spectateur·rices à ma présence et chaque représentation est une expérience différente.

La lumière et l'environnement sonore occupent une place essentielle de la dramaturgie d' *Open/Closed* . Peux-tu

MACULTURE

La lumière et l'environnement sonore occupent une place essentielle de la dramaturgie d' *Open/Closed* . Peux-tu partager la dramaturgie de ces deux médiums ? Comment s'articulent-ils avec l'écriture de la danse ?

La lumière a été créée par Marek Lamprecht. Lors de la performance, l'ambiance lumineuse permet de rendre palpable l'invisible. Les murs et les corps commencent à vibrer, les notions de verticalité et d'horizontalité s'effacent. Tout l'espace est en perpétuelle métamorphose de manière parfois presque imperceptible. Grâce à des projecteurs vidéos, des formes organiques se détachent du sol. L'espace se met à tourner alors même que le public reste immobile. En ce qui concerne la musique, celle-ci a été imaginée par Simone Aubert. La performance sonore a pour origine un *sample* de voix que Simone enregistre. Ce *sample* circule dans l'espace grâce à une spatialisation en quadrifrontale. En lien avec la recherche corporelle, la musique s'étoffe afin de devenir plus agressive. Cette voix reconnaissable au début prend tour à tour le rôle de cris révolutionnaires, tremblement fragile et chant d'oiseau. Tout comme la partition corporelle, la composition musicale adopte le thème de la métamorphose pour évoquer un champ sonore utopique. La création de Simone nous déplace et fait apparaître des images qui nous font voir au-delà de la salle de spectacle. Sa création scande la nécessité du sensoriel et construit des vertiges à mesure que le son tourne et tremble au-dessus de nos têtes.

Comment as-tu conceptualisé le dispositif de *Open/Closed* ? Peux-tu revenir sur la dramaturgie de cet espace ?

Le dispositif scénique d' *Open/Closed* répond à l'envie de créer une performance multi-sensorielle qui puisse nous faire appréhender nos corps, d'autres corps et l'espace de manière poreuse. Lors de la création du spectacle, je me suis efforcé de réveiller les sens des spectateur-rices. Je commence par explorer l'espace les yeux fermés, à toucher et rentrer en contact avec des spectateur-rices, suivant un tracé de vecteurs et lignes invisibles dans l'espace. La vision est quant à elle troublée par les lumières organiques de Marek Lamprecht qui se dédoublent et se superposent. Ce que l'on croit voir a soit déjà disparu ou change constamment de forme. Les sons créent un sentiment de vertige et de mirage auditif lorsqu'ils voyagent dans l'espace. Enfin, une odeur de terre mouillée apparaît durant le spectacle, en référence aux fondations du bâtiment et à la terre qui se cache sous le sol du théâtre. C'était pour moi intéressant de faire appel à l'odorat car c'est un sens qui est rarement mis en jeu durant un spectacle alors qu'il permet de réveiller facilement des imaginaires et des forces invisibles.

Chorégraphie et interprétation Pierre Piton. Création musicale et interprétation Simone Aubert. Création lumière Marek Lamprecht. Production et administration Maxine Devaud / oh la la performing arts production. Costumes Marie Bajenova. Recherche corporelle et dramaturgie Romane Peytavin. Regard extérieur Lucia Gugerli. Soutien à la production dramaturgique Tanzhaus Jessica Huber. Photo © Gregory Batardon.

Open/Closed est présenté le 10 juin au festival June Events

MOUVEMENT

Simone Mousset : chaos fantasy

La chorégraphe luxembourgeoise Simone Mousset explore le malaise avec humour dans *The Passion of Andrea 2*, et l'angoisse de la mort avec décalage dans *Empire of a faun imaginary*. Mais dans cette naïveté de façade se niche une idée du chaos bien à elle.



En 2021 aux Hivernales à Avignon, on découvrait *La Passion d'Andrea 2*. Une pièce pour trois gaillards à l'accent british, en perruques blonde et petit shorts, qui nous embarquaient dans une comédie d'espionnage absurde, drôle, déroutante. Au programme de cette première édition post-covid du festival, cette pièce qui rit de l'angoisse de la mort tombait à point nommé. Derrière cette fantaisie : Simone Mousset, chorégraphe encore inconnue en France. Issue du cru luxembourgeois où l'on compte les chorégraphes sur les doigts d'une main, cette jeune femme à la patte décalée s'affirme aujourd'hui sur la scène européenne.

Parmi ses faits d'armes, troller ses compatriotes en inventant une danse folklorique nationale : « *Un centre culturel luxembourgeois m'a commandé une pièce sur les danses de ce pays, qui sont à vrai dire très ennuyeuses. Je me suis alors inspirée de la force de propagande inhérente à ces traditions dans d'autres pays pour inventer le "ballet national folklorique du Luxembourg"* » détaille la jeune femme à la crinière châtain. Dans un faux documentaire-ballet intitulé *BAL* (2017) et une fausse exposition qui l'accompagne, elle raconte l'histoire rocambolesque de cette compagnie tombée dans l'oubli, à coups de montages et d'archives fabriquées par ses soins : « *Ce projet a été reçu comme une grande découverte historique, se souvient-elle, amusée. Les journaux m'ont contacté, j'ai dû annoncer officiellement que c'était faux, puis expliquer qu'il s'agissait d'une réflexion sur l'héritage national et les fake news.* » La pièce lui a tout de même valu le prix de la danse luxembourgeoise.

Pourtant les danses folkloriques n'ont rien d'une blague pour Simone Mousset. Elles ont même une place toute particulière dans le coeur de cette férue de culture slave. En témoinne la quantité de stages qu'elle a suivi au sein de compagnies russes et ukrainiennes, dont le Virsky Ukrainian National Folk Dance Ensemble. Mais c'est avant tout un sentiment de doute qui anime ses pièces. « *The Passion of Andrea 2 et Empire of a faun imaginary ont comme point de départ ma relation avec l'incertitude. Elles émergent de mon incapacité à être au clair avec mes opinions, à me considérer assez politique et engagée. Je voulais créer une atmosphère qui capture le fait de se sentir débordé par les urgences qui nous entourent, mais sans émettre d'opinion* », explique la chorégraphe. Dans *The Passion of Andrea 2*, elle mettait en scène cette confusion dans un amusant jeu participatif, où des équipes de spectateurs doivent "protéger" un des interprètes de ce trio pris d'une haine meurtrière en pleine chorégraphie. Malaise, assassinats et répétition deviennent alors sujet à rire.

MOUVEMENT

Avec *Empire of a faun imaginary* (2023) , la fantaisie jaillit de paysages acidulés dans lesquels se rencontrent SF et préhistoire. Parmi de gros rochers roses en mousse, les quatre faunes font des vocalises et prennent la pose en justaucorps de lycra ou collants à poils. Mais ce tableau s'effondrera dans le chaos. Sous ses airs naïfs, la pièce se fait l'exutoire d'une angoisse latente : « *Il y a quelque chose d'intangible, d'incompréhensible dans la danse. Travailler ce médium est un moyen de me mettre en relation avec ce que je ne peux pas comprendre : la mort et la fin de toutes choses* » , ajoute-t-elle. Un talent pour faire émerger les peurs universelles de fin du monde dans un écrin d'humour et de douceur.

- **Empire of a faun imaginary** est présenté le 6 juin à l'Atelier de Paris dans le cadre de June Events

Seine-et-Marne : la danse comme échappatoire à la détention

Le vendredi 26 mai, une douzaine de détenus du centre pénitentiaire de Réau ont donné une représentation d'Ici et là, leur propre spectacle de danse contemporaine.



Détenus et danseurs se sont produits à Réau ©PV/RSM77

S'ils étaient angoissés au début, leur joie était finalement palpable. Le **vendredi 26 mai 2023**, une douzaine de **détenus du Centre pénitentiaire sud Île-de-France de Réau** (Seine-et-Marne) ont présenté, devant leurs codétenus, un spectacle de danse contemporaine intitulé *Ici et là*.

Six mois de préparation

Sur un fond musical alternant chants d'oiseaux et douces musiques, les pas de ces apprentis danseurs se sont enchaînés avec une parfaite maîtrise, et la symbiose entre tous fonctionnait. Pour en arriver là, un entraînement s'est déroulé sur plusieurs mois.

« Le projet a débuté en janvier, avec un travail sur quatre après-midis par mois d'abord, avant de passer à huit séances mensuelles. C'était très intensif », explique Claire Jenny, la chorégraphe de la compagnie Point-virgule, qui a travaillé sur le projet.

Les danseurs, tous volontaires, étaient à l'origine dix-sept, même si quelques-uns n'ont pas terminé l'aventure, ont quitté l'établissement ou étaient trop anxieux pour participer à la représentation. « Je suis partie du thème 'horizon intérieur'. À l'aide du son et d'images de paysages, il y avait l'idée de se reconnecter à la nature. C'était d'ailleurs visible dans les films diffusés à la fin, sur des paysages de forêt ou de déserts », ajoute-t-elle.

Ensuite, chacun a travaillé ses mouvements, à l'aide de mots choisis, qui devaient ensuite être explicités lors de la danse. « J'ai choisi le mot libre », annonce de son côté Cynthia*, qui a fièrement participé à la représentation. Entre ouvertures de bras, sauts ou encore courses, elle a pu donner sa propre définition corporelle de cet adjectif.

Un impact positif

Si, de prime abord, un tel spectacle peut paraître anodin, il a en réalité de nombreux apports positifs sur les détenus. « Cela me renvoie à la détente, ça enlève un stress. Ça m'a aussi permis de découvrir des choses que je ne connaissais pas, et j'ai aimé », confie Cynthia. Pour elle, cette activité était aussi un moyen de s'affirmer. « Il n'y a pas de jugement dans la danse contemporaine, et ça donne confiance en soi : on peut choisir ses propres pas et s'exprimer librement sans faire d'erreur », reconnaît-elle.

Globalement, les participants se sont peu à peu ouverts au fil des séances. « Les personnes s'emparent réellement du projet, et on ressent un vrai lâcher-prise de leur part, malgré la grosse tout le travail : les soucis sont laissés de côté. Il y a comme quelque chose de l'urgence dans leurs mouvements », juge Claire Jenny.

Du moral au physique, tout est impacté par le spectacle. « J'ai perçu une nouvelle projection du regard, une réouverture du corps mais aussi un nouveau déploiement et la voie vers une relation charnelle se recrée, d'autant plus qu'il y a de la mixité dans cette activité », se souvient-elle.

Claire Jenny a d'ailleurs remarqué, au fil de ses vingt-huit années d'activité en milieu carcéral, une vraie utilité à ces activités. « Je ne suis pas thérapeute, mais je pense que la bienveillance peut aider à aller mieux », réfléchit-elle. Elle perçoit l'impact de cette pratique sportive et culturelle dans ses autres actions, dans les écoles notamment. « Il y a aussi un vrai partage avec le public, une confiance qui se crée : ils ont passé un vrai cap, c'est une belle prise de risque », poursuit-elle.

Du côté de l'administration, qui participe activement à la mise en place de telles activités, le constat est aussi très bon. « Nous avons des retours positifs, les personnes détenues en parlent beaucoup et valorisent ces activités. Il y a parfois une découverte de la culture qui ne fait paradoxalement pas à l'extérieur », affirme la directrice pénitentiaire d'insertion et de probation, qui assure que maximum est fait pour proposer des activités culturelles durant la détention, malgré les contraintes budgétaires.

Une deuxième représentation du spectacle a été donnée à Paris le vendredi 2 juin, lors du festival June events. Preuve que la prison peut aussi être le tremplin vers d'autres horizons...

**Le prénom a été modifié*

Festival June Events : les mouvements du vivant

Nettement tournée vers l'extérieur, la 17^e édition du festival June Events présente plusieurs propositions chorégraphiques originales en prise sensible avec la nature.

Jérôme Provençal • 7 juin 2023 

Au cœur du bois de Vincennes, à Paris, se dresse la Cartoucherie, vaste fabrique scénique où, depuis les années 1970, l'on s'attache à faire chanter les âmes plutôt que parler les armes. Dans l'ombre de l'iconique Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, plusieurs autres établissements fertilisent le terrain en art dramatique, notamment le Théâtre de l'Aquarium et le Théâtre de la Tempête.

17^e édition du festival June Events / Jusqu'au 17 juin / Divers lieux. atelierdeparis.org

Fondé par la chorégraphe américaine Carolyn Carlson et actuellement dirigé par Anne Sauvage, l'Atelier de Paris – qui opère sous le statut de centre de développement chorégraphique national – y cultive les herbes vivaces de la danse contemporaine. Se déroulant pendant environ deux semaines en juin, le festival June Events constitue le principal rendez-vous public de sa saison.

Est-ce l'appel de la forêt environnante ou un effet de l'inquiétude croissante liée au dérèglement climatique ? Ou les deux ? Toujours est-il que l'édition 2023 révèle une importante **prise en considération de la nature**, dont la présence s'affirme – comme sujet, motif et/ou lieu d'action – à plusieurs endroits du programme, riche au total d'une vingtaine de propositions artistiques.

« Chaque édition du festival propose des spectacles en extérieur, dans la nature, resitue Anne Sauvage (dont le nom de famille prend ici une résonance toute particulière). Du fait de son emplacement, dans le bois de Vincennes, l'Atelier de Paris s'avère un endroit très inspirant pour mener ce type d'initiatives. Par ailleurs, cela permet de toucher un public qui ne fréquente pas forcément les salles de spectacle. Je trouve très intéressant d'inscrire des pièces dans un environnement vivant, soumis à des variations imprévisibles et non maîtrisables. Cette année, j'avais vraiment envie de mettre en avant des artistes qui remettent en question leur façon de travailler, placent leur rapport au vivant au cœur de leurs créations et cherchent à explorer d'autres modes de relation avec le public. »

Dirigée par la chorégraphe, danseuse et musicienne franco-portugaise Joana Schweizer, la jeune compagnie Aniki Vóvó – qui explore un univers scénique conjuguant danse, théâtre, musique et cirque – offre à June Events la primeur de sa nouvelle création, *Des oiseaux*. Celle-ci se place sous l'aile inspiratrice de [la philosophe Vinciane Despret](#), à l'affût du vivant en général et des animaux en particulier, autrice notamment de l'essai *Habiter en oiseau* (1).

« **Inscrire des pièces dans un environnement vivant, soumis à des variations imprévisibles et non maîtrisable.** »

Se profilant comme une « *fable écologique et sociale* », la pièce oppose à la morne platitude du désenchantement la sinuosité secouante d'une euphorie carnavalesque et tend à faire jaillir sur scène une nuée aussi bariolée que déterminée. « *Nous transformons l'immobilité en mouvement dansé, l'accablement en énergie, la soumission en révolte, le renoncement en joie expansive. L'énergie fait battre les cœurs plus vite et plus fort* », annonce la compagnie dans sa note d'intention.

1 | Actes Sud, 2019.

Extrêmement singulier, entre l'humain et l'animal, le langage corporel procède d'une observation attentive des oiseaux, de leurs vols et de leurs parades nuptiales. Dans un va-et-vient constant de l'individuel au collectif, les cinq interprètes font advenir ensemble une effervescente **danse de résistance**. Mêlant grondements percussifs, éclats de voix, chants, sifflements et autres gazouillis, la foisonnante composition sonore amplifie encore la dynamique de la pièce.

Expérience buissonnière

De son côté, Flora Détraz propose *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, une expérience inclassable spécialement conçue pour June Events, en prélude à sa nouvelle pièce, *Hurlula*, dont les premières représentations auront lieu en septembre à la Biennale de la danse de Lyon. Approfondissant sa recherche créatrice, axée en particulier sur la voix humaine, la danseuse et chorégraphe s'intéresse ici au cri et à ses multiples modulations.

« *Le cri peut exprimer une large palette d'émotions, observe Flora Détraz. Nous pouvons crier de désarroi, de désespoir, de rage, d'horreur, de peur, d'effroi, de surprise ou de plaisir. Je voudrais étudier différents types de cri dans plusieurs cultures et contextes, établissant ainsi un catalogue de cris définis par leurs sonorités, leurs nuances et ce qu'ils évoquent. Je voudrais explorer le trajet de ces cris dans le corps, la façon dont ils nous traversent et comment ils affectent l'espace autour de nous.* »

Mobilisant notamment l'aventureux percussionniste Lê Quan Ninh, activiste majeur des musiques improvisées, et la créatrice sonore Claire Mahieux, le projet *Hurlula* va générer deux œuvres autonomes, un concert-performance et un film, qui pourront être présentées séparément ou en diptyque. Avec *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, Flora Détraz livre un premier aperçu de ce travail en cours via une excursion nocturne dans le Parc floral parsemée de différents gestes artistiques (installation vidéo, concert, DJ-set...).

Une autre **marche prospective** à travers bois peut être accomplie durant le festival avec *Point Z*, « *performance documentaire* » mise sur pied par la documentariste Ikram Benchrif et le danseur Paul Girard. Au carrefour de plusieurs disciplines artistiques ou scientifiques, leur fureteur cheminement commun s'est amorcé à la faveur du master d'expérimentation en arts politiques de Sciences Po (Speap), créé en 2010 par Bruno Latour. *Point Z* constitue la troisième restitution publique de *Cherche forêt*, une « *enquête sensible* » menée pendant trois ans sur le territoire du bois de Vincennes par le binôme. Ce projet au long cours résulte d'une carte blanche donnée aux deux artistes par la compagnie Parc du chorégraphe Pierre Pontvianne, dans le cadre de son association avec l'Atelier de Paris sur la période 2021-2024.

Gratuite, la marche – environ une heure et demie – s'effectue en fin de journée, avant la tombée de la nuit, et relie l'Atelier de Paris au Point Z, vaste terrain de 5 000 mètres carrés semé à la main – pour la première fois – en octobre dernier pour les besoins du projet. Les personnes qui y prennent part sont équipées d'un casque audio et peuvent ainsi écouter une bande sonore se composant de différents sons, humains ou non humains, récoltés dans le bois de Vincennes. Une voix off conductrice nous accompagne tout au long du parcours.

Joliment buissonnière, cette **insolite expérience** vise à faire affleurer la dimension fictionnelle du bois de Vincennes autant qu'à aiguïser la perception sensorielle que l'on peut avoir de ce territoire. Une exposition photographique documentaire est présentée en complément dans le foyer de l'Atelier de Paris.

Désastre écologique et légèreté ludique

Enfin, le danseur et chorégraphe Tidiani N'Diaye, originaire du Mali et installé à Paris, aborde, quant à lui, le rapport à la nature par le biais de la **pollution plastique** avec *Fila Fila Manani*. « *Il n'y a pas de déchetteries ni de moyens de recyclage au Mali, nous explique Tidiani N'Diaye. De grands tas d'ordures s'amoncellent dans les rues. Ce problème existe ailleurs en Afrique et concerne le monde entier. Nous produisons et accumulons de plus en plus de déchets qui se dispersent ensuite dans la nature. Les océans sont envahis par le plastique.* »

Prenant pour cadre une scène jonchée de sacs plastiques colorés, au sein de laquelle deux corps se débattent et tentent de surnager, *Fila Fila Manani* – dont la création a eu lieu en début d'année – parvient à évoquer ce désastre écologique avec une certaine légèreté ludique, sans pesanteur didactique. Conçue et interprétée en duo par Tidiani N'Diaye avec la danseuse (sourde) Thumette Léon, la pièce – qui fait partie d'un projet de fond mené depuis trois ans par l'Atelier de Paris avec des personnes sourdes ou malentendantes – intègre des éléments de la langue des signes dans son vocabulaire chorégraphique et soulève aussi **la question de l'attention à l'autre**. Visant un public familial, elle fait directement écho à *Mer plastique*, pièce de groupe (pour cinq interprètes) que Tidiani N'Diaye vient également de créer mais qui ne figure pas au programme de June Events.

Danse

Scènes

Les faunes psychédélics de Simone Mousset gambadent à June Events

par Marcel Simon
le 07.06.2023



La chorégraphe luxembourgeoise s'amuse à décaler *L'après midi d'un faune* dans *Empire of a Faun Imaginary*, une plongée sous substances dans une forêt en mousse. Délirant et référencé.

Promenade pastel

Simone Mousset a le second degré comme ligne de conduite. Son *The Passion of Andrea 2* caricaturait avec bienveillance, talent et grosse dose de drôlerie l'écriture de Merce Cunningham. Dès la première image de ce nouveau spectacle, on reconnaît sa pâte pop. Sur le plateau, les lumières se délectent de toute la palette des couleurs pastel. Il y a des gros cailloux roses aussi, qui s'avèreront être mous, plus tard.

Au milieu de ce décor vraiment 60' apparaissent quatre faunes aux allures de personnages du manga *Bioman*. Chacun.e sa couleur : rose, bleu, violet et vert ! Iels sont figé.es comme dans les images représentant les faunes dans *L'Après-midi d'un faune* de Vaslav Nijinski en 1912 au Théâtre du Châtelet.

Corps étranges

Les paumes de mains en offrande, la nuque brisée en arrière, le dos creusé. Ces bestiaux se mettent en mouvement. Et là, on sent le délire. Iels n'ont rien de léger. Les pieds martèlent le sol dans des marches ou des courses, iels se rencontrent et se cherchent, se câlinent un peu. Pour le moment, c'est cool. Mais comme on le rappelle aux enfants, il ne faut jamais oublier qu'un animal n'est pas un jouet, il peut devenir méchant. Ces faunes-là ne font pas exception !

Tasha Hess–Neustadt, Lewys Holt, Eevi Kinnunen, Hannah Parsons dansent, vocalisent, chantent, se posent comme des statues. L'ensemble de la pièce navigue de façon volontairement floue, c'est une déambulation spirituelle, entre un hommage clair aux ballets russes et un concert incertain.

Dans un mouvement très actuel dans la danse contemporaine ces dernières années, Simone Mousset convoque la voix comme étant un geste.

Les cris ajoutent au spectacle un caractère existentiel, comme si ces faunes–là étaient aussi perdu.es que nous dans le monde actuel.

Very good trip.

Le 17e Festival June
Events se déroule
jusqu'au 17 juin. Avec
notamment, le 8 juin, la
dernière création de Nina
Santes, PEELING BACK
ou encore celle de Liz
Santoro , Pierre Godard
et Pierre–Yves Macé,
THE GAME OF LIFE.

Visuel : *Empire of a
Faun–Imaginary* de
Simone–Mousset

©Marco–Pavone

Informations

pratiques et

réservations.

Céline Cartillier, Haut-Fond



Orientée vers les potentialités du langage et sa performativité, la recherche de la danseuse et chorégraphe Céline Cartillier se développe autour des usages, des gestes et des croyances liés au travail de la terre. À la croisée de la danse, du chant, de la poésie et de la poterie, sa nouvelle création *Haut-Fond* explore l'imaginaire du geste artisanal et la relation charnelle du potier avec la terre. Et si cette matière gardait en mémoire les gestes et les sons qui l'ont façonnée, qu'aurait-elle à nous révéler ? Entre autohypnose et pouvoir médiumnique, Céline Cartillier se fait le vecteur de forces invisibles et fait surgir une parole intemporelle depuis la terre, se laisse traverser par des souffles, des voix et des chants dont elle se fait l'hôte le temps de cette relation haptique. Dans cet entretien, Céline Cartillier partage les rouages de sa recherche et le processus de création d' *Haut-Fond*.

Tes deux dernières pièces *Haut-fond* et *Champ constant* explorent les usages et l'imaginaire du geste artisanal en lien avec la terre. Peux-tu revenir sur les différentes réflexions qui traversent aujourd'hui ta recherche artistique ?

Depuis que j'ai commencé à écrire mes propres projets, mon travail s'est orienté vers les potentialités du langage, et particulièrement son efficacité et sa performativité. Aujourd'hui je me rends compte que mes pièces entretiennent toutes une relation étroite avec l'origine étymologique de « faire poème » : le verbe *poiein* en grec correspond littéralement à faire ou créer, duquel découlent ce qu'on nomme la poétique, la poésie, le poème. Mes deux dernières créations *Champ constant* et *Haut-fond* fonctionnent pour moi comme deux volets d'une même démarche. Elles prennent toutes les deux pour point d'appui les travaux de la terre, et résultent de lectures de poèmes antiques qui, précisément, s'adressent aux cultivateur·ices. Je me suis intéressée notamment aux ouvrages *Les Travaux et les jours* d'Hésiode (Il s'agit du plus ancien texte de poésie didactique, datant sans doute de la fin du VIII^e siècle avant JC, ndlr) et aux *Géorgiques* de Virgile (écrit entre 37 et 30 avant JC, ndlr) dans la traduction de Frédéric Boyer publié en 2019. Ces poèmes ont pour caractéristique commune d'adresser des conseils aux paysan·nes, répertoriant minutieusement les tâches qui constituent leur labeur : la fabrication des outils, le soin

MACULTURE

aux divers animaux et aux différentes plantes, l'entretien des cultures, etc. J'ai été très touchée en lisant ces oeuvres, notamment par la stratégie poétique, analogique, qui consiste à assimiler un phénomène ou un événement à une action spécifique à accomplir. Ces formules sont souvent brèves, impératives et agissent comme des commandements ou des lois. Ces énoncés sont performatifs, dans le sens où ils possèdent une fonction opérative et suscitent une action. Je rapproche volontiers ces énoncés de la tradition des dictons, formalisés en proverbes régionaux. D'autant plus concis, les proverbes sont d'une efficacité exemplaire, ils trottent dans la tête comme les paroles d'une chanson. Mais si les dictons se prêtent si bien à la mémorisation et à la transmission orale, et si leur importance est rappelée par des documents tels que les almanachs, ont-ils encore actuellement une valeur d'outils d'interprétation des phénomènes du monde, chants des oiseaux, phases de la lune, etc. ? Sont-ils encore l'expression d'un savoir empirique ou ne sont-ils devenus qu'une expression usuelle passéiste ? Et surtout, au sein de pratiques aussi diverses que les agricultures intensives ou les agricultures raisonnées, quelles peuvent bien être les formes de survivance de ces représentations analogiques de la nature ? Quels rapports entretiennent les paysan·nes ou les agriculteur·trices à l'environnement qu'ils·elles cultivent ? C'est chargée de ces questions que j'ai commencé la création de *Champ constant*, et ces réflexions ont continué à vibrer dans le travail sur *Haut-fond*.

Peux-tu retracer la genèse de *Haut-fond* ? Quel a été le moteur, au départ, de cette recherche ?

Il y a une étape préalable au développement des intentions de mes pièces. Je pourrais les qualifier d'énigmes, d'intrigues ou de prétextes. Le déclencheur de *Haut-fond* a été une histoire qu'on m'a raconté il y a très longtemps : « *Un vase découvert lors de fouilles d'un ancien village a retenu l'attention d'archéologues autant que d'acousticiens et de linguistes car il était porteur de sons. Cette poterie présentait des sillons qui, au passage sur un tour de potier, révélaient l'existence de fragments de syllabes prononcées par le potier il y a plus de cinq siècles* ». Cette histoire m'a hantée pendant une dizaine d'années et j'ai voulu y croire, intensément. Les intentions de *Haut-fond* cherchent à prendre au pied de la lettre cette fausse anecdote scientifique. Si la terre recèle une mémoire, le spectre vocal de celui ou celle qui l'a touchée et façonnée, qu'aurait donc à nous révéler cette matière lorsqu'elle est mise en mouvement sur un tour de potier ?

Pour *Haut-fond*, tu as appris la pratique du tournage. Quelle place occupe la notion et les techniques d'apprentissage dans ta recherche ?

Pour ma précédente création *Champ constant* et pour *Haut-fond*, la notion d'apprentissage fut très active avant même d'accéder au travail de recherche en studio et à la phase de répétition. Pour entrer dans la création de ces deux pièces, j'ai eu le besoin préalable ce besoin est devenu conscient progressivement de me mettre en position d'apprentissage, de savoir-faire, de techniques, de façons de faire. Pour *Champ constant*, accompagnée parfois de collaborateur·trice, j'ai rencontré des agriculteurs, je les ai interrogés, j'ai passé du temps avec eux pour parler, pour regarder leurs gestes et leurs relations à leur propre travail, pour leur raconter certains aspects du mien. En plus de ces rencontres et de ces entretiens, j'ai écouté assidûment des documents sonores, principalement collectés durant les années 1970-80 auprès de paysan·nes, et réunis au Cerdo, de l'UPCP Métiève à Parthenay, un lieu de collecte et de conservation du patrimoine culturel immatériel. Au sein de ces documents, mon intérêt s'est notamment focalisé sur les chants de labour et les chants d'appel aux animaux. Un long chant de labour porté par Johann Nöhles et moi-même sert par exemple d'épilogue à *Champ constant*. Lorsque j'ai posé les premières intentions de *Haut-fond*, je me suis donné comme perspective d'apprendre le tournage. J'ai pris des cours réguliers pendant une année, j'ai appris comment préparer la terre, comment la pétrir en vue de la tourner. Et j'ai passé de longs temps à comprendre les postures, les gestes, les forces requises pour le tournage, en me rapportant presque constamment à mes préoccupations chorégraphiques. Une longue période du processus de création s'est donc orientée vers la question du savoir-faire : que faire de cette technique dans la pièce ? Une fois cette année d'apprentissage écoulée, et au fil de la recherche, j'ai cherché des manières de spécifier mon propre toucher de la terre, passant par une phase d'amnésie des gestes techniques, à la recherche de manières plus accidentées d'être en contact avec elle, m'éloignant progressivement de la mise en forme d'objets. Alors que la pièce existe désormais, je peux affirmer que, de cet apprentissage, découle le postulat chorégraphique de *Haut-fond*, qui repose sur une sensibilité accrue des mains. L'écriture de la pièce est en partie guidée par ce contact sensible.

Peux-tu revenir sur la genèse de *Haut-fond* ? Comment as-tu initié le processus de création ?

J'ai commencé par définir les intentions de *Haut-fond* en 2019, peu de temps après la première de *Champ constant*. La pièce a été créée en février 2023, et c'est donc sur quatre années que le processus de travail s'est développé. Le titre *Haut-fond* est apparu dès le début, lorsque j'ai commencé à fouiller le champ lexical géologique. Ce qu'il désigne, un relief affleurant la surface de l'eau, une latence en somme, agissait comme un ressort imaginaire. Son homophonie paradoxale avec « au fond » m'enthousiasmait et traduisait bien pour moi le mouvement d'une mémoire sur le point de surgir. J'ai commencé cette recherche quelques jours seule, avec mon tour de potier, de la terre, des objets en céramique que j'avais fabriqués et des textes que j'avais écrits. Lorsque le travail s'est poursuivi en équipe, nous avons consacré de larges séances d'improvisation à la simultanéité entre les gestes de tournage et l'articulation d'une parole. Au début de la recherche, il était important pour moi d'ouvrir largement les possibles pour le contenu et les formes du discours que j'improvisais. Avec mes collaborateur-rices, nous observions les propriétés de cette parole coexistant avec le geste, nous en avons établi une forme de nomenclature : une parole de l' *ici et maintenant*, une parole-souvenir, des témoignages, des bribes de phrases appris par coeur, des listes, des litanies, une parole qui imite, des chants, de la pensée-fleuve, et la pensée non-parlée, le silence... Un ingrédient qui demeure essentiel dans la pièce, et que nous avons traité comme une donnée musicale à proprement parler.

Peux-tu partager le processus de recherche vocale de *Haut-fond* ?

Les chants de *Haut-fond* sont envisagés au sens antique du terme. Ces chants sont des poèmes à chanter. Dans sa préface remarquable au *Souci de la terre*, Frédéric Boyer formule à plusieurs reprises cette intimité entre poème et chant : « *Faire une chanson. Retrouver l'expérience du poème comme performance d'une voix chantée, récitante, qui traverse plusieurs autres chants, plusieurs histoires, savoirs et poèmes compilés, détournés. (...) Il s'agit donc de faire chanter à nouveau le chant ancien. Carmen mundi. Le chant du monde.* » Johann Nöhles avec qui je collabore depuis plusieurs années a écrit les paroles des chants que j'interprète dans *Haut-fond*. Deux d'entre eux prennent appui sur des mélodies de chansons traditionnelles. Avant d'accéder à l'écriture des paroles, Johann et moi avons travaillé longuement à partir d'un recueil de poèmes de Marcelle Delpastre, le premier tome de *Paroles pour cette terre (Paraulas per questa terra)*. Marcelle était poète et paysanne, elle vivait en Limousin et écrivait en occitan et en français. Nous improvisions des mélodies sur les phrases de Delpastre et gardions une trace enregistrée de ces expérimentations. Le chant détournait souvent le poème original, par différentes stratégies, la répétition, le silence, l'oblitération d'un mot ou d'un groupe de mots. Plusieurs poèmes sont ainsi devenus des matières que j'ai malaxées à travers le chant. Les paroles que Johann a composées sont hantées par le monde de Marcelle Delpastre. L'emprunt des mélodies traditionnelles nous relie aux chants d'usage, à ces chants qui accompagnaient des tâches, qui rythmaient le travail. Ce sont des ritournelles qui semblent inscrites depuis longtemps et pour longtemps dans la mémoire.

Lorsque tu as conceptualisé ce projet en 2019, tu imaginais une performance de plusieurs heures, assise devant ce tour de potier, à façonner de la terre... De quoi résulte cette prise la prise d'espace dans *Haut-fond* ?

J'ai été enceinte durant le processus de création. À un stade assez avancé de ma grossesse, la position assise au tour de potier, la force et la posture requises sont devenues impossibles à tenir. Nous avons donc mis au point un nouveau protocole d'improvisation de la parole, en travaillant à côté du tour. Assise, je réunissais devant moi de la terre crue, des objets tournés, des outils, de l'eau, autant d'éléments prêts à être touchés. Les yeux fermés, situation qui favorise un état de déplacement sensoriel, j'ai travaillé avec minutie la relation haptique, le contact sensible de mes mains à ces éléments. Le toucher ouvrait un canal oraculaire et faisait remonter une parole depuis la terre, celle d'une voyante non-voyante. C'est sur ce postulat que le travail de création de *Haut-fond* s'adosse. La recherche a ainsi continué de se déployer au-delà du tour de potier, dans l'espace autour. La scénographie conçue par Bastien Mignot fait coexister le tour de potier avec une draperie suspendue au-dessus du sol, en lévitation. Elle évoque les « cabines » que les femmes médium dressaient pour leurs séances de spiritisme dès la seconde moitié du XIXe siècle. La teinte du rideau, rose pâle, avoisine la couleur de ma peau et la couleur de la terre crue et des pièces en céramique. Le tour de potier et cette « cabine » agissent par aimantation pour mes déplacements, mes

MACULTURE

mouvements et pour l'existence des objets au plateau.

Le son occupe une place essentielle dans la dramaturgie de *Haut-fond*. Comment as-tu imaginé la musicalité des objets qui t'entourent sur scène ?

Le mouvement rotatif du tour de potier, plus précisément celui de la girelle (le plateau en aluminium sur lequel la balle de terre est centrée) présente des similitudes avec celui de la platine vinyle. J'aimais beaucoup cette vision étant donné l'anecdote qui est à l'origine de *Haut-fond*. Je souhaitais que le tour de potier devienne, en plus de pouvoir remplir sa fonction initiale, une machine sonore. J'ai donc proposé à Julien Desailly (qui a composé la musique de *Champ constant*) d'augmenter le tour de potier sachant que Julien possédait déjà une expérience de fabrication expérimentale d'instruments de musique. Pour *Haut-fond*, il a conçu une forme de boîte à rythmes rustique, un instrument à percussion frappant sur des pièces en céramique qui sonnent chacune de façon singulière, comme les cloches d'un carillon. Ces pièces en céramique, fabriquées par un potier vivant en Auvergne, près de chez moi, Didier Marty, sont aussi caractérisées par leur capacité à amplifier la voix. Un des chants qui résident à la fin de *Haut-fond* est d'ailleurs donné dans une des ces pièces, celle qui s'apparente le plus à une trompe. Il est adressé à la balle de terre que je tourne par la suite, de façon à transfuser le spectre vocal dans la matière.

***Haut-fond*, vu au festival DañsFabrik. Conception et performance Céline Cartillier, en collaboration avec l'équipe artistique. Transformation du tour de potier, collaboration sonore et musicale Julien Desailly. Collaboration à l'écriture des textes, collaboration artistique Johann Nöhles. Dramaturgie Adina Secrétan. Scénographie et regard extérieur Bastien Mignot. Objets céramique Didier Marty. Tabouret en céramique Héloïse Bariol. Création lumière Gildas Goujet. Régie son Soleiman Chauchat. Photo © Antoine Billet / ephemere.eu**

Haut-fond est présenté le 9 juin au festival **June Events**, Atelier de Paris CDNC

June Events, entre voyage onirique et parcours de mémoire



En ce début de deuxième semaine, le festival June Events à l'Atelier de Paris-CDCN fait la part belle à deux femmes chorégraphes aux identités chorégraphiques contrastées. La Luxembourgeoise Simone Mousset trouble avec une fable surréaliste tandis que la Canadienne Rhodnie Désir bouleverse avec *BOW'T TRAIL* Rétrospek, présenté pour la première fois en Europe.

BOW'T TRAIL par Rhodnie Désir © Kevin Calixte

Croiser les doigts pour que la panne technique du métro ne s'éternise pas. Chercher la navette estampillée " Cartoucherie de Vincennes " . Regarder les minutes qui défilent. Courir récupérer son billet. S'installer sur les bancs rouges de la salle de l'Atelier de Paris. Fermer les yeux et se réveiller ailleurs. C'est l'effet June Events. Une escapade en territoires artistiques qui entraîne très loin.

Au pays des faunes



Empire of a Faun Imaginary

de Simone Mousset © Sven Becker

La première image de *Empire of a Faun Imaginary* est saisissante. Quatre silhouettes en maillots pastel et collants poilus, figées comme des statues, au milieu d'un paysage lunaire habillé de quelques rochers en mousse couleur pastel. Ces quatre êtres étranges, aux regards soulignés par le maquillage, s'agitent et déploient une gestuelle sautillante très animale. Le tout ponctué de petits cris qui font d'abord sourire. Alanguis au soleil, à l'affût derrière les monticules, se frottant les uns aux autres, ces lointains cousins du faune de **Nijinski**, semblent toutefois attendre quelque chose.

Progressivement, le tableau en apparence idyllique se couvre d'un voile d'angoisse. Les cris se font plus gutturaux, plus déchirants ; les postures plus apeurées. Une inquiétude plane sur ce quatuor. L'orage éclate et avec lui, la sensation de malaise grandit. Les pointes d'humour se muent en manifestations émotives disproportionnées. Son univers onirique autant visuel que sonore fascine et questionne. Où veut-elle nous entraîner ? Dans cet univers étrange où même les blocs de pierre peuvent exprimer des angoisses existentielles, les revirements de situation sont légion. Une créature aux allures de mammoth débarque trébuchant sa démarche pesante et engloutit les faunes inanimés, puis les libère comme régénérés.

Avec cette pièce qui mêle danses, chants et arts visuels, la chorégraphe luxembourgeoise **Simone Mousset**, qui commence à acquérir une notoriété en France, sait très bien osciller entre plénitude et incertitude. Née d'une réflexion autour de la création post pandémie, cette pièce, pas exempte de quelques redondances, fascine tout autant qu'elle questionne.

« *Transcender les espaces* »



BOW'T TRAIL Rétrospek

par Rhodnie Désir © Kevin Calixte

Récompensée par le Grand Prix de la Danse de Montréal en 2020, et présentée pour la première fois en Europe, *BOW'T TRAIL Rétrospek* saisit par sa force évocatrice. On sait gré à **Anne Sauvage**, directrice de l'Atelier de Paris de permettre la rencontre avec **Rhodnie Désir**, chorégraphe-performatrice canadienne.

Cette pièce chorégraphique documentaire est l'aboutissement du parcours de mémoire et d'histoire, le BOW'T TRAIL, initié en 2013 autour de la traite négrière dans les Amériques. De ses séjours dans sept territoires, de la Martinique à Haïti (sa terre d'origine) en passant par Le Brésil, le Canada, la Nouvelle-Orléans, le Mexique, **Rhodnie Désir** a fait de son corps et de sa voix les réceptacles et les médiateurs de tous ces témoignages recueillis.

Encadrée par deux musiciens, un batteur et un beatmaker, **Jahsun** et **Engone Endong**, elle apparaît de dos ceinte d'une large jupe. Du revers de la main, elle en lisse les pans avec application. Puis soudain les bras s'envolent, les mains tournent sur elles-mêmes. Tour à tour boxeuse en jupon à cerceaux telle une cage dont elle cherche à s'extraire, guerrière ou griot, accompagnée de trois boîtes-tables, qu'elle manipule avec inventivité pour faire surgir les images, elle se démultiplie en une mosaïque de personnages. Derrière elle, des projections vidéo immersives créées par **Manuel Chantre**, se superposent comme une seconde peau. Elles entrent en résonance avec les mouvements de manière poétique.

Quand elle quitte la scène empruntant l'un des escaliers du parterre, elle continue de chanter. Sa voix se perd dans les coulisses. Quand la lumière se rallume, **Rhodnie Désir** est assise en tailleur face au public, en tenue de ville. Pas de salut. Ce bord de plateau fait partie intégrante de ce spectacle qu'elle voit surtout comme un legs, un partage. Le moment d'échange éclaire la démarche. « *La danse me permet de transcender les espaces* », répond-elle à une spectatrice. Son solo est en tout cas un voyage dont on sort transformé.

Claudine Colozzi

[June Events](#)

Atelier de Paris

Au festival June Events, la danse ne retient plus son souffle

Plusieurs pièces présentées lors de cette 17^e édition, qui se déroule à Paris jusqu'au 17 juin, témoignent d'un intérêt croissant des chorégraphes pour la respiration et la voix.



« *This Is Not (An Act of Love and Resistance)* », d'Aina Alegre, au Cultuurcentrum de Bruges, en Belgique, en décembre 2022. PHILE DEPREEZ

Haleter fort, expirer à fond, cracher ses poumons, mais aussi chuchoter, murmurer... Cette gamme sonore mouvante soulève par vagues le spectacle *This Is Not (An Act of Love & Resistance)*, d'Aina Alegre, qui a ouvert en fanfare, mardi 30 mai, le festival June Events, piloté par l'Atelier de Paris. Avec ses neuf « *travailleuses de l'air* » en action, dont trois trombonistes et une tubiste, la chorégraphe, qui enracine sa recherche depuis dix ans sur le souffle profond comme « *extension et résonance du corps dans l'espace* », a emporté le public dans une tornade joyeusement insurrectionnelle et subtilement féministe. « *J'ai eu un mal fou à trouver des joueuses de trombone et de tuba* », confie-t-elle.

Pour sa première pièce grand format, Aina Alegre, codirectrice, avec Yannick Hugron, du Centre chorégraphique national de Grenoble, comédienne par ailleurs, enfonce le piston pour élargir encore sa palette. Les danseuses parlent, et les musiciennes dansent, et ce petit monde des « *poumonautes* » un terme emprunté au journaliste scientifique James Nestor, auteur du livre *Breath* (« souffle », Penguin Group, 2021, non traduit) sur la respiration et son impact sur la santé humaine fait ventilation commune. « *A l'origine, il y a l'envie de comprendre d'où vient le geste et comment il circule*, souligne-t-elle. *Je travaille beaucoup sur le saut et sa répétition qui s'appuie sur la respiration et la voix. Elles rythment nos mouvements, dont elles deviennent la musique tout en donnant une consistance à l'air.* »

Alliances insolites

Cette forme opératique inhabituelle qu'est *This Is Not (An Act of Love & Resistance)* donne la tonalité globale de la 17^e édition de June Events. Sur la vingtaine de spectacles à l'affiche, une douzaine tricote des alliances insolites entre le geste et la voix. « *La jeune génération a envie de profiter de l'ensemble des possibles du corps* », insiste Anne Sauvage, directrice du festival. *Et c'est, selon moi, l'expression d'une affirmation et d'une revendication, en particulier chez les femmes qui sont très nombreuses sur ce terrain.* » Elle accompagne ainsi parallèlement ce désir par des master class avec ce qu'elle appelle des « accoucheurs de voix », comme [Meredith Monk](#), Vincent Dupont, Dalila Khatir ou Jean-Baptiste Veyret-Logeria s. « *Ils aident les chorégraphes à trouver la leur et à l'explorer sous toutes ses formes, de la parole au chant, et jusqu'aux cris d'oiseau chez Joana Schweizer.* »

Déjà entendu ça quelque part ? Rien de vraiment neuf sous le soleil de la danse contemporaine. Pina Bausch, Maguy Marin, Jean-Claude Gallotta, Georges Appaix pour n'en citer que quelques-uns ont sorti depuis longtemps le danseur de son bocal pour lui ouvrir le micro. Mais cet élan libérateur et ce besoin d'un corps plein connecté à sa complexité intime se colorent aujourd'hui de nuances esthétiques et sociétales différentes. Entre l'étouffoir de la pandémie de Covid, l'urgence écologique, la tendance « *spectacle total* » très présente sur les plateaux, l'outillage multiple et sophistiqué des interprètes et leur goût aiguisé pour la performance, de nouveaux récits et écritures jaillissent.

Investigations sonores

Nombreux sont les artistes qui se tournent notamment vers le yoga et les pratiques énergétiques et somatiques. Ces apprentissages, Nina Santes, à l'affiche le 8 juin avec son solo *Peeling Back*, sur le thème du corps féminin liquide, en a fait la base de son désir « *d'entremêler, par un travail immersif, le son et le geste, en créant une sorte d'écosystème* ». « *Le souffle m'a permis d'avoir un ancrage, de me dépasser en m'affranchissant d'un rapport formel au mouvement, précise-t-elle. Il me permet d'aller au-delà de mes limites et d'entrer dans des états de conscience altérés. Lorsque je l'oublie, ma danse n'est qu'une image. Je l'oublie d'ailleurs régulièrement et je crois que c'est un phénomène collectif, un symptôme de notre époque de ne pas respirer, d'oublier de le faire. Alors que le souffle, c'est le moteur, ce qui nous relie à nous-même, au monde extérieur et à l'invisible.* »



« Peeling Back », de Nina Santes, au CCNO, en janvier 2023. ROBERTO MARTINEZ

Ces investigations sonores déplacent la pièce de danse, comme il faut s'y attendre, vers d'autres horizons. Le phénomène de ritualisation des spectacles que l'on note chez des chorégraphes tels que [Damien Jalet](#), Mathilde Rance, [Daniel Linehan](#) ou encore Vania Vaneau, en lien avec un imaginaire chamanique revisité, fait apparaître des performeurs qui se disent volontiers passeurs ou médiums. Avec sa déambulation *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, Flora Détraz, passée par une formation classique où elle se sentait « désincarnée », puis interprète chez Maguy Marin où elle prend un grand bol d'air, se risque dans cette création sur les traces de la Pythie de Delphes et des femmes oracles. « *La voix est l'accès invisible à notre monde intérieur*, raconte-t-elle. *Elle nous traverse du sexe à la bouche, nous relie au ventre, à la terre, nous reconnecte à notre puissance érotique.* » Et lorsqu'elle explose dans un cri, un hurlement qui hulule fort, comme le titre de la pièce l'indique, elle entrelace des émotions paradoxales.

A force de fouiller et de retourner les couches les plus souterraines de leur être, certaines chorégraphes, dont Flora Détraz et Yasmine Hugonnet, se sont découvert un talent de ventriloque. Depuis son solo *Le Récital des postures* (2014), Yasmine Hugonnet a développé cette pratique insolite qui contamine follement le quatuor intitulé *Les Porte-Voix, cabaret ventriloque* (2022). Ici, la « voix du ventre » circule entre les interprètes dans ce qui ressemble parfois à une curieuse et loufoque cérémonie de possession. « *La parole ventriloque est une forme de danse à l'intérieur de moi qui se fraye un chemin jusqu'au dehors* », résume Hugonnet. Ouvrez la bouche, actionnez le robinet vocal et lâchez tout !

Festival June Events, jusqu'au 17 juin. [Atelier de Paris](#), Cartoucherie, 2, route du Champ-de-Manoeuvre, Paris 12 e ; *Peeling Back*, de Nina Santes, le 8 juin ; [Rendez-vous « 6 à 7 »](#) avec Vania Vaneau, le 8 juin ; *Des oiseaux*, de Joana Schweizer, le 15 juin ; *Autour d'Hurlula, incantations dans la forêt*, de Flora Détraz, le 15 juin.

Peeling Back, le Venus Beauté (Institut) trash de Nina Santes

Au théâtre de l'aquarium, investi par l'Atelier de Paris-CDCN, à l'occasion de June Events, la danseuse et chorégraphe **Nina Santes** poursuit son travail immersif et invite à pousser la porte d'un bien étrange salon d'esthétisme. Questionnant le rapport de l'individu à son environnement, elle s'intéresse cette fois à ce qui se cache derrière les paravents, les cabines de bronzage d'un institut de beauté, lieu de passage obligé pour toutes femmes voulant entrer dans le moule d'un monde de faux-semblant et d'apparence.

Enfermée dans une sorte de structure transparente, faite de miroirs sans teint, elle joue des diffractions pour produire une image kaléidoscopique d'elle-même. Silhouette moulée dans une sorte de combinaison suggérant les muscles cachés sous un épiderme rendu transparent à force d'être frotté, abrasé, purifié, nettoyé, elle s'offre entièrement à ce rituel barbare et agressif censé la rendre toujours plus belle. S'inspirant des aventures contrastées, singulières, vécues par sa soeur, employée dans une chaîne d'institut de beauté canadien, *Beauty Glow Tanning Studio*, qui donne son nom au nouveau cycle de recherche et de création de l'artiste, dont *Peeling Black* est le premier opus, **Nina Santes** dénonce la misogynie d'un système, où le corps de la femme est soumis à rude épreuve.

Entre *Brazil* et *Venus beauté (Institut)*, la dernière création de cette performeuse, venue du monde des marionnettes, est une sorte de dystopie radicale qui fait froid dans le dos. Poussant tous les curseurs du dérangeant sons gutturaux amplifiés, vomissures, gargarismes répétitifs, mouvements saccadés rappelant celui des insectes, etc., elle se glisse dans la peau d'une créature à mi-chemin entre la célèbre et sanglante Élisabeth Báthory et un monstre psychotique prêt à tout pour ne pas vieillir. Attention, expérience choc !

D'Uzès à June Events : « Play612 » de Daniel Larrieu

Toute pièce de danse a pour sujet : le temps. Le temps qu'un geste existe sur le plateau, le temps de sa disparition, la durée d'une pièce et l'infini qui suit. Daniel Larrieu fait de ce thème le sujet de *Play612* [lire notre interview]. Par ailleurs, si vous assistez à ce jeu avec Chronos alors que votre anniversaire approche, vous pouvez vous signaler au début. Vous aurez alors quelques chances que le trio écrive votre prénom en l'air, par des gestes impliquant le corps entier. Ce soir-là, à Uzès, le sort tomba sur « Evelyne ».

Après cet hors d'œuvre, Larrieu présente le chapeau fatidique, un haut de forme digne d'un directeur de cirque. C'est alors que dans un esprit cunninghamien, les interprètes invitent quelques volontaires à procéder au tirage au sort, pour déterminer dans quel ordre on traverse les souvenirs artistiques qui font la matière de *Play612*. Il y a un parcours, chaque fois différent, qui passe par le Concours de Bagnolet comme par le récit des premières danses d'adolescents des trois interprètes. D'un soir à l'autre, ni le spectacle ni les échanges avec le public ne sont donc tout à fait les mêmes, rendant le moment présent particulièrement saisissable. Ce qui, au passage, empêche toute nostalgie.



"Play612" – Daniel Larrieu © Sandy Korzekwa

« Pas gai », mais réjouissant

Pourtant, la balade dans le temps commença par un classique. « *Pas forcément gai* », prévint Larrieu, ce soir-là en rigolant. Mais beau : *Avec le temps* de Léo Ferré. A partir de là, tout fut à lire sous cet angle, face aux murs centenaires de l'Evêché qui servent de fond de scène. Et Larrieu reprit sa danse d'antan, où chaque geste prend son temps, ce qui lui permet d'exister même après son incarnation sur le plateau. Le monde n'est plus le même, et la danse non plus, ni les interprètes.

Et au fond, recroquevillée sur une chaise, une marionnette de la taille d'un enfant. « *Nous l'avons fabriquée pour un spectacle de Forsythe qui nous avait commandé une chorégraphie pour chacun de ses danseurs. Mais le projet a été annulé. Depuis, nous appelons cette marionnette Little Bill* », explique-t-il. Et de lui insuffler, par son geste manipulateur, une vie si profonde qu'on ne regarde plus que lui : Little Bill, qui n'a rien perdu de son état onirique qu'il manifesta, déjà entre les mains de Larrieu, dans *Little B.*, créé en 1997. De par son état marionnettique, Little Bill est en effet immortel. Et poète, d'autant plus que Larrieu constate que « *la poésie est un état qui se mesure à sa disparition* ». Ici, la poésie résiste.

Galerie photo © Sandy Korzekwa



Edith et Emmy

Retour ensuite à ce que Larrieu appelle « *chanson de gestes* », avec *Sous le ciel de Paris* par Edith Piaf, et les souvenirs de débats avec les complices de l'époque autour d'un tel choix, ne répondant pas aux critères de progressisme politique en vigueur. Peu importe puisqu'il s'agit ici d'interprétation poétique qui traverse le temps et non d'illustration qui s'efface aussitôt. Et pourtant le temps du dialogue chorégraphique avec la chanson française par les chorégraphes sous l'enseigne d'une telle douceur semble bel et bien révolu, et avec lui cette sensibilité soudainement retrouvée.

Comme dans *Emmy*, par ailleurs, ce solo de neuf minutes créé en 1993 et transmis à Enzo Pauchet en 2018, pour Les Hivernales d'Avignon. Là aussi le temps devient un allié, presque un amoureux au lieu de pousser les danseurs à l'accélération permanente. « *Je suis témoin d'une époque qui était artisanale et qui prenait le temps* », dit Larrieu. Si aujourd'hui il n'interprète plus *Emmy*, l'interprétation par Pauchet fait résonner les époques en les croisant. En prenant le temps...



"Play 612" – Daniel Larrieu © Sandy Korzekwa

Tirage au sort

Si le public tire au sort chaque souvenir dansé à venir, l'idée n'est pas seulement d'éviter tout ordre chronologique, mais aussi toute hiérarchie. Les souvenirs sont libres, flottants, se croisant selon l'humeur du jour. Larrieu et ses complices se baladent librement dans ce qu'il appelle la Collection Larrieu, avec ses soixante-dix pièces créées depuis 1982 et ses excursions dans le théâtre qui lui permettent de dialoguer avec le public sans fard et sans microphone.

Il appuie sur la touche « play » et on le voit prendre soin du geste dansé, à partir d'une représentation graphique, d'une partition musicale, de mots, de rébus ou bien en improvisant avec un éventail. Et on sent *Play612* capable d'évoluer selon l'humeur du chef, de se transformer à travers le temps. Et même soixante-dix œuvres chorégraphiques se transforment alors en un infini.

Thomas Hahn

Vu le 10 juin 2023, Festival La Maison danse, Uzès

Festival June Events, le 17 juin 2023

Conception : Daniel Larrieu

Avec : Jérôme Andrieu, Daniel Larrieu, Enzo Pauchet

Lumière : Lou Dark

Costumes : Association Heart Wear

Chapeau : Anthony Peto

Poupée : Kit Volland

Des femmes puissantes dansent à June Events

Plus de détails

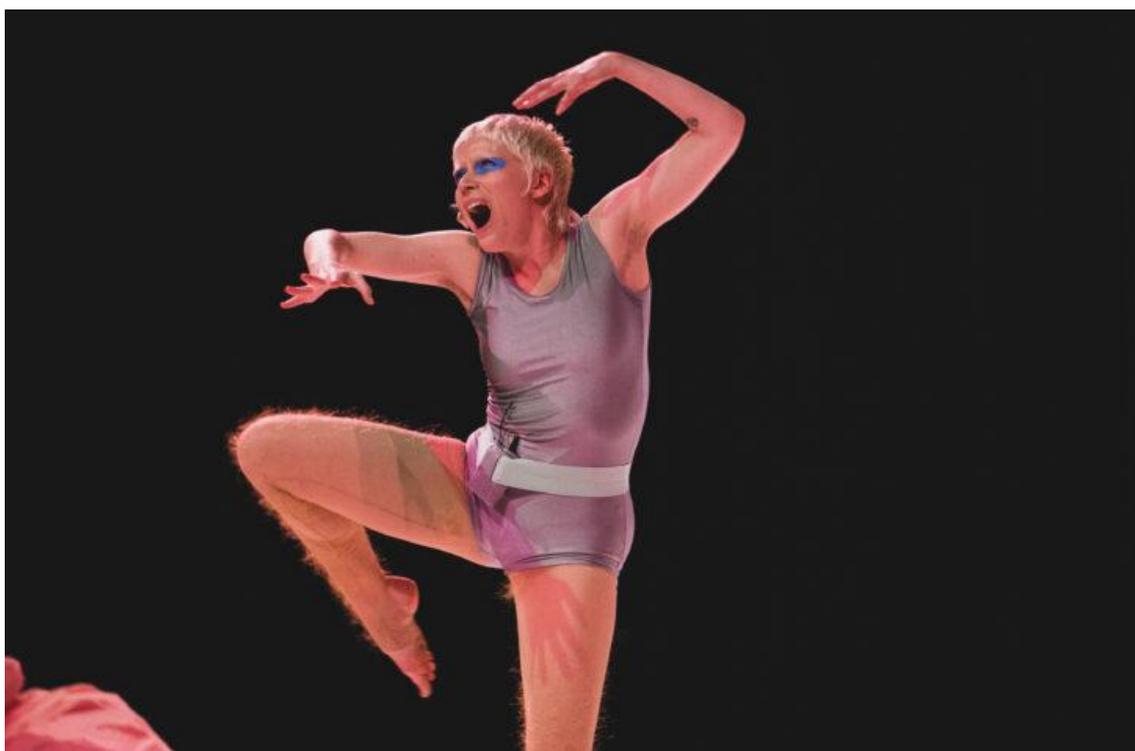
Paris . Les Ateliers de Paris et Théâtre de l'Aquarium. 6-VI-2023. Festival June Events.

Simone Mousset : Empire of a faun imaginary. Direction artistique : Simone Mousset Interprètes : Tasha Hess-Neustadt, Lewys Holt, Eevi Kinnunen, Hannah Parsons. Collaboration artistique : Neil Callaghan. Scénographie, costumes : Lydia Sonderegger. Lumière : Seth Rook Williams Son : Alberto Ruiz Soler. Travail voix, composition vocale : Jamie McCarthy. Dramaturgie : Lou Cope Consultant théorie culturelle : Macon Holt.

Rhodnie Désir : BOW'T TRAIL Rétrospek. Chorégraphie, interprétation, direction artistique et compositions vocales : Rhodnie Désir. Musiciens : Engone Endong & Jahsun. Conception vidéo : Manuel Chantre. Conception lumières : Juliette Dumaine. Conception lumières (accessoires) : Jonathan Barro. Conception costumes : Mélanie Ferrero. Beatmaker, compositeur sonore : Engone Endong. Consultation artistique senior : Philip Szporer. Accompagnatrice à la création : Isabelle Poirier. Directrice technique : équipe de RD Créations

- [France](#)
- [Île-de-France](#)
- [Paris](#)

Deux femmes puissantes livrent leur vision du monde et de son passé à l'occasion du festival June Events. La Luxembourgeoise [Simone Mousset](#) pour un opéra préhistorique et la Canadienne [Rhodnie Désir](#) pour un parcours de mémoire dans l'afro-descendance.



Dans l'atmosphère rosée d'un cyclo, cette pièce vocale contemplative de la chorégraphe luxembourgeoise [Simone Mousset](#) vit au rythme d'une soirée d'été baignée du chant des cigales. La scène est parsemée de roches en mousse, sur lesquelles les danseurs se hissent à intervalles réguliers. Le titre de la pièce, *Empire of a faun imaginary*, est une franche allusion à *L'après-midi d'un faune*, dont certaines postures chorégraphiques s'inspirent et qui retient de l'extase du faune l'original démultiplié dans un opéra sans paroles.

Les quatre danseurs et danseuses de ce projet insolite s'emparent du hiératisme primaire de ces créatures tribales pour composer une chorégraphie souvent statique. Les justaucorps se teintent de couleurs arc-en-ciel, tandis qu'un orage approche, accentuant la terreur du troupeau. La danse n'est pas abstraite, avec son rythme maîtrisé et ses roulades, mais elle ne donne pas beaucoup de grain à moudre pour l'esprit, privilégiant une approche plasticienne. Intéressant sur le plan formel, dans une recherche qui décloisonne voix et corps, c'est un spectacle dont le rythme lent désarçonne.



La chorégraphe canadienne [Rhodnie Désir](#) est une femme et une interprète puissante qui parvient, avec trois tables gigognes et quelques accessoires, à recréer toutes les identités des 400 visages et personnalités, qui constituent le Panthéon de cette rétrospective. Ces tables à café qu'elle a trouvées à quelques jours de la première lui ont permis de comprendre cette multiplication de personnalités sur scène. Deux instrumentistes et un grand écran vidéo complètent le dispositif. Sorcière ou prêtresse, toujours à la lisière du fantastique, [Rhodnie Désir](#) est 1 000 êtres habités ou souffrants.

Sa pièce phare *BOW'T TRAIL Rétrospek* et le parcours qui lui est associé lui ont valu deux Prix de la danse de Montréal en 2020 : le Prix Envol et le convoité Grand Prix de la danse. *BOW'T TRAIL*, présenté pour la première fois en France à l'occasion de June Events, est un parcours de mémoire de l'afro-descendance dans les Amériques démarré il y a 10 ans. *Rétrospek* est la seule des neuf oeuvres chorégraphiques qui a le droit de circuler. Sinon, chaque oeuvre appartient à son territoire.

La première oeuvre est née au Canada, pour évoquer la migration au niveau psychique. Pour les autres BOW'T, Rhodnie Désir a répété la même mathématique. Elle se rend dans un territoire pendant 30 jours, Martinique, Brésil, Haïti, Halifax, Mexique, Nouvelle-Orléans et Canada, et y travaille sur les multiples cultures ancestrales. Elle rencontre à chaque fois le passé et le présent à travers des entrevues. « Le *BOW'T TRAIL* est plus qu'une oeuvre, dit-elle, c'est un mouvement de mémoire ». Chacune de ces expériences a été conservée et archivée sur une plate-forme de 75 vidéos dans quatre langues différentes.

Crédits photographiques : © Marco Pavone, Sven Becker, Kevin Calixte

Danses avec la plume

[June Events 2023] Soirée d'ouverture - Habib Ben Tanfous / Aina Alegre Share This Article Related News About Author Réagissez Laissez un commentaire

Durant trois semaines, le festival **June Events** organisé par l'Atelier de Paris-CDCN propose des soirées qui juxtaposent des univers de chorégraphes souvent très éloignés, mais reliés par un fil sensible. Pour sa 17^e édition, cette manifestation **se fait l'écho des questionnements autour de la création dans un monde fragmenté et en crise**. Lors de la soirée d'ouverture, le chorégraphe belge **Habib Ben Tanfous** interroge son héritage familial dans un solo introspectif *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*. Avec ses neuf interprètes, dont quatre musiciennes, **Aina Alegre** propose pour sa part sa première pièce grand format, *THIS IS NOT (an act of love & resistance)* où elle explore la relation à l'air qui nous fait vivre et nous relie les uns aux autres.



Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas de Habib Ben Tanfous.

L'ambiance est tamisée. Un homme est allongé à côté d'une maquette d'immeuble. Quel est cet appartement dont on aperçoit les fenêtres éclairées ? Celui de son enfance, peut-être. Car avec *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*, **Habib Ben Tanfous** se replonge dans son passé. Dans ce solo intimiste qui a ouvert l'édition 2023 de **June Events**, le comédien, danseur et chorégraphe bruxellois, d'origine tunisienne, questionne l'impact de l'héritage familial dans la construction de soi. Comment nos racines nous ancrent-elles ou nous aliènent-elles... Habib signifie le bien-aimé. Son arrière-grand-père qu'il n'a pas connu portait le même prénom que lui. Pas si anodin. Comment l'artiste, devenu à son tour père, a-t-il bâti son identité à travers celle des générations qui l'ont précédé ? Quelle responsabilité porte-t-il vis-à-vis de ses origines ?

Seul en scène, **Habib Ben Tanfous** se met progressivement à nu utilisant son corps et sa voix comme vecteurs de

Danses avec la plume

transmission de ses émotions. **Ce voyage introspectif l'invite à transformer ses souvenirs, les histoires familiales, les anecdotes maintes fois évoquées en matière chorégraphique**. La gestuelle est singulière, ondulante et sensuelle, mettant en valeur un dos très expressif malgré une courbure excessive due à une maladie. " *Le poids de son héritage culturel* ", s'en amuse-t-il ! Original, tenu de bout en bout, **ce portrait dépouillé parle à chacun.e de nous, grâce à une interprétation pudique et distanciée**.



THIS IS NOT (an act of love & resistance) d'Aina Alegre

Tout commence par les notes d'un trombone. Une musicienne descend du fond de la salle pour rejoindre le plateau. Une danseuse arrive sur scène et semble vouloir embrasser l'espace par ses mouvements de bras. Rejointes par le reste du groupe, chacun.e à sa manière expérimente son rapport à l'air, par le souffle, par le corps. Musique et danse s'entremêlent. Pour sa première pièce grand format, **Aina Alegre**, codirectrice (avec Yannick Hugron), du CCN de Grenoble, a choisi de nous entraîner dans un voyage festif et futuriste en explorant les alliances entre la voix et le geste. On retrouve par moments [l'atmosphère étrange du très beau solo R-A-U-X-A découvert en 2022 au festival de Marseille](#). Ici aussi autour d'un quatuor féminin de cuivres, composé de trois trombones à coulisse et d'un tuba, et de cinq danseurs et danseuses, Aina Alegre pose un acte de résistance, mais cette fois collectif, comme le laisse sous-entendre, en partie, le titre de la pièce ***THIS IS NOT (an act of love & resistance)***.

Le voyage musical et chorégraphique est certes bigarré, mais progressivement, l'attention décroche. Entre ambiance brass band très explosive et voyage intergalactique, difficile de comprendre où la chorégraphe veut nous emmener. **Très vite, la sensation de redite dans les phrases chorégraphiques se fait jour**, tout comme **l'absence d'un fil conducteur** qui maintiendrait une tension. On manque d'air alors que sur scène les interprètes se donnent à fond. L'alliance peine à s'installer sur la durée malgré un propos intéressant. C'est tout le mystère, et l'implacabilité, du spectacle vivant.

« Pièce d'ensemble & Les Noces » d'Alma Söderberg et Salva Sanchis



À l'occasion de sa 17^e édition, le festival June Events a rendu hommage à la Manufacture, prestigieuse école d'arts de la scène créée à Lausanne en 2003 qui dispense un cursus de danse contemporaine en étroite liaison avec P.A.R.T.S., l'institution bruxelloise fondée huit ans plus tôt par Anne Teresa De Keersmaeker. La Manufacture, aujourd'hui « placée sous la responsabilité artistique » de Thomas Hauert, a présenté deux oeuvres, dans un ordre différent de celui annoncé : *Pièce d'ensemble & Les Noces* .

Une même onzaine d'interprètes, la disparité penchant vers le sexe féminin, s'est donnée corps et âme dans les chorégraphies d'Alma Söderberget de Salva Sanchis, prenant à peine une quinzaine de minutes pour la détente, le changement de costume et aussi celui de rôle. Söderberg prend l'adjectif choral au sens le plus large du terme en fondant, sans toutefois confondre, musique et danse. Elle renoue par là même, comme nous l'a fait remarquer le photographe Laurent Philippe, avec une formule explorée dans les années 70 notamment par Meredith Monk. Et, plus près de nous, par Daniel Linehan qui signe toujours et vocalise en solo ou avec ses danseurs la B.O. de ses pièces. La structure minimaliste ou répétitive donne du grain à moudre au collectif comme à l'individualité. Les interprètes font grappe, groupe, sinon masse au tout début, côté cour, dans le silence et l'obscurité. Peu à peu, ils se dispersent sur l'aire du jeu, le plateau étant en l'occurrence au ras des pâquerettes.

"Pièce d'ensemble" - Alma Söderberget © Laurent Philippe

En même temps, ils et elles marquent le pas, produisent leurs rythmes, leurs rengaines, leurs antennes, avec le renfort de percussions corporelles, d'onomatopées, de mots et phrases pour la plupart en français, un monologue en anglais pour faire « in », un autre en espagnol pour se la jouer multiculti à la manière bauschienne. Rien de chaotique ici, malgré les apparences, l'impromptu faisant partie de l'écriture du ballet. La dépense énergétique est totale, les mouvements sont gracieux et variés. Le contrepoint sonore est aussi celui de la partition dansée, à base de vagues gestuelles synchronisées, d'échappées (de)

belles, de houles, d'ondulations, de flux mais aussi de ruptures. La qualité sonore est remarquable, les micros HF dont sont équipés les interprètes permettent d'accorder au mieux leur chant, d'obtenir des effets diphoniques et, bien entendu si l'on peut dire polyphoniques. Les enfants de troupe trouvent à s'exprimer théâtralement. On sent que la Manufacture les y a formés. Une des danseuses les plus menuës, Emma Perez, s'avère extrêmement douée pour le théâtre musical. Une autre, Timea Lador, pratique avec fougue harangue et pointing, allant jusqu'à menacer les spectateurs du premier rang.

Galerie photo © Laurent Philippe



Diaporama: <http://dansercanalthistorique.fr/?q=content/piece-d-ensemble-les-noces-d-alma-soderberg-et-salva-sanchis>

Salva Sanchis prend les mêmes et recommence après un etrache mérité. Si la bande-son est bien celle des *Noces* (1923) de Stravinsky, la chorégraphie n'a plus rien à voir avec l'originelle, de Bronislava Nijinska (autrice non citée par le dossier de presse, ainsi que nous l'a fait remarquer Claude Sorin) ni même avec celle qui avait propulsé Angelin Preljocaj sur le devant de la scène en 1989, avec le renfort des Percussions de Strasbourg et du Choeur contemporain d'Aix-en-Provence (que l'on pourra revoir à Montpellier Danse les 20 et 21 juin). La sono de l'Aquarium a cru bon de passer la musique enregistrée à fond la caisse, ce qui nous a semblé contreproductif. D'abord parce que le disque utilisé, la version de 2013 éditée par Harmonia Mundi en 2015, avec le RIAS Kammerchor (la soprano Carolyn Sampson et le ténor Jan Kobow) sous la direction de Daniel Reuss/MusikFabrik (avec pianola, deux cymbalums, un harmonium et des percussions), est suffisamment ample, claire et nette diffusée droit, sans vitesse ni précipitation, sans décibels superflus. Ensuite, parce que le volume porte tort à la danse, la faisant passer au second plan.

Galerie photo © Laurent Philippe



Diaporama: <http://dansercanahistorique.fr/?q=content/piece-d-ensemble-les-noces-d-alma-soderberg-et-salva-sanchis>

Strictement vêtus de noir, tels des musiciens apprêtés pour une soirée de gala, les danseurs s'en sont encore donné à cœur joie. Ils méritent tous d'être nommés : Jessica Allemann, Alina Arshi, Jamila Baiويا, Meggie Blankschyn, Mel Damianaki, Giulia Fabbri, Timéa Lador, Emma Perez, Tristan Richon, Robinson Starck, Natasha Vuletic. Ils respectent le « canevas chorégraphique » de Salva Sanchis, nous gratifient d'une entrée valorisant le port de bras, suivi d'un unisson visuel avec suffisamment de contrepoints pour permettre à chacun d'exprimer son expressivité, d'un final en fondus au noir et au silence. La danse-théâtre est moins marquée ici. Le mélange des genres opère, qui va du néoclassique au contemporain, sans nul besoin de performance physique. La fluidité prime qui, comme le souhaite le chorégraphe, permet aux danseurs « d'être ensemble seuls [et d'] être seuls ensemble. »

Vu le 10 juin 2023 au théâtre de l'Aquarium dans le cadre de June Events.

June Events : *Open/Closed*, chorégraphie de Pierre Piton

June Events

Open/Closed, chorégraphie de Pierre Piton

Fondé en 1999 par Carolyn Carlson aujourd'hui présidente d'honneur, l'Atelier de Paris devient Centre de Développement Chorégraphique National en 2015. Avec ce festival, il clôt sa saison axée sur les résidences de compagnies et des créations. Fidèle à sa mission de formation continue, il programme chaque année des master-classes avec des figures historiques de la danse, soutient la création mais favorise aussi la reprise des pièces du répertoire avec d'autres théâtres.

Dans cet esprit, une vingtaine de rendez vous-certains gratuits- dans plusieurs lieux parisiens, à la Cartoucherie de Vincennes et sur des places publiques. Et il offre à des chorégraphes de montrer leurs travaux en cours, en prélude aux deux spectacles présentés chaque soir. Cette année encore, le Centre culturel suisse hors-les-murs, à cause de la fermeture de ses locaux pour travaux, présente ici des chorégraphies d'artistes helvètes souvent surprenants.

Open/Closed, chorégraphie et interprétation de Pierre Piton



©x

Collé tel un insecte ou un gecko au grand mur en fond de scène, le danseur au long corps élastique essaye de s'y fondre dans des équilibres et contorsions. Accompagné d'une création sonore organique... Sur sa console, Simone Aubert capte le moindre bruissement de ses gestes et en direct, le transforme en bourdonnements et vibrations. Comme enfermé dans la verticalité du mur, il s'en échappe pour explorer par reptations l'horizontalité du sol, jusqu'à se coller aux corps des spectateurs assis par terre et obligés de se déplacer. Il ira jusqu'à ramper sous le tapis de danse, séquence étouffante...

Entre convulsions, figures précaires et dans un rapport incongru aux murs et au sol, Pierre Piton met au défi l'en-dedans et l'en-dehors du corps, ses vêtements ôtés et agités en drapeau. Il devient une créature primitive, un monstre sympathique entre insecte et serpent. Sa progression ininterrompue métamorphose la configuration de la salle et rend le public mouvant. Une odeur de terre humide nous parvient dans le clair-obscur du plateau.

Pierre Piton se voit d'une génération «d'un entre-deux», celle d'une dystopie : « *Open/Closed* est un essai dansé d'extériorisation de cette ambiguïté. Cette performance pense le corps comme flou... L'exploration se fait au sein d'un être changeant, et devenant insaisissable ». En connivence avec la musicienne, il nous entraîne dans un univers bizarre. Invités à nous déplacer avec lui, nous devenons partie prenante de ce solo, troisième création de ce membre du collectif The Field, à la Tanzhaus de Zürich. Un artiste à suivre.

June Events jusqu'au 17 juin, Atelier de Paris, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ de manoeuvre. T. 01 41 74 17 07.
Métro : Château de Vincennes, puis navette gratuite, ou bus 112.

Danse

Scènes

“The Game of life” nous embarque dans un univers où la variation est le maître-mot

par Jeanne Weil

le 13.06.2023



Après [Empire of a Faun Imaginary](#), le festival June events continue avec *The Game of life*, accueilli au Carreau du Temple ce soir et demain.

“Une glaise de danse et de musique” (Pierre Godard)

Faire fi de l'axiome selon lequel les rapports entre danse et musique ne sauraient qu'être de domination ou, à l'inverse, depuis Cage et Cunningham, d'indépendance : voilà la gageure de *The Game of life*.

Les chorégraphes Pierre Godard et Liz Santoro ont eu l'idée de travailler, avec le compositeur Pierre-Yves Macé, à une pièce postulant une interdépendance complète entre les différents arts dont est fait un spectacle de danse. Ils se sont alors tournés vers la nature et, plus précisément, vers le fonctionnement d'un organisme à partir du code génétique.

A la manière d'un Vian, qui composait les boissons de son “pianocktail” en attribuant un alcool à chaque note, les chorégraphes ont eu l'idée d'associer un mouvement à un codon – ces éléments premiers du code génétique – et le musicien une durée. A partir d'un alphabet musical et chorégraphique simple, sinon minimal, les trois danseur-ses et trois musicien-nes nous convient alors à un spectacle changeant au gré des énergies.

La lumière et la scénographie ne sont pas en reste : des panneaux carrés sont éclairés en fonction des unités travaillées par les artistes. Ils accompagnent alors les pliés et rotations des danseurs et danseuse comme les doubles-croches et triolets des musiciennes et musicien. Véritable écosystème que ce spectacle, où les éléments sont interdépendants.

“Un écosystème performatif”

(Liz Santoro et Pierre Godard)

Ce lien fondamental entre les un-es et les autres s’inspire d’un automate cellulaire créé en 1970 par John Conway. Comme chez le mathématicien, l’état de corps des interprètes est tributaire de leur environnement. Ce qui se joue surtout, pour le spectateur et la spectatrice, c’est cette infinité de variations que subit cette même phrase quaternaire, qui ralentit ou accélère sans que l’on ne sache trop comment.

L’univers abscons des mathématiques et la simplicité de la nature coexistent dans le projet des artistes. Cette alliance de deux mondes *a priori* contraires semble au centre de la création : les carrés lumineux un rien géométriques font ressortir les vêtements bleu nuit des six interprètes. Les trios laissent place à des *solijuxtaposés*, qui se reconstituent en duos. Les musicien-nes, également, laissent tel instrument donner le “la” avant de reprendre en chœur cette étrange partition. Les mouvements et déplacements des danseur-ses, tout d’abord anguleux, gagnent en courbe au cours de la soirée avant de redessiner un angle droit et de se métamorphoser à nouveau en de souples gestes.

A partir d’une phrase minimale, *The Game of life* nous embarque donc dans un univers où la variation est le maître-mot de notre rapport au monde.

The Game of life

Un projet proposé par Le principe d’incertitude et L’Instant Donné

Chorégraphes : Pierre Godard et Liz Santoro

Musique : Pierre-Yves Macé

Espace : Mélanie Rattier

Lumière : Pierre Godard et Mélanie Rattier

Costumes : Marguerite Tenot et Liz Santoro

Design et recherche interaction : John Sullivan

Danseur-ses : Mark Lorimer, Philippe Renard, Liz Santoro

Musicien-nes : L’Instant Donné

Flûte : Mayu Sato-Brémaud, Percussion : Maxime Echardour, Violon : Saori Furukawa

Production : Le principe d’incertitude, L’Instant Donné

Coproduction : CNDC d’Angers, CCN – Ballet de Lorraine, CCN de Caen en Normandie, Théâtre du Beauvaisis, Scène Nationale

Avec le soutien de : Caisse des Dépôts Mécénat, Ernst Von Siemens Foundation, La POP, CND Centre national de la danse, l’Adami, Atelier de Paris / CDCN

Avec la participation de : CNC – DICRéAM, la SACEM

Mardi 13 et mercredi 14 juin 2023 à 19h30 au Carreau du Temple, en partenariat avec l’Atelier de Paris.

Visuel : Patrick Berger

Danse

The game of life

par Antoine Couder

15.06.2023



Programmée pour la 17^e édition du festival [June Events](#) au Carreau du Temple, la nouvelle et austère création de Pierre Godard et de Liz Santoro s'envole finalement dans la joie et l'art de la suspension.

Relâche

Voyez comme ils sont beaux sur la photo, examinez surtout ce jeu de bras de l'un et de l'autre, ce délié-resserré. Pierre retenant. Liz relâchant. Observez l'harmonie qui les unit. Quelque chose qui a à voir avec la gravité, forcément. Et aussi avec la confiance. Pierre Godard et Liz Santoro travaillent ensemble, vivent ensemble et cette vie est une suite de projets, d'ébullition et de conception d'idées qui mène in fine à des chorégraphies. Pierre cadre, c'est l'intello qui enserme son sujet, lui donne sens et générosité. Il est également musicien, un bidouilleur de première qui plus que composer produit les sons qui vont ponctuer le temps du mouvement. Liz finit par danser tout ça, à sa manière. On va dire que « Game of life » est une longue histoire, une variation sur des thèmes déjà abordés en 2019, avec « Tempéraments ».

Musiciens hors de la fosse

« Nous essayons de créer des boucles de feedback, par exemple en réglant le tempo de la musique et de la danse par le rythme cardiaque des danseurs : quand celui-ci augmente, le tempo diminue. Et vice-versa ». Dans ce régime que l'on pourrait qualifier de déductif ou de génératif, la belle idée scénographique consiste à mettre sur le même plan les trois musiciens, parfois au milieu du plateau (Maxime Echardour, Saori Furukawa, Mayu sato-Brémaud) et les trois danseurs (Mark Lorimer, Philippe Renard et Liz Santoro). Les interactions entre le mouvement et la musique sont ainsi beaucoup plus évidentes. Là-dedans, il y a beaucoup de cette « justice pour tous » que défend Pierre Godard (sortir les musiciens de la fosse, les visibilitéser), mais il y aussi aussi ce geste d'architecte qui « met à niveau », qui travaille sur un plan d'ensemble et rend visible le flux entre les sons et les corps.

Fais comme le bourdon

Il y a ensuite la chorégraphie sur laquelle inévitablement on s'interroge : est-ce qu'il y a une équation, une intelligence artificielle avec laquelle on joue ? Est-ce que l'on nous expose une nouvelle théorie de l'information ... dansée ? Liz est américaine, mais la compagnie du Principe d'incertitudes (tout un programme) est bien française, dans cette façon de dialoguer avec Descartes, de mettre des mots sur ce qui est, sur ce que l'on voit. Vous pouvez en parler longtemps avec Pierre Godard, vous n'êtes pas sorti de l'auberge. Le moment que je préfère, c'est lorsqu'il s'énerve un peu, qu'il en a marre de ces trucs intellos, comme s'il reprenait conscience que les concepts appliqués à la structure d'une œuvre devenaient indécents. Dans ces cas-là, il finit par vous proposer de regarder un bourdon s'approcher d'une fleur. Cette fois, vous pourrez toujours gloser sur le système de neurotransmission des insectes, du fait que chaque segment de leurs corps est relié par des nerfs qui activent une logique, un besoin. Mais quand même, si vous regardez un bourdon approcher d'une fleur, vous voyez d'abord la chorégraphie. Et peut-être que c'est suffisant.

Danse de saloon

Dans "Game of life", il se passe vraiment plein de choses pendant les 50 minutes que dure le spectacle. Mais il y a surtout le plaisir de regarder Liz Santoro danser. C'est d'abord ce petit mouvement percussif du talon, ce mouvement latéral qu'il induit en faisant partir la tête comme celle d'un enfant qui défile. C'est une vibration riieuse, à la fois robuste et déliée. Un carré de danse dans lequel on peut tous se retrouver. Gestes empruntés ailleurs, revisités. Ferme maintien et tonicité souple des pas qui font un sort à la tentation hiératique. Étonnant sourire fait de concentration et d'invitation. Soit une capacité à danser sans se regarder, ou plutôt une capacité à se voir dans l'autre comme le bourdon se voit dans la fleur, comme la fleur devient le bourdon. Alors, on peut réfléchir sur le sens de tout ça : une danse villageoise contemporaine, une « baroquerie » d'un saloon d'Intelligence Artificielle. Une bonne blague à Chat GPT. Mais la danse de Liz Santoro en est encore un principe supérieur. C'est une affaire musculaire, complexe et généreuse, une fluidité entêtée faite de verticalité et d'épaisseurs ondulantes. Une performance de l'intérieur. C'est ce que l'on retiendra au final de ce spectacle qui bénéficie du soutien et de la coproduction de Ballet de Lorraine et de la sagacité de leur directeur et coordinateur de recherche, Petter Jacobsson et Thomas Caley.

June Events : Liz Santoro réinvente le langage des corps au Carreau du Temple

Dans le cadre de la 17^e édition du festival June Events, organisé [jusqu'au 17 juin](#) par les Ateliers de Paris en divers lieux de la capitale, le Carreau du Temple accueille [Liz Santoro](#), [Pierre Godard](#) et [Pierre-Yves Macé](#) avec la création *The Game of Life*.



Dans *The Game of Life*, les chorégraphes [Liz Santoro](#) et [Pierre Godard](#) explorent le vaste thème de la chimie entre les êtres et avec ce qui les entoure. Sur une scène dépouillée, trois musiciens et trois danseurs donnent l'impression d'évoluer dans un labyrinthe. Flûte traversière, violon, percussions et danseurs semblent enfermés chacun dans son propre système répétitif. Pourtant, petit à petit, en se lançant des codes à base de lettres inspirés de l'ADN, les danseurs (Mark Lorimer, Philippe Renard et [Liz Santoro](#)) trouvent ensemble la manière de progresser dans l'espace, les clés qui les feront passer à un niveau supérieur, comme on passerait des niveaux dans un jeu vidéo.

Se jouant des codes mêmes de la danse, les interprètes répètent inlassablement les mêmes figures minimalistes, les musiciens les mêmes notes. Pourtant, cet écosystème scénique est loin d'être statique. Les musiciens et les danseurs avancent peu à peu, en osmose, et le spectateur assiste à la lente évolution d'un système vivant, en perpétuel mutation. D'ailleurs, aucune représentation de « *The Game of Life* » n'est exactement semblable à la précédente, et c'est là tout le paradoxe de la création de Liz Santoro et Pierre Godard, qui signent ici une pièce millimétrée mais qui laisse également sa place au hasard lorsque les corps se frôlent d'un peu trop près.

La création musicale entêtante de [Pierre-Yves Macé](#) interprétée au cordeau par les musiciens de L'instant Donné : le percussionniste Maxime Echardour, la flûtiste Mayu Sato-Brémaud et la violoniste Saori Furukawa, joue un rôle à part entière dans ce spectacle inédit et parfois déroutant. On peut en effet déplorer que l'essentiel du concept complexe élaboré par les chorégraphes, qui utilise notamment le code génétique comme principe d'écriture et fait varier le tempo de la musique en fonction du rythme cardiaque des danseurs récupéré grâce à des capteurs, échappe totalement au spectateur.

Crédits photographiques : © Mélanie Rattier, Sophie Laly

Le Carreau du Temple, Paris. 14-VI-2023. Dans le cadre [du festival June Events](#). Pierre Godard, Liz Santoro et Pierre-Yves Macé : *The Game of Life*. Chorégraphie : Pierre Godard et Liz Santoro. Musique Pierre-Yves Macé. Danseurs : Mark Lorimer, Philippe Renard, Liz Santoro. Musique de L'instant Donné : Maxime Echardour, Saori Furukawa, Mayu Sato-Brémaud. Lumière : Pierre Godard et Mélanie Rattier

Liz Santoro, Pierre Godard & Pierre-Yves Macé : « The Game of Life »

June Events nous fait entrer dans *The Game of Life*, une création des chorégraphes Liz Santoro et Pierre Godard avec le compositeur Pierre-Yves Macé explorent le thème de la chimie entre les êtres dans leur environnement.

Connaissez-vous *The Game of Life* ? Inventé en 1970, par un professeur de mathématiques de Cambridge, John Horton Conway, *Le Jeu de la vie* le rendit rapidement célèbre et « ouvrit aussi un nouveau champ de recherche mathématique, celui des automates cellulaires. En effet, les analogies du jeu de la vie avec le développement, le déclin et les altérations d'une colonie de micro-organismes, le rapprochent des jeux de simulation qui miment les processus de la vie réelle. » Inutile de préciser que c'est un jeu plus que complexe et que les « machines » qui en résultent, n'ont rien à envier ni aux « machines célibataires » du plasticien iconoclaste Marcel Duchamp, ni aux « machines désirantes » du philosophe Gilles Deleuze. Dans le cas de Pierre Godard et Liz Santoro, dont la compagnie est intitulée Le Principe d'Incertitude, et du compositeur Pierre-Yves Macé il s'agit, dans cette pièce de coupler ce « jeu » au code génétique qui comprend quatre lettres : ACTG et se déploie en 64 combinaisons de trois lettres (ou codons) comme pour *The Game of Life*. Mais quel rapport avec une pièce de danse vous demandez-vous ?



The Game of Life" - Liz Santoro/Pierre Godard - captation © Sophie Laly



Outre que cela produit un cadre formel et aléatoire, dont on ne pourra s'empêcher de faire le rapport avec les 64 hexagrammes du Yi King (ou I-Ching) chers au compositeur John Cage et au chorégraphe Merce Cunningham, c'est surtout que ces 64 unités fonctionnent comme un écosystème cellulaire autonome qui engendre ses reproductions ou ses mutations. Traduit en termes chorégraphiques, disons que le lancement du premier mouvement se répercute dans tous les mouvements qui vont en découler ensuite. Ceux-ci étant conditionnés par ce fameux code ou codon de trois lettres, soit pour les danseur.euse.s des mouvements avant/arrière, des latéraux, des verticaux (sauts) et des rotations, tandis que les cellules musicales sont commandées par les mêmes principes mais dans un mode plutôt rythmique.

"The Game of Life" - Liz Santoro/ Pierre Godard © Melanie Rattier

Mais tout se complique encore, car aux trois interprètes dansants, s'ajoute un trio de musicien.ne.s (flûte, violon, percussions) qui utilisent le même langage et partagent une même partition faite de règles de transformations et mutations mais qui sont imprévisibles puisque comme système autonome, les choix se font en temps réel et sont induits par la cellule ou le mouvement danse-musique précédent. Ce qui signifie que le spectacle sera différent chaque soir en fonction de l'agencement de ces fameux codons. Le tout est régulé par le rythme cardiaque des danseur.euse.s qui portent un capteur. S'y mêle toute une expérience de vie et de mort déjà comprise dans le jeu initial, vécue comme un labyrinthe à traverser.

Bien sûr, on peut voir le spectacle qui en découle comme une performance hyper formelle et plutôt ardue puisque chacun des interprètes (chorégraphiques ou musicaux) doit retenir chacun des 64 combinaisons de codons et se souvenir de celles qui ont été déjà proposées en scène.

Vidéo: <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/liz-santoro-pierre-godard-pierre-yves-mace-game-life>

Mais comme souvent avec Liz Santoro et Pierre Godard, la « machine » n'est pas si lisse qu'il n'y paraît. Une légère hésitation, un décalage, une incongruité même vient perturber cette organisation parfaite, ramenant dans le champ de l'humain cette mécanique bien huilée. L'ordre finit par générer le chaos, le volontaire l'improvisé. S'en mêlent alors des collusions sinon des collisions, un kaléidoscope gestuel et musical qui s'étoile à partir de la répétition de structures qui, peuvent sembler être les mêmes diffèrent totalement. Parfois, au contraire, ce sont des divagations poétiques et aventureuses, erratiques et sédentaires (comme certains animaux), déterminées et imprévues qui surgissent sous nos yeux, excédant par corps et les sons des musicien.ne.s et danseur.euse.s ce que l'on croyait écrit d'avance. Ce grain de poussière dans le mécanisme est peut-être ce qui caractérise le mieux le travail de Liz Santoro et Pierre Godard, car il entraîne un « principe d'incertitude », (soit le nom de leur compagnie comme mentionné supra). Dans ce cas précis, c'est l'inattendu chorégraphique et musical, ces gestes apparemment simples, qui déclenchent des articulations de plus en plus incarnées qui permettent au spectateur d'apprécier ce spectacle d'une façon plus sensorielle ou sensible que radicalement scientifique. Et c'est bien. Ça finale, ne s'agirait-il pas plutôt du « jeu de l'amour et du hasard »?...

Danse

Scènes

June events : une soirée de clôture sous le signe de la fête

par Jeanne Weil

le 18.06.2023



Le festival [June events](#), organisé par l'Atelier de Paris, s'est achevé hier. Une soirée sous le sceau du jeu et de la fête.

Du son et des percussions

Une soirée ludique pour la clôture de June events, avec trois spectacles à la suite : *MOS*, de la danseuse et chorégraphe grecque Ioanna Paraskevopoulou, *Play 612*, de Daniel Larrieu et *Down*, de Mélissa Guex.

Les propositions de Ioanna Paraskevopoulou et Mélissa Guex se rejoignent sur la place accordée au son et aux percussions. La première, notamment, accompagnée de son acolyte Georgios Kotsifakis, se livre à des bruitages, produisant en *live* la bande-son de films qui défilent sous nos yeux. Des films extraits d'une culture cinématographique commune, projetés sur grand écran avant d'être retransmis, en fond de scène, sur une toute petite télé. Ce changement de support dit tout : à mesure que progresse le spectacle, le son et sa fabrique prennent le pas sur l'image. C'est désormais la composition de cette bande sonore qui devient le sujet de la pièce. Le bruit de la noix de coco imitant le sabot d'un cheval laisse progressivement la place à un numéro de claquettes qui n'est pas sans rappeler les films de Fred Astaire et Gene Kelly.

Une dimension comique vient compléter cette réflexion en actes sur le son : elle provient en grande partie de l'hiatus entre la vidéo et les deux danseur-ses face à nous, mais aussi du défilement de surtitrages par moments absurdes.

Du son et des percussions

Une soirée ludique pour la clôture de June events, avec trois spectacles à la suite : *MOS*, de la danseuse et chorégraphe grecque Ioanna Paraskevopoulou, *Play 612*, de Daniel Larrieu et *Down*, de Mélissa Guex.

Les propositions de Ioanna Paraskevopoulou et Mélissa Guex se rejoignent sur la place accordée au son et aux percussions. La première, notamment, accompagnée de son acolyte Georgios Kotsifakis, se livre à des bruitages, produisant en *live* la bande-son de films qui défilent sous nos yeux. Des films extraits d'une culture cinématographique commune, projetés sur grand écran avant d'être retransmis, en fond de scène, sur une toute petite télé. Ce changement de support dit tout : à mesure que progresse le spectacle, le son et sa fabrique prennent le pas sur l'image. C'est désormais la composition de cette bande sonore qui devient le sujet de la pièce. Le bruit de la noix de coco imitant le sabot d'un cheval laisse progressivement la place à un numéro de claquettes qui n'est pas sans rappeler les films de Fred Astaire et Gene Kelly.

Une dimension comique vient compléter cette réflexion en actes sur le son : elle provient en grande partie de l'hiatus entre la vidéo et les deux danseur-ses face à nous, mais aussi du défilement de surtitrages par moments absurdes.

Un répertoire sous le signe de l'humour

Le spectacle de Daniel Larrieu (également joué à Uzès) apparaît comme un *medley* des différentes pièces du chorégraphe, répertoire s'étendant de 1992 à nos jours.

Le public est invité à participer à la composition de ce pot-pourri en tirant d'un chapeau le titre des extraits proposés. Daniel Larrieu et ses comparses Jérôme Andrieu et Enzo Pauchet interprètent alors ces différentes pièces dans un ordre aléatoire, qui met en valeur tel ou tel des danseurs. Górecki, mais aussi Léo Ferré et... Aya Nakumara servent de bandes-sons aux différentes chorégraphies ou de sources aux "chansons de geste", interprétations gestuelles des paroles d'une chanson.

La réussite de l'ensemble tient en partie à la distribution : la diversité des âges, des corps et des styles apporte de la variété à la soirée. Si Enzo Pauchet et Daniel Larrieu ont une interprétation très ancrée dans le sol, celle de Jérôme Andrieu tend davantage à s'élever vers le ciel.

En outre, la complicité entre les trois danseurs fait des intermèdes des moments d'humour où ironie et autodérision emportent le rire du public.

Ce spectacle était suivi de celui de Mélissa Guex, accompagnée du batteur-compositeur Clément Grin. Un *crescendo* musical pour annoncer le DJ set de Klaire Alice venu clore la soirée.

Photographie : Pinelopi Gerasimou

« MOS » de Ioanna Paraskevopoulou : La folie du foley

Un duo qui décline l'art du bruitage jusqu'au vertige, découvert à June Events.

La vague grecque continue à déferler sur le paysage chorégraphique. Et à faire des petits. Aussi est née, des corps collectifs des spectacles de Christos Papadopoulos comme *Ion* ou *Larsen C*, parfois inspirés du mouvement des essaims d'oiseaux, une chorégraphe qui vole de ses propres ailes. De plus en plus présente sur les scènes françaises, Ioanna Paraskevopoulou a ouvert la journée finale de June Events 2023, soirée placée sous le signe du jeu, où il y avait aussi *Play612* de Daniel Larrieu [[lire notre critique](#)].



"MOS" - Générale - Ioanna Paraskevopoulou © Pinelopi Gerasimou

MOS joue avec l'idée de la sonorisation des films, en fait la démonstration sur le plateau et en détourne le dispositif dans une chorégraphie des corps et accessoires, au service de projections et de quelques effets non dépourvus d'humour. Entre ce qu'on voit et ce qu'on entend, le gouffre peut s'avérer large. C'est dû au fameux coconut effect, ainsi nommé parce que le son des chevaux et leurs fers est produit par le bruiteur à l'aide de coques de noix de coco. Qui aurait l'idée de faire courir un vrai cheval dans un studio de sonorisation ? A l'écran, la poursuite à dos de cheval bat son plein et sur le plateau, le bruiteur s'époumone à son tour. Le bruitage devient spectacle, dégagé de sa finalité dramatique en échange d'une autre, plus subtile et humoristique.



"MOS" - Générale - Ioanna Paraskevopoulou © Pinelopi Gerasimou

Dans leur foley-tude, Paraskevopoulou et son partenaire Georgios Kotsifakis retournent la situation dans tous les sens. Le public, lui, tourne le cou quand l'image est soudainement projetée dans son dos, laissant l'écran du fond de plateau vierge. Si la torsion peut fatiguer, on n'est pas sans pouvoir choisir sa position. Il suffit de regarder le plateau seul, en reconnaissant que l'activité des foleys (bruiteurs) se suffit entièrement pour faire spectacle. L'image, on l'imagine. Sans jeu de mots, mais à partir d'un jeu de scène où l'image et le son se superposent et se contredisent. Quand Paraskevopoulou se lave et sèche les cheveux, c'est Kotsifakis qui produit les sons, de ses pieds ! Le foley sait mettre image et son sens dessus-dessous !

On pourrait y voir une manière d'inciter le spectateur à se méfier des apparences ou bien une volonté d'interroger les notions classiques de chorégraphie. Un film aussi, tout film, est une oeuvre chorégraphique, et non seulement sous l'effet Busby Berkeley avec ici un joli kaléidoscope de baigneuses à la piscine, filmé en vue plongeante, sans parler des moments où le duo sur le plateau se met à danser pour sonoriser un trio de danseurs à claquettes à l'écran. Joli doublon et hommage au 7 e art comme à l'art chorégraphique.



"MOS"- Générale - Ioanna Paraskevopoulou © Pinelopi Gerasimou Et bien sûr à l'inventivité du foley, lequel pourrait bientôt être amené à disparaître au profit des sons de synthèse, en faisant la part belle à son inventivité. Heureusement, certains savent apprécier cet art, ici par une joyeuse déconstruction, jusqu'à une très agitée production du silence, ultime pirouette déjouant les conventions.

On reverra par ailleurs *MOS* en version courte en ouverture de saison du Théâtre de la Ville, au Théâtre des Abbesses en septembre (sous le titre *The Coconut Effect*), et en novembre on retrouvera Ioanna Paraskevopoulou comme interprète dans une nouvelle pièce de Christos Papadopoulos, à la Philharmonie, sur des compositions de Johann Sebastian Bach.

Thomas Hahn

Le 17 juin 2023, Atelier de Paris, festival June Events

MOUVEMENT

Habib Ben Tanfous : Je est un autre

De quoi sommes-nous le résultat ? Qu'est-ce que l'on transmet ? Habib Ben Tanfous cherche des réponses à même son corps. Avec *Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas*, sa seconde création, le danseur explore sa généalogie en laissant parler les gestes dont il a hérité.



© Michiel Devijver

« *Ce soir c'est moi qui choisis ce que vous allez projeter sur moi.* » Habib Ben Tanfous a compris bien assez vite qu'il était un « *corps-écran* » parmi d'autres, médium des stéréotypes ambiants, réceptacle des névroses d'autrui, résultat du regard social. « *Droit = honnête. Courbe c'est fourbe* » résume le danseur tout en modulant sa colonne vertébrale. Sur un plateau noir, au coin d'un petit cube en bois lumineux aux airs de foyer de cheminée, il ouvre sa pièce dans une danse schizophrénique. Comme dédoublé, son corps entre en tension. Deux personnages se dessinent : l'un, bossu, presque aimanté au sol, se métamorphose sans transition en s'élevant dans une posture athlétique et statufiée. Le solo autobiographique pourrait se définir par la dualité : geste et parole, passé et présent, héritage intime et héritage social, tous ces gestes qui habitent inconsciemment Habib et ce que celui-ci sait : son prénom signifie « le bien-aimé », son arrière-grand-père, né à Djerba en 1912, portait le même. Il ne l'a pas connu alors, « *qu'est-ce qu'il reste de lui en moi ?* » s'interroge-t-il avant d'être pris de spasmes et de râles, la tête comme une girouette. Sur scène, le jeune homme déplace des palettes, tantôt tables d'écolier tantôt containers et cages à poules des barres d'immeubles. Il raconte et incarne : la Tunisie colonisée, l'arrivée en Europe, la dispersion de la famille, le travail dévolu aux immigrés « *Construire des villes pour les enfants des autres* », l'école : « *corps prêt-à-l'emploi* », « *corps-cible* », « *corps sage* ».

Hacker l'identité

MOUVEMENT

Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas chorégraphie une forme d'épigénétique ou ce que l'expérience des aïeux fait aux corps des descendants. Les gestes et les paroles prennent chair dans un déroulé photographique qui saccade, étire ou brouille les pauses. Les mouvements se rembobinent à la manière de bandes vidéo et sonores : des roulements de bassins et de bras rappellent les danses populaires et festives de Tunisie. Stop : corps figé, seules les mains bougent pour changer la position du port de tête. Sa matière première, le chorégraphe semble l'avoir trouvée dans un album de famille et autres images d'archive. Des bouts de mémoire plurielle auxquels il prête son corps, lui qui souhaite « *laisser les choses ouvertes* » : « *Je marche, j'écoute, je regarde. Derrière, devant* » répète-t-il en boucle. L'histoire est-elle vraiment du passé, comme on nous l'apprend ? Avec ce titre en forme d'oxymore, l'artiste reformule humblement la question fondamentale de la transmission, depuis les générations antérieures jusqu'aux suivantes avec la naissance de sa fille dont il accrochera la photo aux côtés de celles des pères. Habib Ben Tanfous n'est le propriétaire exclusif ni de son nom, ni de ses mouvements, il est un vecteur. Pas d'identité ni d'histoire fixes mais un corps-palimpseste capable d'échapper au contrôle qu'il soit politique ou économique.

> ***Ici je lègue ce qui ne m'appartient pas de Habib Ben Tanfous*** a été présenté du 3 au 11 février 2023, à l'Atelier 210, Bruxelles ; le 30 mai, June Events au Festival de l'Atelier de Paris / CDCN, Paris ; les 7, 8, 9 juin 2023 au Théâtre Varia, Bruxelles ; le 15 juin 2023 lors des Rencontres à l'échelle, Marseille ; et sera présenté le 6, 7 juillet 2023 au Festival de la Cité, Lausanne ; le 30 janvier 2024 au Festival Pays de danse, Théâtre de Liège



Le festival JUNE EVENTS

JUNE EVENTS

DANSE · PARIS · CARTOUCHERIE

30 mai — 17 juin 2023

FESTIVAL 17^{ÈME} ÉDITION



Organisé par l'Atelier de Paris / CDCN, le festival June Events se déroulera jusqu'au 17 juin 2023, à la Cartoucherie et dans d'autres lieux (le Carreau du Temple, place de l'église à Vincennes, Parc Floral, etc.).

Cette 17^e édition vous invite à découvrir la scène contemporaine de l'art chorégraphique, dont JUNE EVENTS se fait résolument l'écho.

Une programmation où la danse fait entendre sa voix, où le corps interroge sa mémoire – des souvenirs intimes jusqu'à l'histoire de l'art chorégraphique – et où s'exprime, face à la multiplicité des crises, l'urgence de dire, de faire et de rassembler.

OFFRES TARIFAIRES SPECIALES

Réservées aux habitant.es de Saint-Mandé, Vincennes et 12^e arrondissement.

- 12 € la place de spectacle
- 24 € le Pass voisin.es pour 2 spectacles

[Infos](#)

June Events du 30 mai 2023 au 17 juin 2023



Théâtres

Pour les jeunes

Date de début : 30 mai 2023

Date de fin : 17 juin 2023

Lieux : Atelier de Paris - Carolyn Carlson - Cartoucherie (Paris 12e), Théâtre de l'Aquarium - Cartoucherie (Paris 12e), Le Carreau du Temple (Paris 3e)

Pour sa 17e édition, le festival se déploie en terres sensibles rassemblant des spectacles qui ne touchent pas seulement au regard, mais élargissent la sphère de la perception à tous nos sens.

Festival programmé en rubriques : **Théâtres, Pour les jeunes**

Partager sur : [f](#) [t](#) [w](#) [p](#)

Présentation

Les spectacles programmés **élargissent la sphère de la perception à tous nos sens**, jusqu'aux vibrations palpables, parfois même aux aires tactiles ou olfactives. Des spectacles attentifs aux contextes de représentation et à la proximité avec les publics pour mieux réinventer l'expérience proposée ; gestes ô combien significatifs de notre époque.

Formes dansées plurielles, décloisonnées, novatrices... Le festival porte comme à son habitude une attention particulière aux spectacles qui en appellent à la vertu incantatoire de la musique live, et particulièrement cette année à la **puissance de la voix**. Phrasé des corps et danse des mots s'entrelacent, se répondent, démultiplient leurs potentiels respectifs, engendrent des moments proches de la magie, de la transe, insufflent une énergie contagieuse.

Dans un même mouvement de transmission, les artistes nous rappellent les liens entre notre Histoire et nos histoires. Et c'est souvent du prisme de l'intime que jaillit le besoin, profondément humain, de communauté. Il y a bien entendu du jeu dans tout cela entre mémoire individuelle et mémoire collective.

Un jeu au sens ludique comme au sens mécanique dont certain·es artistes ne manquent pas de s'emparer, convoquant même l'histoire de la danse. Face à un monde en crise multiple, une urgence sous-jacente ou émergée, de questionner et de dire, traverse indéniablement la scène contemporaine dont June Events se fait résolument l'écho. Les artistes n'hésitant pas à poser la question de ce que peut ou doit être la création aujourd'hui.

À l'image de cette édition, nous vous souhaitons autant de joie et d'engagement au fil de ces trois semaines aux couleurs contrastées.

ÉVÈNEMENT

June events 2023

Du mardi 30 mai au samedi 17 juin 2023

ART CONTEMPORAIN DANSES THÉÂTRE



Partager

JUNE EVENTS 2023



Atelier de Paris - Carolyn Carlson
2 route du Champ de Manœuvre,
Paris 12e

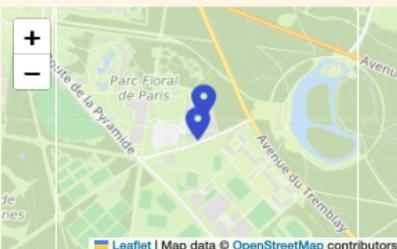
Théâtre de l'Aquarium
2, route du Champ de Manœuvre,
Paris 12e



Évènement terminé



[La billetterie en ligne](#)
Uniquement sur réservation



Tout public

Pour sa 17e édition, June Events se déploie en terres sensibles rassemblant des spectacles qui ne touchent pas seulement au regard, mais élargissent la sphère de la perception à tous nos sens, jusqu'aux vibrations palpables, parfois même aux aires tactiles ou olfactives.

Des spectacles attentifs aux contextes de représentation et à la proximité avec les publics pour mieux réinventer l'expérience proposée ; gestes ô combien significatifs de notre époque.

Formes dansées plurielles, décloisonnées, novatrices... Le festival porte comme à son habitude une attention particulière aux spectacles qui en appellent à la vertu incantatoire de la musique live, et particulièrement cette année à la puissance de la voix. Phrasé des corps et danse des mots s'entrelacent, se répondent, démultiplient leurs potentiels respectifs, engendrent des moments proches de la magie, de la transe, insufflent une énergie contagieuse.

Dans un même mouvement de transmission, les artistes nous rappellent les liens entre notre Histoire et nos histoires. Et c'est souvent du prisme de l'intime que jaillit le besoin, profondément humain, de communauté. Il y a bien entendu du jeu dans tout cela entre mémoire individuelle et mémoire collective.

Un jeu au sens ludique comme au sens mécanique dont certain·e·s artistes ne manquent pas de s'emparer, convoquant même l'histoire de la danse. Face à un monde en crise multiple, une urgence sous-jacente ou émergée, de questionner et de dire, traverse indéniablement la scène contemporaine dont June Events se fait résolument l'écho. Les artistes n'hésitant pas à poser la question de ce que peut ou doit être la création aujourd'hui.

À l'image de cette édition, nous vous souhaitons autant de joie et d'engagement au fil de ces trois semaines aux couleurs contrastées.

Un festival à voir, à écouter, à vivre... et à danser !



The screenshot shows the France Inter website interface. At the top, there is a navigation bar with the 'inter france' logo on the left and menu items: 'Grille des programmes', 'Podcasts', 'Info', 'Culture', 'Humour', and 'Musique'. Below the navigation bar, a large dark grey card features the title 'Journal 08h00 du mardi 28 mars 2023' in white. Underneath the title, the date 'Mardi 28 mars 2023' is displayed. At the bottom of the card, there are three interactive elements: a red rounded button with a play icon and the text 'REPRENDRE (1 MIN)', a circular icon with a bookmark symbol, and another circular icon with a share symbol.

Reportage et interview de Tidiani N'Diaye et Thumette Léon par Stéphane Capron à propos de Fila Fila Manani puis annonce des dates de June Events.
14:00

Aina Alegre : "Dans cette pièce, l'air est un contenant de mémoire et de traces"

Lundi 20 mars 2023

▶ ÉCOUTER (46 MIN)



"This is not 'an act of love and resistance' d'Aina Alegre - Philie Desprez

Rencontre avec la danseuse et chorégraphe Aina Alegre pour son spectacle "THIS IS NOT (an act of love & resistance)" présenté le 22 mars au Théâtre et Cinéma - Choisy-Le-Roi dans le cadre de la Biennale de danse du Val-de-Marne du 9 mars au 6 avril, et en tournée

Avec

- Aina Alegre danseuse et chorégraphe

La chorégraphe présente *THIS IS NOT (an act of love & resistance)*, une nouvelle pièce musicale pour neuf interprètes, quatre musiciennes et cinq danseuses. C'est dans un même souffle que les corps sont reliés aux sons des cuivres et de la musique électronique, pour créer une atmosphère particulière dans laquelle résonnent des corps en mouvement.

Dates de tournée :

24 & 25 - 05 - 23 saison nomade La rose des vents, Scène nationale Lille Métropole, Villeneuve d'Ascq / La Condition publique, Roubaix, France

30 - 05 - 23 [JUNE EVENTS](#), festival de l'Atelier de Paris / CDCN, France

18 & 19 - 07 - 23 Grec Festival / Mercat de les Flors, Espagne

30 - 09- 23 Theater Freiburg, Allemagne

5 au 7 - 10 - 23 Mercat de les Flors, en saison, Espagne

Danse: «Bow't trail Rétrospek» de Rhodnie Désir, la mémoire au corps

Audio :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/rendez-vous-culture/20230612-danse-bow-t-trail-r%C3%A9trospek-de-rhodnie-d%C3%A9sir-la-m%C3%A9moire-au-corps>

Le monde des amoureux de la danse se donne rendez-vous dans le bois de Vincennes pour la 17e édition du festival June Events. Parmi les pépites du festival, Rhodnie Désir, performeuse et chorégraphe haïtienne établie à Montréal. Depuis 10 ans, elle parcourt le continent américain à la recherche des rythmiques africaines déployées par les peuples qui y ont été déportées. Résultat, une matière documentaire filmée et neuf spectacles dont *Bow't trail Rétrospek*, au programme de June Events.



Pour Rhodnie Désir, ce travail n'est pas un simple spectacle, mais une transmission. © Kevin Calixte



09H00 - 09H10 TU

Journal 06/06/2023 09h00 GMT

Publié le : 06/06/2023 - 11:13



 Écouter - 10:00

 Partager

 Ajouter à la file d'attente

Interview d'Habib Ben Tanfous,
au sujet de *Ici je lègue ce qui ne
m'appartient pas à June Events,*
8:20

